



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

1A/LOC 13.



1482

Henry Petty

1790

L' A M I
D E S
E N F A N S,
P AR M. BERQUIN.

A N N É E 1783.

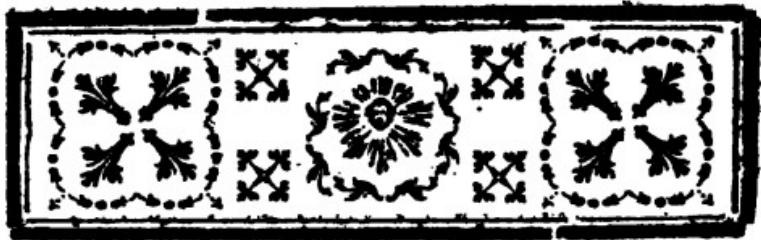
T O M E T R O I S I E M E.



A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & Comp.

M. D C C. LXXXIV.





L'AMI DES JEUNANS.



G E O R G E.

Le petit George aimoit à se promener dans un bois voisin de la maison que son pere habitoit : ce bois étoit formé de petits arbres, placés fort près les uns des autres , & étoit traversé par deux chemins qui se croisoient. Un jour qu'il se promenoit , il voulut s'asseoir , & fit trembler les branches du jeune arbre , contre lequel il vouloit s'appuyer ; la secoussé effraya un oiseau qui sortit d'un buisson voisin & s'enfuit.

George le vit s'envoler & en fut fâché. Il regardoit souvent ce buisson , pour voir s'il n'y reviendroit point ; &

A iij

GEORGÉ.

en y fixant ses regards , il crut appercevoir, entre quelques rameaux tortueux , un petit paquet de foin entortillé : il voulut le voir de plus près , & il y remarqua de l'arrangement. En s'aidant des branches voisines , il put s'élever & voir que ce foin étoit fin , bien arrangé , en forme d'écuelle de terre. Il fit un effort encore , & vit au-dedans de petites boules ovales & tachetées , rangées les unes à côté des autres sur une mousse légere . « Ceci ne seroit-il point ce qu'on appelle un nid d'oiseau ? disoit-il. Ces petites boules sont peut-être des œufs : ils sont bien petits ; mais aussi l'oiseau n'est pas si grand que nos poules . ”

Il vouloit d'abord emporter ce nid ; ensuite il se contenta de prendre un œuf , & courut avec cet œuf dans sa main jusqu'à la maison. Il rencontra sa sœur & l'appella. « Vois ce petit œuf : il étoit dans un nid ; il y en avoit cinq : j'ai pris celui-là , ” Prête-le moi , dit la sœur ; elle le touche , l'examine , le rend à son frere , le lui redemande encore : puis enfin , ils le font rouler sur

GEORGES.

une table comme une petite boule ; l'un le jette , l'autre le repousse ; bientôt il tombe & se brise : les deux enfans pleurent & s'accusent reciproquement d'être la cause de ce malheur.

Leur mere entend ces plaintes , & vient les faire cesser : tous les deux lui parlent à la fois ; elle les écoute , & les prenant l'un & l'autre par la main , elle les fait asseoir avec elle sur un petit banc de gazon qu'ombrageoit un cou-drier.

“ Mes enfans , leur dit-elle , calmez-vous. Que cet œuf soit cassé , c'est un mal dont vous ne devez pas vous blâmer ; car ni l'un ni l'autre vous ne vouliez point qu'il se cassât ; mais je pourrois blâmer George de l'avoir pris dans le nid du petit oiseau. Tu as vu des œufs de poule qu'on avoit rassemblés dans une espece de nid : la mere les couve , les échauffe , les anime , des poulets s'y forment & percent la coquille ; ils viennent peu de tems après prendre du pain dans ta main. Cet œuf auroit aussi fait un oiseau , & en le prenant , tu l'as tué pour ainsi dire : l'oiseau que tu as vu

GEORGES.

s'enfuir étoit la mère ; elle reviendra sans doute à son nid ; elle s'apercevra peut-être qu'il lui manque un œuf, & il pourroit arriver qu'elle les abandonnât tous. On l'a vu quelquefois.

“ Peut-être qu'à cette marque les oiseaux reconnoissent que leur asyle est connu , qu'ils ont tout à craindre de notre avidité , que lorsque leurs petits seront tous éclos , on viendra les leur ravir , & les saisisir avec leur famille. Si le nid étoit abandonné , n'en seroistu pas fâché ? ”

Oui, maman , répondit George ; oui , je suis bien fâché d'avoir pris l'œuf ; mais je ne savois pas ce que tu viens de nous dire , & je ne pensois point à faire du mal quand je l'ai apporté : je voulois le montrer à ma sœur .

Je te crois , mon ami , répondit la mère ; si tu faisois du mal pour le plaisir d'en faire , tu aurois le cœur mauvais , & je serois désolée que tu fusses mon fils ; mais je ne le crains pas ; je fais que tu es bon .

Maman ; dit la petite fille ; le nid où mon frere a pris l'œuf , ne ressemble

point à ces nids d'hirondelles que nous voyons là sous notre toit. Non , mon enfant ; tous les nids ne se ressemblent pas , tous les oiseaux nè se ressemblent point : il en est de grands , de petits : les uns ne se perchent point sur les arbres ; les autres y passent presque leur vie : plusieurs sont grossiers & lourds ; plusieurs sont remplis d'adresse & d'industrie : ceux-là sont du plumage le plus varié : ceux-ci d'une couleur uniforme & triste. Il en est qui vivent de fruits , d'autres d'insectes , d'autres encore qui dévorent les petits oiseaux.

Ah ! les méchans , s'écria la petite fille : je n'aime point ceux-là , & j'aime-rois gâter leurs nids. Aussi , reprit la maman , ces gros oiseaux qui mangent les petits , font-ils leurs nids en des lieux où l'on ne peut arriver avec facilité. C'est dans des lieux déserts , dans des trous de rochers élevés où l'homme ne se montre point , où souvent il ne peut aller quelque habile qu'il soit à grimper.

Ainsi , mes amis , puisque les oiseaux ne se ressemblent ni dans leur grosseur , ni dans leur plumage , ni dans leurs

talens , ni dans leur maniere de vivre ; leurs nids doivent être aussi différens. L'alouette qu'on ne voit point sur les arbres, mais que vous entendez chanter en s'élevant vers le ciel , fait son nid sur la terre dans les champs ; l'hirondelle le fait sous nos toits ; le hibou qui ne se fait entendre que pendant la nuit, cherche des masures abandonnées ou des arbres creux pour y déposer ses œufs ; l'aigle que je vous fis voir un jour , s'élevant dans l'air à perte de vue , cherche des rochers escarpés ; ceux qui vivent autour de nous , font leurs nids sur les arbres , dans les buissons épais , dans les haies : ceux qui vivent près des eaux , qui trouvent leur nourriture dans les lacs , dans la mer , les font sur les rocs que les eaux bordent , dans les roseaux , dans la terre même.

Si l'un de ces jours nous allons dans la petite vallée qui termine ce champ de noyers , nous en verrons encore d'occupés à choisir & emporter les matériaux pour construire leurs nids : l'un emportera un brin de paille ; un autre enlevera des feuilles séches , puis de

la laine ou des plumes; tel se saifira d'un filet de mousse; l'hirondelle, au bord du ruisseau qui y coule, paîtrira la terre un peu grasse dont elle bâtit sa petite maison: les matières les plus grossières & les plus solides, formeront les dehors du nid; la plus douce, la plus molle, la plus chaude est étendue avec adresse dans l'intérieur: il en est qui s'arrachent des plumes à eux-mêmes pour faire un lit plus mollet à leurs petits.

Ils le font d'autant plus grand qu'ils sont plus grands eux-mêmes & qu'ils font plus de petits. On en voit qui le suspendent à un fil qu'ils forment avec du chanvre, de la bourre, des toiles d'araignée; d'autres l'enduisent au-dedans d'une matière liquide & gluante, à laquelle ils attachent des plumes; tous cherchent à le rendre solide, & à l'éloigner des ennemis qu'ils ont à craindre, en le construisant en des lieux solitaires & tranquilles.

C'est là qu'ils déposent leurs œufs; & la mère, quelquefois le père, se tiennent sur ces œufs avec une constance admirable; ils savent que la chaleur qu'ils leur

donnent en les couvant, les développe; les fait mouvoir & se nourrir , les rend enfin assez forts pour percer la coquille qui les enferme & pour les en faire sortir.

Vous avez vu souvent une mouche qui dans l'hiver paroissoit morte ; vous la preniez dans vos mains , vous la rechauffiez , & elle reprenoit la vie : c'est à-peu-près l'effet que produit sur les œufs la constance des oiseaux à les rechauffer en les couvant.

Quand la mere couve seule , le pere lui apporte à manger , & se perchant près d'elle , il l'amuse par ses chants ; lorsque les petits ont pris de la vie , ils leur aident à sortir de la coquille : leur activité redouble ; il s'agit de les nourrir & de les défendre , & on les voit sans cesse occupés de ces soins intéressans : ils vont au loin chercher des alimens & les leur distribuent avec intelligence : chacun reçoit à son tour ce qu'ils apportent ; jeunes , ils leur apportent des alimens tendres ; devenus plus forts , on leur cherche des mets plus solides.

Il est un grand oiseau qu'on nomme le *Pelican*, qui, obligé d'aller chercher

bien loin la nourriture de ses petits , à une espece de sac devant son estomac : il le remplit , humecte , attendrit ces alimens ; les rechauffe , les rend plus doux , plus propres à la faiblesse de ses petits ; il arrive & vide son sac pour eux .

Alors les oiseaux semblent oublier qu'ils doivent se nourrir aussi ; ils semblent ne penser qu'à leur petite famille . Si la pluie ou l'orage s'approchent , ils courrent à leurs nids , s'étendent sur leurs petits , développent leurs ailes & les protégent contre l'ondée ou le vent qui pourroient leur nuire : la nuit , ils les rechauffent encore . Ceux dont la timidité les fait fuir ordinairement au moindre bruit , qui tremblent au moindre danger , ne savent plus rien craindre quand il s'agit de leur famille ; ils deviennent courageux , intrépides ; telle est la poule , si poltronne quand elle est seule , & qui devient un exemple de courage & d'audace quand elle a ses petits à défendre ; elle attaque le plus grand chien , & l'homme même qui voudroit les lui enlever .

Les petits oiseaux auxquels on em-

porte leurs petits , essaient aussi de les défendre : ils volent autour d'eux , ils crient , semblent appeler du secours , s'agitent , attaquent le voleur , & le poursuivent . S'il met leurs petits dans une cage , ils viennent encore veiller sur eux & les nourrir ; souvent la mère aime mieux être enfermée comme eux & avec eux , que d'être libre des soins qu'elle leur donnoit ; elle ne les abandonne point & les suit dans la cage .

Pauvres oiseaux ! disoient les enfans ; que je les aime ! Oh non , jamais nous ne leur ferons de mal ; nous verrons leurs nids , nous nous contenterons de voir leurs soins , de suivre la petite famille volant antour de leurs parens . --- Mes amis , c'est ainsi que vous devez être : faites-le & je vous en aimerai : il ne faut rien détruire , ni faire souffrir par plaisir . Et alors la mère rentra chez elle , en embrassant ses enfans ; satisfaits de ce qu'ils venoient d'apprendre .

J A M E S.

UN Commerçant dont le nom étoit *James*, n'avoit qu'un fils qu'il chériffoit. Il n'étoit point méchant, sa phisionomie étoit assez agréable ; on l'auroit aimé s'il n'avoit pas montré en tout ce qu'il faisoit une avidité qui choquoit tous ceux avec lesquels il vivoit : elle lui faisoit desirer violemment tout ce que les autres possédoient ; elle lui faisoit refuser de partager , de monter même ce qu'il avoit obtenu. Son bon pere avoit voulu l'en corriger & n'avoit pu y réussir ; il s'en afflignoit.

Le petit homme cependant perdoit plus à se montrer avide , à être avariceux qu'il n'y gagnoit. Lui donnoit-on des bonbons il alloit les ronger dans un coin , de peur qu'on ne lui en redemandât une partie. Tandis qu'il étoit caché, son pere en deuuoit le double à ses camarades : il s'en apperçut & ne se cacha plus ; mais dès qu'il voyoit des bonbons, ses yeux ardens ne les quittaient plus ;

ils suivoient les mains qui s'en approchoient , & les fiennes sembloient avoir des convulsions ; il les déyoroit de ses yeux.

Son pere souffroit lorsqu'il s'en appercevoit , & pour ne plus voir une chose qui lui étoit désagréable , il cessa de lui donner des bonbons & ne voulut plus qu'il en parût dans sa maison.

Lorsqu'il avoit un petit bateau , un souflet, une machine à battre le beurre, il n'osoit la montrer ; il se cachoit pour les faire mouvoir , & il n'en jouissoit jamais en repos.

Avoit - il des fruits ? il n'en donnoit jamais à ses camarades ; il les mangeoit seul , & en refusoit à ceux qu'il aimoit le mieux ; à ceux même qui avoient faim.

Aussi aucun d'eux ne vouloit lui rien donner : ils le quittaient avec plaisir ; ils ne le cherchoient jamais : s'il avoit une dispute avec quelqu'un d'entr'eux , personne ne prenoit son parti , lors même qu'il avoit raison ; & s'il avoit tort, tous s'empressoient à se déclarer contre lui.

Un jour , un petit garçon fit adroitemment sauter en l'air une poire qu'il

tenoit à la main : il la ramassa d'abord ; puis il voulut se venger de celui qui lui avoit fait cette niche , il le poursuivit avec ardeur ; mais un bourbier qui se trouvoit devant lui , le fit tomber , & il s'enfonça dans la boue.

Il fit d'inutiles efforts pour se relever ; il essaya en vain d'engager ceux qui étoient présens à lui tendre la main ; il les vit rire de sa détresse , & danser en se moquant de lui , autour du bourbier d'où il ne pouvoit sortir.

Ils lui disoient : *Que celui à qui tu as donné quelque chose , te tends la main ; demande du secours à celui qui a reçu un plaisir de toi.* Cependant , l'un d'eux ayant pitié de lui , sortit de la troupe , & s'approchant du bourbier , le prit par ses habits & le tira sur le bord.

Il secoua la boue qui le couvroit ; puis , pour marquer sa reconnaissance au bon garçon qui l'avoit délivré , il mordit un grand morceau de la poire qu'il tenoit encore à la main , & le lui présenta.

Celui-ci choqué du don , le prit ; mais pour le lui rejeter au visage : ce fut

comme un signal à ceux qui étoient présens pour le bafouer , & ils l'accompagnèrent chez lui en faisant des huées.

Le jeune James étoit sensible & n'étoit point accoutumé à être méprisé : il devint triste , ne paroissoit que par intervalles très-courts devant son pere , se renfermoit dans sa chambre & ne sortit pas de plusieurs jours.

Là , il cherchoit la cause de la haine qu'on avoit pour lui. Il se disoit à lui-même. Pourquoi mon voisin , celui-là même qui m'a tendu la main dans le bourbier , a-t-il tant d'amis ? Pourquoi est-il aimé , tandis que moi , je n'ai pas un seul petit garçon qui me recherche , qui m'accompagne , qui me console quand je suis affligé ?

Il découvrit cette cause qu'il cherchoit en comparant sa conduite avec la sienne. Il se rappelloit que ce jeune homme aimoit à faire plaisir ; que lorsqu'il avoit quelques fruits , quelques tourtelettes , il ressentoit plus de joie en les partageant avec ses camarades qu'à les manger lui-même & seul ; qu'il n'avoit point d'amusemens qu'il ne voulût ren-

tre communs à ceux qu'il connoissoit. Il sentit combien il étoit éloigné de lui ressembler.

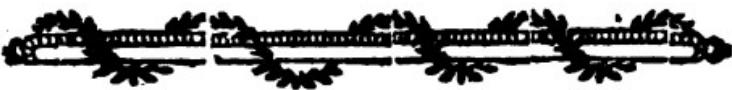
Il prit enfin le parti de l'imiter, & sortit un jour les poches remplies de fruits, courut vers quatre ou cinq jeunes garçons rassemblés, & leur distribua ce qu'il avoit. Cependant, il ne put renoncer tout d'un coup à sa manie, il en laissa quelques-uns dans ses poches qu'il mangea lorsqu'il fut seul.

Quoique son honnêteté ne fût pas franche & entière, il eut lieu d'être content de l'effet qu'elle produisit : ses camarades furent plus ouverts avec lui ; ils se montrèrent plus gais ; ils l'affrägèrent à leurs amusemens ; ils partagèrent à leur tour ce qu'ils avoient, & il rentra content dans la maison.

Le lendemain, il fit mieux encore : il vit ses jeunes amis, sortit tout ce qu'on lui avoit donné, en fit autant de parts qu'ils étoient de jeunes gens, & n'en garda qu'une égale à celle des autres ; il prit même la moindre de toutes ; & il fut encore plus content ce jour que le précédent.

Peu à peu il s'habitua à être généreux , à donner à ceux dont il n'attendoit rien en retour , à donner même sa part à ceux qu'il voyoit avoir faim. Alors il fut aimé : lorsque ses camarades le voyoient , ils accourroient à lui : on aimoit à l'obliger , on le visitoit , on l'accompagnoit ; il vivoit content.

Son pere s'apperçut de ce changement , & il en ressentit la plus vive joie : il l'embrassa avec tendresse , ne lui refusa plus aucun plaisir honnête , & s'empressoit même de les lui offrir. Chaque jour , ce jeune homme éprouva que pour vivre content , il ne falloit pas vouloir l'être seul & que le moyen le plus facile d'avoir du plaisir , étoit de chercher à en donner à ses amis.



L'HOMME EST BIEN ; COMME IL EST.

(M. DE LEYRIS porte un perroquet empailé ; & montant sur un fauteuil , il l'accroche à un cordon déjà suspendu au plancher.)

J E ne crois pas que cet espiegle de Frédéric puisse maintenant y atteindre. On ne peut avoir rien en sûreté contre ce petit garçon.

Il remet le fauteuil à sa place , & sort.

F R É D E R I C (entrant un moment après .)

Où est - ce donc que mon papa vient de fourrer notre pauvre défunt Jacquot ? Il l'avoit dans les mains , lorsqu'il est entré ici , & je l'ai vu sortir les mains vides .

(Il regarde de tous côtés ; enfin , en levant les yeux , il apperçoit le perroquet suspendu au plancher).

Ah ! bon ! le voilà.

(Il prend aussi - tôt la course , & bondit de toutes ses forces ; mais il s'en faut de plus de trois pieds qu'il ne s'élève à la hauteur de l'oiseau).

Si j'étois aussi leste que notre Mimat ;

(Il va prendre un fauteuil , monte dessus , & se trouve trop court. Il se dresse sur la pointe des pieds , il saute , tout cela inutilement. Il descend , court chercher un gros volume in-folio de Plutarque , le met sur le fauteuil , grimpe sur le livre , tend le bras).

Je ne saurai jamais l'attraper. J'aurais pourtant bien voulu voir comment on lui a tempé le ventre de paille. Essayons en sautant.

(Au moment où il plie sur ses jambes pour s'enlever , Mauride entre dans le salon , l'aperçoit , & lui chante :)

Oh , comme il y viendra ! Oh com-

me il y viendra ! Je te le donne en mille. Un petit bout - d'homme comme toi , atteindre là-haut ! Allons , descends , que je monte. Je n'aurai pas besoin du Plutarque , moi.

(*Il le tireille par le pan de son habit, le fait descendre, monte à sa place, élève les deux bras, & se voit encore fort loin de Jacquot*).

FRÉDÉRIC (*poussant un grand éclat de rire*).

Eh bien ! toi qui faisois le fier , je t'aurois cru aussi grand que le Saint-Christophe de Notre - Dame , à t'entendre.

MAURICE.

Oui , mais si je montois sur le livre ?

(*Il y monte , se trouve un peu plus près du perroquet , mais pas assez pour le saisir. Frédéric saute autour du fauteuil , en se moquant de lui.*)

MAURICE.

Ce n'est pas ma faute ; c'est que ce gros Plutarque n'est pas encore assez gros. Voyez pourtant ? S'il y avoit eu

24 *L'Homme est bien*
quelques grands - hommes de plus dans
l'antiquité , Jacquot étoit à moi.

F R É D E R I C .

Je l'aurois bien eu le premier.

M A U R I C E .

Ce n'est pas que je m'en soucie beau-
coup.

F R É D E R I C .

Oh , non ! pas plus que le renard de
la fable ne se soucioit des raisins. Le
perroquet est peut-être trop verd ? n'est-
ce pas ?

M A U R I C E .

Je le vois aussi bien d'ici.

F R É D E R I C (ironiquement).

Oui ; c'est le vrai point de vue.
Ecoute mon frere , je ne crois pas qu'il
y ait bien de la différence entre nous
deux , au moins ; & tu es plus vieux
de trois ans.

M A U R I C E .

Voyez donc la vanité de ce petit mir-
midon ! Est-ce que tu voudrois te me-
surer avec moi ?

F R É D E R I C .

F R É D E R I C .

Voyons un peu.

(*Ils se mettent sur la même ligne, devant un miroir, épaule contre épaule, & tendent leurs membres autant qu'ils peuvent. Fréderic se hauffe sur la pointe des pieds. Maurice, étonné de le voir de sa taille, regarde en bas, & s'apergoit de la supercherie.*)

M A U R I C E .

Ah, le fripon ! je le crois bien de cette maniere. Appuie tes talons à terre.

(*Fréderic paroît alors bien au-dessous de son frere, & dit avec humeur, en frappant du pied :*)

C'est bien triste d'être si petit !

M. DE LEYRIS (*qui est rentré depuis un moment*).

Parce qu'on ne peut pas atteindre le perroquet, n'est-ce pas Fréderic ?

F R É D E R I C .

Vous nous avez donc vu faire, mon papa ?

Tome III. 1783.

B

M. DE LEYRIS.

Non , mais tes pieds l'ont écrit sur
la couverture de mon Plutarque.

MAURICE.

Si nous avions été aussi grands que
vous , nous aurions vu de plus près no-
tre pauvre Jacquot.

M. DE LEYRIS.

Oui , pour le tourmenter jusqu'à-
près sa mort , comme vous l'avez fait
pendant sa vie. Il n'y a pas de mal que
vous ne soyez pas assez grands pour
cela.

MAURICE.

Oh ! quel plaisir , mon papa , si j'é-
tais de votre taille !

M. DE LEYRIS.

Je te connois ; alors même tu ne se-
rois pas content.

MAURICE.

Il est vrai que j'aimerois encore bien
mieux être comme le géant qu'on mon-
troit cet hiver à la foire.

FRÉDÉRIC.

Le beau Ragotin , vraiment ! Quand

on fait des souhaits , & qu'il n'en coûte rien , il ne faut pas se ménager. Tu fais notre plus haut cerifier ? Voilà comme je voudrois être grand , moi.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi donc ?

F R É D E R I C.

C'est que je n'aurois besoin ni d'échelle , ni de perche , lorsque les cerises viendroient à mûrir. Imagines-toi , mon frère , comme il seroit doux de porter sa tête au-dessus des arbres en se promenant dans le verger , & de pouvoir cueillir les poires & les pêches , comme nous cueillons les groseilles. Cela ne seroit pas malheureux , au moins ?

M A U R I C E.

On pourroit aussi regarder par la fenêtre les gens qui demeurent au troisième. (*En souriant*). Il y auroit de quoi leur faire de belles frayeurs.

F R É D E R I C.

Je ne craindrois plus les voitures , quand j'irois dans les rues. Je

B ij

n'aurois qu'à écarter les jambes ; tiens , comme cela. (*Il les écarte*). Je verrois passer là - dessous les chevaux , le cocher , le carrosse , les domestiques , & je leur sourirois de pitié.

M A U R I C E.

Tu fais la petite rivière qui coule au bas du jardin ? On a besoin d'un canot pour la traverser , ou il faut aller chercher à un quart de lieue le pont du village. Pst ! d'une enjambée , ou d'un pas à pieds joints , on se trouveroit de l'autre côté.

F R É D E R I C.

Et puis l'on seroit bien plus fort , si l'on étoit si grand. Qu'il vint un ours à ma rencontre , en traversant la forêt , je lui tordrois le cou , comme à un pigeon , ou je le jetterois à deux cens pieds en l'air , & il seroit si occupé de sa chute en retombant , qu'il oublieroit de se relever.

M A U R I C E.

Il ne faudroit plus aussi de bœufs pour labourer la terre : on tireroit la

charrue soi-même ; & en dix pas , on seroit au bout du champ. Tenez encore , je vis l'autre jour plus de cinquante hommes qui enfonçoient des pilotis pour faire une chaussée. Comme ils travailloient ! Eh bien , avec un grand marteau , comme on pourroit alors en porter , un homme seul auroit fait toute leur besogne en un jour. N'est - il pas vrai mon papa ?

M. D E L E Y R I S.

Voilà qui est fort bon à dire ; mais avec tous ces beaux souhaits , vous n'êtes que des fous ?

M A U R I C E.

Comment desfous ?

M. D E L E Y R I S.

Oui , de croire que vous seriez alors plus heureux que vous ne l'êtes.

M A U R I C E.

Mais si nous devenions capables de faire plus de choses que nous n'en faisons à présent ?

F R É D E R I C.

Par exemple , ne seroit-ce pas fort

B iiij

commode de pouvoir atteindre bien haut , & de faire d'un seul pas bien du chemin ?

M. DE LEYRIS.

Avant que je te réponde , dis - moi , en te donnant cette taille prodigieuse , voudrois - tu que tout ce qui t'entoure , demeurât aussi petit qu'il l'est aujourd'hui.

F R É D E R I C.

Sans doute , mon papa.

M A U R I C E.

Oui , rien que nous trois de géants.

M. DE LEYRIS.

Grand-merci , je suis content de ma taille , & je m'y tiens.

F R É D E R I C.

Il faudroit pourtant que vous fussiez toujours plus grand que nous , autrement ce seroit aux enfans de donner le fouet à leur pere.

M. DE LEYRIS.

Je vois qu'il est fort heureux pour moi de ne pas être exposé à ce danger.

comme il est.

37

F R É D E R I C .

Oh ! non , je vous ferois grâce. Je me souviendrois que vous m'en avez fait si souvent !

M A U R I C E .

Vous ne voulez donc pas grandir avec nous autres ?

M. D E L E Y R I S .

Non. Parlons pour vous seuls , & voyons ce qu'i en résulteroit.. D'abord , Fréderic , ~~à~~ , comme tu le desirois tout-à-l'heure , tu étois aussi grand qu'e notre plus haut cerisier , dis-moi , comment pourrois-tu te glisser dans notre verger qui est si plein ? Il te faudroit donc marcher à quatre parties , & encore aurois - tu bien de la peine à y pénétrer.

F R É D E R I C .

Bon ! je n'aurois qu'à mettre le pied contre le premier arbre qui me gêneroit , je le briserois comme un tuyau de bled , pour me faire place.

M. D E L E Y R I S .

Voilà un parti bien sensé. A mesure

B iv

qu'il te faudroit plus de fruits pour satisfaire ton appétit , tu détruairois les arbres qui les portent. Mais sortons de chez nous. La plupart des chemins sont bordés d'ormeaux , dont les branches les plus élevées se joignent & s'entrelacent. Les hommes d'une taille ordinaire peuvent y passer à leur aise , & ils trouvent ces berceaux de verdure bien agréables dans les ardeurs du midi : pour toi , tu serois obligé d'aller sans ombrage à travers les champs. Et puis, que deviendrois-tu , quand il se présenteroit une épaisse forêt sur ton passage ? C'est là que tu aurois un furieux abattis à faire pour t'y frayer une route.

F R É D E R I C .

Il ne m'en coûteroit pas plus que de faire à présent un trou dans la haie.

M A U R I C E .

Je déracinerois les chênes , comme ce Roland le Furieux dont vous m'avez conté l'histoires.

M. D E L E Y R I S .

Je plaindrois fort les hommes condamnés à vivre dans le même siècle

que vous. Poursuivons. Avec les grandes jambes dont vous feriez pourvus, il vous viendroit sans doute dans la tête de voyager.

F R É D E R I C.

Comment donc, mon papa ! je voudrois aller au bout de l'univers.

M. D E L E Y R I S.

Tout d'une hâteine, sans doute : car où trouverois - tu sur la route une maison, une chambre, un lit assez grands pour te recevoir ? Il te faudroit coucher à la belle étoile sur une meule de foin dans les nuits les plus orageuses. Cela seroit-il bien agréable ? Qu'en penses-tu, Frédéric ?

F R É D E R I C.

Hélas ! je me trouverois comme le pauvre Gulliver à Lilliput.

M A U R I C E.

Ce n'est pas encore tout-à-fait bien arrangé. Non, il faudroit que tous les autres hommes fussent aussi grands que nous.

M. DE LEYRIS.

Voilà qui est plus généreux. Mais comment la terre suffroît-elle à nourrir tant de monstrueux colosses ? Dans une contrée où mille personnes subsistent aujourd'hui, à peine pourroit-il en subsister vingt. Nous mangerions chacun notre bœuf en deux jours, & il nous faudroit une demi-tonne de lait pour notre déjeuner seulement.

MAURICE.

Oh ! c'est que je voudrois que les bœufs devinssent plus gros aussi.

M. DE LEYRIS.

Et de ces bœufs-là, combien en pourrois-tu faire paître dans notre prairie ?

MAURICE.

Vraiment, fort peu.

M. DE LEYRIS.

Je vois que faute de place, nous manquerions bientôt de bétail.

MAURICE.

Il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'agrandir en même-tems l'univers.

M. DE LEYRIS.

Rien ne t'embarrasse , à ce qu'il me semble. Pour te hauffer de quelques coudées , tu étends , d'un seul mot , toute la nature. C'est d'une fort belle imagination ; malgré cela , je pense toujours que tu n'y trouverois pas un grand avantage.

MAURICE.

Comment donc , s'il vous plaît ?

M. DE LEYRIS.

Sais - tu ce que c'est que la proportion ?

MAURICE.

Non , mon papa.

M. DE LEYRIS.

Mets-toi près de ton frère. Qui est le plus grand de vous deux ?

MAURICE.

Vous le voyez bien ; il ne me va pas à l'oreille.

M. DE LEYRIS.

Viens maintenant à mon côté. Qui est le plus petit ?

B vi

MAURICE.

C'est moi , par malheur.

M. DE LEYRIS.

Tu es donc à la fois grand & petit ?

MAURICE.

Non , je ne suis ni grand , ni petit ,
 à proprement parler. Je suis grand pour
 Frédéric , & petit pour vous.

M. DE LEYRIS.

Et si nous devenions tous les trois
 ensemble dix fois plus grands que nous
 ne le sommes , serois-tu plus petit pour
 moi , ou plus grand pour ton frere ,
 que tu ne l'es à présent pour l'un & pour
 l'autre.

MAURICE.

Non , mon papa , ce seroit toujours
 la même différence.

M. DE LEYRIS.

Eh bien , voilà ce que c'est que la
 proportion , une gradation proportion-
 nelle.

MAURICE.

Ah ! je c onçois à présent.

M. DE LEYRIS.

En ce cas revenons à ton idée. Si tout devient à proportion plus grand dans la nature , tu te retrouveras toujours au point d'où tu es parti. Tu ne sera pas assez grand pour faire peur aux gens du troisième , en les regardant par la fenêtre ; tu ne pourras ni enjamber les rivières , ni enfoncer les pilotis à coups de marteau , encore moins tordre le cou à un ours , ou le jeter à deux cens pieds en l'air. Il feroit toujours beaucoup plus gros que toi.

MAURICE.

I'en conviens.

M. DE LEYRIS.

Frédéric , nous as-tu écoutés ?

FRÉDÉRIC.

Oui , mon papa.

M. DE LEYRIS.

Et as-tu bien compris ce que c'est que la proportion ?

FRÉDÉRIC.

Oh oui ! c'est lorsque l'un devient

grand , & que l'autre grandit aussi ; en sorte que cela ne fait jamais ni plus , ni moins.

M. DE LEYRIS.

Pourrois - tu m'en donner un exemple ?

F R E D E R I C.

Je crois bien qu'oui. (*Après avoir réfléchi un moment*). Tenez , j'aurai beau avoir trois ans de plus dans trois ans , mon frere sera toujours l'aîné , parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi.

M. DE LEYRIS.

A merveille , mon fils. Ainsi , quand tu serois devenu aussi grand que notre cerifier , le cerifier auroit grandi à son tour de toute la différence qui est actuellement entre vous deux.

F R E D E R I C.

C'est clair.

M. DE LEYRIS.

Pourrois-tu alors cueillir les cerises avec la main comme tu cueilles les groseilles.

F R É D E R I C.

Non , mon papa , il me faudroit reprendre ma perche & mon échelle ; non pas les mêmes , car il faudroit qu'elles fussent aussi plus grandes , à proportion.

M. D E L E Y R I S.

Et les voitures passeroient-elles toujours entre tes jambes ?

F R É D E R I C.

Non certes. Je serois encore obligé de me ranger contre la mûraille pour leur céder le milieu du pavé.

M. D E L E Y R I S.

Quels avantages auriez - vous donc retiré de ce bouleversement général que votre orgueil avoit introduit dans l'univers.

M A U R I C E.

Je ne fais gnere.

M. D E L E Y R I S.

Vos souhaits étaient donc insensés ; puisque leur accomplissement n'aurait pu vous rendre plus heureux ?

L'Homme est bien
MAURICE.

Vraiment, mon papa, vous avez raison. Il auroit mieux valu souhaiter d'être petits, petits, tout-à-fait petits.

F R É D E R I C.

Quoi, mon frère ! comme les petits hommes de Gulliver ?

MAURICE.

Certainement.

M. DE LEYRIS.

Ha, ha ! voilà encore une étrange fantaisie. Et quels seroient tes motifs pour cette réduction ?

MAURICE.

D'abord, c'est qu'on n'auroit jamais à craindre de disette. Une poignée de grain suffiroit pour faire subsister pendant vingt-quatre heures toute une famille.

M. DE LEYRIS.

Effectivement, ce seroit une grande économie.

M A U R I C E.

Et puis il ne resteroit plus aucun sujet de guerre. Une place comme notre jardin , seroit assez étendue pour bâtir une ville considérable. Les hommes ayant mille fois plus d'espace qu'il ne leur en faudroit pour se mettre bien à leur aise , ne chercheroient plus à s'égorger pour quelques pouces de terrain.

M. D E L E Y R I S.

Je n'en répondrois guere , connoissant leur folie. Mais ne troublons point, par des craintes funestes , un si bel arrangement. Je vois refleurir la paix & l'abondance ; & , graces à tes soins , l'âge d'or est ramené sur la terre.

M A U R I C E.

Oh ! ce n'est pas tout. Notre Précepteur dit que les petites créatures ont quelque chose de plus délicat & de plus parfait que les grandes , que leur vue est bien plus perçante , leur ouïe plus fine , leur odorat plus sûr & plus exquis. Cela est-il vrai , mon papa ?

M. DE LEYRIS.

Oui , en général.

MAURICE.

Ainsi l'homme verroit , entendroit ,
sentiroit une infinité de choses dont il
ne se doute pas avec ses sens grossiers.

M. DE LEYRIS.

Ces avantages sont assez précieux ; je
t'avoue cependant que j'aurois du re-
gret de renoncer , pour les acquérir , à
cet empire universel que nous nous som-
mes établis sur tout ce qui respire.

MAURICE.

Il ne seroit pas perdu pour cela. Vous
m'avez dit souvent que l'homme regne
encore plus par son intelligence que par
sa force.

M. DE LEYRIS.

Il est vrai , parce que sa force est
exactement combinée avec son intelli-
gence. Mais donne à un Lillipucien le
génie le plus vaste & le plus hardi. Don-
ne-lui même nos inventions & nos arts
au point de perfection où ils sont portés ,
crois-tu qu'il fût en état de se servir de

nos instrumens les plus souples , & d'imprimer le premier mouvement à notre plus légère machine ? Comment pourroit-il se défendre contre les bêtes sauvages , lorsque son chien même l'écraseroit innocemment sous ses pieds ?

M A U R I C E .

Oui , mais si tout devient à proportion plus petit autour de lui ? C'est là que je vous attends .

M. D E L E Y R I S .

Pour te confondre toi-même ; car , dès ce moment , il perd les avantages que tu voulois lui procurer . Ses petites moissons ne le garantiront plus de la famine ; ses guerres , sans être moins fréquentes , ni moins acharnées , n'en seront que plus ridicules . Les animaux inférieurs auront toujours des organes plus fins & des sensations plus délicates : & peut-être qu'avec sa petitesse risible , il voudra s'aviser encore , comme toi , de réformer la création .

M A U R I C E .

Mon papa , vous êtes aussi trop dif-

*L'Homme est bien
ficle : on ne peut rien ajuster avec
vous.*

F R É D E R I C.

C'est que tu n'y entends rien , mon frere. Il n'y auroit qu'un moyen de mettre les choses au mieux.

M. D E L E Y R I S.

Est-ce que tu t'en mêles aussi , toi ?

F R É D E R I C.

Tout aussi bien qu'un autre.

M. D E L E Y R I S.

Voyons ton plan , je te prie; cela doit être curieux.

F R É D E R I C.

Il ne s'agiroit que d'avoir un corps plus dur , dur comme du fer.

M. D E L E Y R I S.

Pourquoi donc ?

F R É D E R I C.

Voyez la piquure que je me suis faite au doigt. Cela ne paroît rien , & je ne puis vous dire combien elle me fait souffrir.

comme il est.

45

M. DE LEYRIS.

Je te plains, mon pauvre ami.

F R É D E R I C.

Et ce trou que je me fis il y a un mois
à la tête, en tombant sur l'escalier ? Il
n'y a pas huit jours qu'il est fermé. Te-
nez, tâtez, c'est ici.

M. DE LEYRIS.

Il est vrai.

F R É D E R I C.

Oh ! quel plaisir ce seroit de pouvoir
jouer avec Azor, sans qu'il me mor-
dit, & avec Minet, sans craindre ses
égratignures ! Ensuite quand je serois
grand, & que j'irois à la guerre, je
me moquerois des balles & des boulets ;
& les sabres se briserent sur ma tête,
au lieu de l'entamer. Ne seroit-ce pas
fort heureux ?

M. DE LEYRIS.

J'en conviens.

F R É D E R I C.

Il ne manqueroit plus rien à l'homme.
Il seroit parfait alors. Qu'en dites-vous
mon papa ?

M. DE LEYRIS (*tirant une orange
de sa poche*).

Tiens, Fréderic, sens cette orange.

F R É D E R I C.

Oh ! quelle bonne odeur ! Elle doit
être excellente à manger. Est-ce que
vous me la donnez pour avoir arrangé
les choses mieux que mon frere ?

M. DE LEYRIS.

Non, elle n'est pas pour toi.

M A U R I C E.

Pour moi, donc ?

M. DE LEYRIS.

Non plus. Je la destine à quelqu'un de
plus parfait que vous deux.

comme il est.

47

M A U R I C E.

Et à qui donc , s'il vous plaît ?

M. D E L E Y R I S.

A cette figure de negre qui est sur
ma cheminée.

F R É D E R I C.

Vous voulez rire , mon papa? Elle
ne peut ni voir , ni manger , ni sentir.

M. D E L E Y R I S.

Elle est pourtant de bronze.

F R É D E R I C.

Et c'est précisément pour cela.

M. D E L E Y R I S.

Quoi donc , tu aurois sacrifié la dou-
ceur de sentir , de manger & de voir ,
à la satisfaction de ne pas te casser la
tête en tombant de dessus ma chemi-
née ? Car tu n'aurois été bon qu'à y
figurer.

F R É D E R I C.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends.



J'aurois voulu être vif avec mon corps de fer.

M. DE LEYRIS.

Et comment un corps de fer pourroit-il être animé par le sang & par ces liqueurs qui sont la source de la vie ? Comment ses nerfs pourroient-ils avoir cette souplesse & cette sensibilité qui nous rendent l'usage de nos membres si facile , & le plaisir de nos sens si délicieux.

F R E D E R I C.

C'est triste. Je vois que mon arrangement ne vaut pas mieux que celui de mon frere.

M A U R I C E.

Mais , mon papa , vous qui vous entendez si bien à détruire nos systèmes , faites-nous-en donc qui soient plus raisonnables que les nôtres.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi veux - tu que j'en fasse ? Je suis très - satisfait de celui que je trouve

trouve établi. Oui , mes enfans, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur. D'une conformation supérieure à celle de tous les animaux , il dompte, avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans sa course , & il monte sur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiseau , il en donne à l'arbre immobile qui végete dans les forêts , & s'en fait porter jusqu'aux bornes du monde. Sa vue , moins perçante que celle de l'insecte , n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut ; ses regards peuvent embrasser un immense horizon , & contempler les grandes merveilles de la nature. Comme l'aigle , il ne fixe pas le soleil ; mais il invente des instrumens qui semblent le rapprocher de cet astre , pour mesurer sa distance , & observer sa position au milieu d'une foule innombrable d'étoiles obscurcies par sa splen-

Tome III. 1783.

C

deur. Tous ses autres sens lui procurent aussi des jouissances continues , & veillent également à ses plaisirs & à sa sûreté. Un noble sentiment de son génie lui fait tenter chaque jour , avec succès , de nouvelles découvertes. Il désarme le tonnerre , ou lui marque la place qu'il doit frapper. Il combat les élémens l'un par l'autre , oppose la douce chaleur du feu au souffle glacé de l'air , & défend la terre de la fureur des eaux. Tantôt il descend dans les plus ténèbreuses profondeurs de son séjour , pour en rapporter de riches métaux qu'il épure , & dont il forme , par un mélange ingénieux , des substances nouvelles. Tantôt il gravit les roches informes suspendues sur sa tête , les précipite dans les vallées , & les relève en édifices somptueux , où en pyramides hardies , qui vont cacher leurs sommets dans les nubes. La société qu'il forme avec ses semblables , pour la satisfaction réciproque de leurs besoins , le fait jouir , en récompense de son tra-

comme il est.

§ 1

vail , des travaux de cent millions de bras empressés à lui procurer les douceurs de la vie. Il trouve à chaque pas sous sa main les productions de tout l'univers. Les sciences élèvent son ame , & agrandissent son esprit ; les beaux arts adoucissent ses peines , & le délassent de ses labeurs. La mémoire & la réflexion lui forment une expérience de celle de tous les siècles qui se sont écoulés. Avec le doux sentiment de son existence personnelle , son cœur jouit encore dans les autres par la compassion & la bienfaisance , les liaisons du sang & de l'amitié. Sa félicité ne dépend que de lui seul au milieu de tout ce qui l'entoure , puisqu'on la trouve dans l'exercice modéré de ses forces , & l'usage constant de sa raison. S'il la trouble quelquefois en cherchant à s'élan- cer trop loin de lui-même , il n'en doit accuser que sa folie. Ce n'est plus qu'un enfant comme vous , qui , au lieu de jouir paisiblement des douceurs attachées à sa condition , & d'en supporter

C ij

les maux avec courage, se tourmente par des prétentions déordonnées , ou se dégrade par une honteuse pusillanimité.



**L'EDUCATION
A LA MODE,
DRAME EN UN ACTE**

C iij

PERSONNAGES.

Mde. BEAUMONT.

LÉONOR, *sa nièce.*

DIDIER, *son neveu.*

M. VERTEUIL, *tuteur des deux enfans.*

M. DUPAS, *maitre de danse.*

FINETTE, *femme-de-chambre.*

*La Scène se passe dans un salon
de l'appartement de Mde. Beaumont.*

L'EDUCATION A LA MODE, DRAME EN UN ACTE.

SCENE I.

Mde. BEAUMONT, M. VERTEUIL.

Mde. BEAUMONT.

NON, M. Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans n'être pas venu nous voir une seule fois, moi, ni votre pupille !

M. VERTEUIL.

Que voulez-vous ? Les devoirs de mon état, la foiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route....

C. iv

Mde. BEAUMONT.

Quinze lieues ! un grand voyage !

M. VERTEUIL.

Très-grand pour moi, qui ne me déplace pas aisément. Mes infirmités ne me permettent pas plus de courir le monde, que de m'y promettre encore un long séjour.

Mde. BEAUMONT.

Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque résolution ?

M. VERTEUIL.

Au désir de voir les enfans de feu mon ami, Léonor & Didier.

Mde. BEAUMONT.

Ah ! Léonor ! Léonor ! On devroit accourir, pour la voir un instant, des deux bouts de l'univers. Tant de talens ! tant d'esprit !

M. VERTEUIL.

Vous m'inspirez une bien forte envie de la connoître. Où est-elle ? que j'aie le plaisir de l'embrasser.

Mde. BEAUMONT.

Elle est encore à sa toilette.

M. VERTEUIL.

Comment ! à l'heure qu'il est ? Et Didier, pourquoi n'est-il pas venu de sa pension, chez vous, pour m'attendre ?

Mde. BEAUMONT.

Il étoit un peu tard hier lorsque vous m'avez fait annoncer votre arrivée. Les domestiques ont été fort occupés ce matin; & la femme-de-chambre n'a pu quitter un instant ma niece.

M. VERTEUIL.

Faites-moi le plaisir d'envoyer chercher tout de suite Didier. Dans l'intervalle je monterai chez sa sœur.

Mde. BEAUMONT.

Non, non, mon cher M. Verteuil; vous pourriez lui causer quelque saisissement, je cours la prévenir.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

M. VERTEUIL.

Mme. Beaumont élève , à ce que je vois , sa niece , ainsi qu'on l'a élevée elle-même , à s'atisser comme une pouppée , & se tenir toujours en parade . Encore si ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des soins plus essentiels !

SCENE III.

Mme. BEAUMONT , M. VERTEUIL

Mme. BEAUMONT.

Vous allez la voir descendre dans un moment , elle n'a plus qu'une plume à placer .

M. VERTEUIL.

Comment ! une plume ? Et croyez-

vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarrasse beaucoup ? Son impatience de me voir, ne devroit-elle pas étre aussi vive que la mienne.

Mde. BEAUMONT.

Aussi vive certainement. C'est le desir qu'elle auroit de vous plaire....

M. VERT EUIL.

Ce n'est peut-être pas au moyen de sa plume qu'elle se flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu ?

Mde. BEAUMONT (*d'un air impatient*)

Oh ! mon neveu ? Vous aurez toujours assez le tems de le voir..

M. VERT EUIL.

Vous m'en parlez comme si je n'em devois pas recevoir une grande satisfaction.

Mde. BEAUMONT.

Ce n'est pas qu'il soit méchant ; mais c'est que cela ne fait pas vivre.

M. VERT EUIL.

Comment donc ? Est-il impoli, sauvage, grossier ?

CVJ,

Mde. BEAUMONT.

Non pas tout-à-fait. On dit qu'il a déjà la tête meublée d'une quantité de choses savantes ; mais pour cette aisance, ce bon ton, cette fleur de politesse....

M. VERTUEUIL.

Si ce n'est que cela, il sera bien-tôt formé. Et son cœur ?

Mde. BEAUMONT.

Je ne le crois ni bon, ni méchant. Mais Léonor, de quelles perfections elle est ornée ! quelles manières enchantrees ! Je ne le vois pas souvent, lui.

M. VERTUEUIL.

Et pourquoi donc ?

Mde. BEAUMONT.

De peur de le détourner de ses études. Aussi-bien, lorsqu'il est ici, je ne le trouve pas assez attentif aux leçons de savoir vivre qu'on lui donne ; il ne sait pas non plus s'exprimer avec grâce. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes. Il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

M. VERTUEUIL.

C'est que la conversation a roulé apparemment sur des choses qui lui sont étrangères.

Mde. BEAUMONT.

Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

M. VERTUEUIL.

Un silence modeste fied fort bien à son âge. Son rôle est maintenant d'écouter pour s'instruire , & se mettre en état de parler à son tour.

Mde. BEAUMONT.

Bon ! voulez-vous en faire une poupee qui ne peut se mouvoir avant que ses rouages ne soient montés ? Oh ! il faut entendre jaser Léonor ! C'est une aisance , un esprit , une vivacité ! On a de la peine à suivre ses paroles.

M. VERTUEUIL.

Nous verrons qui sera le plus digne de ma tendresse. Vous vous souvenez que je promis à leur pere mourant de les regarder comme ma propre famille. Je

veux remplir cette parole sacrée. Comme je ne peux savoir combien de tems encore le ciel me donne à passer sur la terre, je suis venu ici pour voir ces enfans, étudier leur caractère, & régler en conséquence les dernières dispositions que je me propose de faire en leur faveur.

Mde. BEAUMONT.

O le plus fidèle, & le plus généreux des hommes ! Mon frere, jusques dans sa tombe, sera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrois-je vous exprimer ma reconnaissance au nom de ses enfans ?

M. VERTUEUIL.

Ce que vous appelez un bienfait n'est qu'un devoir. Votre digne pere me fit autrefois partager l'heureuse éducation qu'il donnoit à son fils. C'est à ses soins que je dois la fortune que j'ai acquise. Je n'ai point d'enfans ; ses petits-fils m'appartiennent ; & ils ont droit, pendant ma vie, & après ma mort, à des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les en enrichir.

Mde. BEAUMONT.

En ce cas Léonor, comme la plus aimable....

M. VERTEUIL.

Si je fais quelque distinction, ce ne sera point pour de frivoles agrémens, ce seront les qualités & les vertus qui décideront mes préférences.

Mde. BEAUMONT.

Ah ! la voici qui vient.

SCENE IV.

Mde. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR (*dans une parure au-dessus de son état & de son bien*).

M. VERTEUIL (*étonné*).

COMMENT ! c'est Léonor ?

Mde. BEAUMONT.

Vous êtes surpris, je le vois, de la.

trouver si charmante. Tu nous as fait un peu attendre, mon cœur.

LÉONOR (*faisant à M. Verteuil une révérence cérémonieuse.*)

C'est que Finette n'a jamais pu réussir à placer mes plumes. Je les ai bien ôtées dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, & je me suis coiffée moi-même. Je suis enchantée, M. Verteuil, de vous voir en bonne santé.

M. VERTEUIL (*allant vers elle, & lui tendant les bras.*)

Et moi, ma chère Léonor....

(*Elle se détourne avec un air dédaigneux.*) Eh bien, est-ce que tu crains de me regarder comme ton père ?

Mme. BEAUMONT.

Oui, Léonor, comme ton père, & notre bienfaiteur. (*A M. Verteuil.*) Il faut lui pardonner, je vous prie. Elle est élevée dans la modestie, & dans la réserve.

M. VERTEUIL.

Elle ne les auroit point blessées en recevant les témoignages de mon ami-

tié. Je lui dois aussi de tendres reproches pour avoir tardé si long-tems à satisfaire mon impatience.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'étois dans un état à ne pouvoir paroître devant vous avec bienséance.

M. VERTUEUIL.

Une jeune Demoiselle doit être toujours en état de paroître avec bienséance devant un honnête homme. Un déshabillé modeste & décent, est toute la parure qui lui convient pour cela dans la maison.

Mde. BEAUMONT.

Oui, mais pour recevoir un hôte comme vous, le respect demande....

M. VERTUEUIL.

Une plume de moins, & quelque empressement de plus à venir au-devant d'un ami qui fait quinze lieues pour nous voir. Oui, je l'avoue, mon cœur auroit été mille fois plus flatté de voir mes enfans; car ils le sont par la tendresse qu'ils m'inspirent, & par mon

amitié pour leur pere , de les voir , dis-je , accourir à moi les bras ouverts , & m'accabler de leurs touchantes caresses.

Mde. BEAUMONT.

C'est la vénération dont vous l'avez d'abord faise...

M. VERTEUIL.

N'en parlons plus. Tu me recevras une autre fois avec plus d'amitié , n'est-ce pas , ma chere Léonor ? tu n'es pas au moins fâchée de ce j'ose te tutoyer ? Je ne t'ai pas appellé autrement dans ton enfance ; les cinq années que j'ai passées sans te voir , n'ont produit aucun changement dans mon cœur. J'espérai bien , après ton mariage , te traiter encore avec cette douce familiarité.

LÉONOR.

Ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

M. VERTEUIL.

Point de ces complimens de cérémonie. Dis-moi que cela te fera plaisir.

Mais comme tu t'es formée , depuis
que je ne t'ai vue ! Une taille élégante ,
des manières aisées , un noble main-
tien...

Mde. BEAUMONT.

Oh ! charmante ! adorable !

M. VERTEUIL.

Tous ces avantages cependant ne
font rien sans les grâces de la pudeur
& de la modestie , le charme de l'affa-
bilité , l'expression ingénue des mouve-
mens de l'ame , & la culture des talens
de l'esprit .

Mde. BEAUMONT.

Oui , oui , de ces talens qui don-
nent de la considération dans le grand
monde .

M. VERTEUIL.

Dans le grand monde , Madame ?
Est-ce que Léonor doit s'y prodigier ?
Je n'ai plus rien à désirer , si elle pos-
sede seulement les qualités qui peuvent
l'honorer dans une société choisie ; &
dans l'intérieur de sa maison , devant
sa conscience & aux regards de Dieu .

Mde. BEAUMONT.

Oh sûrement ! cela s'entend de soi-même , M. Verteuil. Je veux dire qu'elle est en état de se présenter partout avec honneur. Viens , ma chère Léonor , fais-nous entendre quelque jolie pièce sur ton clavessin.

LÉONOR.

Non , ma tante , cela pourroit déplaire à M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

Que dis-tu , ma chère enfant ? Je suis très - sensible au charme de la mufisque ; & je ne connois point d'amusement plus convenable à une jeune Demoiselle.

Mde. BEAUMONT.

Eh quoi de plus digne de notre admiration que ces talens enchanteurs , le dessin , la danse , la mufique ! Léonor , cette charmante ariette ! tu sais bien ?

(Léonor ya d'un air boudeur au clavessin , prélude un moment , & commence une sonate).

Mde. BEAUMONT.

Non, non, il faut aussi chanter.
Elle a une voix, M. Verteuil ! Vous allez l'entendre. Si vous saviez combien d'applaudissemens elle a reçus dans le dernier concert ! Mais elle a un peu d'amour-propre, & il faut se mettre à ses pieds.

M. VERTEUIL.

J'espere bien que j'obtiendrai quelque chose sans cette cérémonie. N'est-il pas vrai, Léonor ?

LÉONOR.

Vous n'avez qu'à ordonner, Monsieur.

M. VERTEUIL.

Non, cela n'est pas dans mon caractère ; je t'en prie seulement.

LÉONOR (*bas à sa tante, en ouvrant son cahier avec dépit.*)

Je vous ai là une grande obligation.

Mde. BEAUMONT (*bas à Leonor*):

Au nom du Ciel, mon cœur, obéis ;
ça fortune en dépend.

M. VERTUEUIL.

Si elle n'est pas en voix aujourd'hui,
je peux attendre.

(*Léonor chante en s'accompagnant sur le Clayeffin.*):

Vermeille rose,
Que le Zéphir, &c.

(*Et à peine a-t-elle fini, que Mde. Beaumont s'écrie, en battant des mains*):

Bravo ! bravo ! bravissimo !

M. VERTUEUIL.

En effet, ce n'est pas mal pour un enfant de son âge. J'aurois pourtant désiré une chanson plus rapprochée des principes que vous lui inspirez sans doute.

Mde. BEAUMONT.

Eh bien, Monsieur, n'en sentez-vous pas la morale ? (*Elle chante.*)

Mais sur la tige

Tu vas languir

Et te flétrir, &c.

C'est-à-dire, qu'une jeune personne doit se produire dans le monde, si elle.

vient tirer quelque avantage de ses talents , & ne pas mourir ignorée au fond de sa retraite.

M. VERTUEUIL.

Croyez-moi , Madame , c'est-là , de préférence , qu'un époux digne d'elle viendra la chercher .

(*Il apperçoit un dessin suspendu à la tapiserrie , représentant une jeune bergère surprise dans son sommeil par un faune. Il le considère avec étonnement .*)

Mde. BEAUMONT.

Ha , ha ! comment le trouvez-vous ?

M. VERTUEUIL.

Fort bien , si Léonor l'a fait sans le secours de son maître .

Mde. BEAUMONT.

Véritablement , il l'a un peu retouché .

M. VERTUEUIL.

Je crois qu'il auroit pu mieux faire encore en lui choisissant un sujet plus heureux , quelque trait de bienfaisance , une action vertueuse , qui auroit élevé son ame , en perfectionnant son talent .

SCENE V.

Mde. BEAUMONT, M. VERTEUIL,
LÉONOR, FINETTE.

FINETTE (*à M. Verteuil.*)

MONSIEUR, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement ?

M. VERTEUIL (*à Mde. Beaumont.*)

Vous avez donc la bonté de me loger, Madame ?

Mde. BEAUMONT.

Je m'en fais autant d'honneur que de plaisir.

M. VERTEUIL

Je vous en remercie. Je vais donner un coup-d'œil à mes affaires ; & je reviens. (*Il sort avec Finette.*)

SCENE VI.

S C E N E VI.

Mde. BEAUMONT , LÉONOR,

LÉONOR.

BON ! le voilà dehors. Je respire.

Mde. BEAUMONT.

Doucement , doucement , Léonor ;
qu'il ne puisse vous entendre.

LÉONOR.

Qu'il m'entende , s'il veut. Je suis si
piquée , que je briserois volontiers mon
clavecin , & que je mettrois en pieces
tous mes dessins & mes cahiers de mu-
sique.

Mde. BEAUMONT.

Calme-toi donc , mon enfant , tu as
besoin ici de toute ta modération..

LÉONOR.

C'est bien assez , je crois , de m'être
possédée en sa présence. Ne l'avez-vous
pas vu ? Ne l'avez-vous pas entendu ?

Tome III. 1783.

D

Mde. BEAUMONT.

Les personnes de son âge ont leurs bizarroïsies.

LÉONOR.

Pourquoi donc m'y exposer ? Il ne falloit pas me faire chanter devant lui. Je ne le voulois pas. Voilà ce que c'est de faire toujours à sa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y reyerer.

Mde. BEAUMONT.

Ma chère Léonor, je t'en conjure. Tu ignores peut-être que ta fortune dépend absolument de M. Verteuil ?

LÉONOR.

Ma fortune ?

Mde. BEAUMONT.

Hélas ! oui. Faut-il que je t'avoue ce que tu tiens déjà de ses bontés ?

LÉONOR.

Oh ! je le fais. De petits présens qu'il me fait de loin en loin. Je puis fort bien me passer de ses cadeaux.

Mde. BEAUMONT.

Ah ! ma chère enfant, sans lui, tu serois

bien malheureuse. Ce que ton pere t'a laissé pour héritage est si peu de chose ! De mon côté, je n'ai qu'en revenu très-médiocre. Comment avois-je pu, avec ces seuls moyens, fournir aux dépenses de ton éducation.

LÉONOR.

Est-il possible, ma tante ? Quoi ! c'est à M. Verteuil que je suis si redévable ? S'occupe-t-il aussi de mon frère ?

Mde. BEAUMONT.

C'est lui qui paie également sa pension & ses maîtres.

LÉONOR.

Vous me l'aviez toujours caché.

Mde. BEAUMONT.

Pourvu que rien ne manquât à tes besoins, que t'importoit cette connoissance ? Tu vois par-là combien il est important de le ménager, de lui montrer des égards & du respect. Mais ce n'est pas tout, il a voulu vous voir, ton frère & toi, avant d'écrire son testament, afin de régler ses dispositions en votre faveur.

D ij

Léonora.

Oh ! que je suis à présent fâchée de lui avoir montré de l'humeur & du dépit !

Mde. BEAUMONT.

C'est aussi fort mal de sa part. Ecouter froidement ta voix brillante ! Ne pas être transporté de plaisir à ton exécution sur le clavessin ! Quoi qu'il en soit, il faut que tu le flattes ; autrement toutes ses préférences seront pour Didier.

Léonora.

Ah ! il les mérite mieux que moi , je le sens.

Mde. BEAUMONT.

Que dis - tu ? C'est bien peu te connaître. Et quelle seroit ta destinée ! Un homme fait toujours faire son chemin dans le monde. Mais une femme, quelle ressource peut-elle avoir ?

Léonora.

Il est vrai. Vous me faites sentir par là que j'aurois dû apprendre des choses plus utiles que le dessin , la danse & le clavessin.

Mde. BEAUMONT,

Folle que tu es ! Avec la fortune que tu peux te promettre , qu'est-ce qu'une jeune Demoiselle doit desirer de plus que des talens agréables pour briller dans la société ? Il ne s'agit que d'intéresser M. Verteuil en ta faveur. Avec des attentions & des complaisances , nous en ferons ce qu'il nous plaira.

SCENE VII.

Mde. BEAUMONT , LÉONOR ;
FINETTE.

F I N E T T E.

MADÉMOISELLE , M. Dupas vous attend pour vous donner leçon.

Mde. BEAUMONT.

Dis-hui de monter ici. (*Finette sort.*)

LÉONOR.

Non, ma tante , renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allois encore déplaire à M. Verteuil !

Dijj

78 L'EDUCATION

Mde. BEAUMONT.

Comment donc ! il faut qu'il te voie danser. Tu danSES avec tant de graces ! Tu lui tourneras la tête , j'en suis sûre. (Elle court après.) Entrez , entrez , M. Dupas.

S C E N E VII.

Mde. BEAUMONT , LÉONOR ;
M. DUPAS.

Mde. BEAUMONT (à M. Dupas.).

N'EST-IL PAS VRAI , Monsieur , que ma niece danse ~~comme~~ ^{comme} un Ange ?

M. DUPAS (en s'inclinant.) :
Comme un Ange , Madame , à vous obéir.

Mde. BEAUMONT.

Son tuteur assistera peut-être à la leçon. Songez , Monsieur , à faire briller le talent de Léonor de tout son éclat.

M. DUPAS.

Oui, Madame, & le moins aussi, je vous en réponds.

(*M. Verteuil paroit.*)

S C E N E . I X .

Mde. BEAUMONT, M. VERTUEUIL,
LÉONOR, DUPAS.

Mde. BEAUMONT (*tenant M. Verteuil par la main.*)

VENEZ vous asseoir à mon côté,
M. Verteuil. Je veux que vous voyiez
danser Léonor. C'est un vrai Zéphir.
M. Dupas, cette allemande nouvelle de
votre composition.

LÉONOR.

Mais je ne la danserai pas toute seule.

Mde. BEAUMONT.

M. Dupas la dansera avec toi, je vais
la frédonner. N'ayez pas peur, je vous
conduirai bien.

D iv.

100 L'EDUCATION

M. VERTUEUIL.

Permettez-moi, Madame, de demander de préférence un menuet.

M. DUPAS.

Je ne pourrai y mettre beaucoup de graces, s'il faut que je joue en même-tems.

M. VERTUEUIL.

Ce n'est pas de vos graces qu'il s'agit, Monsieur, c'est de celles de Léonor.

M. DUPAS.

Vous en jugeriez beaucoup mieux dans une entrée de chaconne.

M. VERTUEUIL.

De chaconne, dites-vous? Fi donc!

M. DUPAS.

Quoi, Monsieur! la haute danse!

M. VERTUEUIL.

Léonor ne doit pas figurer sur un théâtre. C'est un menuet que j'ai demandé.

M. DUPAS.

Comme il vous plaira, Monsieur.
Allons Mademoiselle,

(Léonor danse le menuet. M. Dupas la suit en jouant de sa pochette. Il s'interrompt de tems en tems pour lui dire) :

Portez votre tête plus haute.... Les épaules effacées.... Déployez mollement vos bras.... En cadence.... Un air noble, voyez moi.

M. VERTEUIL (quand le menuet est fini).

Fort bien, Léonor, fort bien.
(à M. Dupas). Monsieur, votre leçon est finie pour aujourd'hui.

(M. Dupas fait un salut profond à la compagnie, & se retire).

LÉONOR (bas à Mde. Beaumont).

Eh bien, ma tante, vous voyez les grands compliments que j'ai reçus ?

Mde. BEAUMONT.

Quoi, M. Verteuil, vous n'êtes pas enchanté, ravi, transporté ! Vous n'y avez sûrement pas fait attention, ou vous êtes encore si fatigué de votre voyage....

D *

M. VERTUEUIL.

Pardonnez-moi, Madame; j'ai déjà marqué ma satisfaction à Léonor. Mais voylez-vous que j'aille m'extasier sur un pas de danse? Je réserve mon enthousiasme pour des perfections plus dignes de l'exciter.

SCENE X.

Mde. BEAUMONT, M. VERTUEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER (*s'élançant dans le salon, court vers M. Verteuil, lui saute au cou, & l'embrasse avec tendresse.*)

O MON cher M. Verteuil, mon créateur, mon pere, quelle joie j'ai de vous voir!

Mde. BEAUMONT.

Que veut dire cette pétulance? Est-ce qu'il faut étouffer ses amis?

M. VERTÉUIL.

Laissez-le faire, Madame. Les transports de sa joie me flattent bien plus que des réverences froides & compassées. Viens, mon chef Didier, que je te presse contre mon cœur. Quels doux souvenirs tu me rappelles ! Oui ; les voilà, ces traits nobles, & cette figure aimable qui distinguoient ton père.

Mde. BEAUMONT.

Pourquoi n'avois pas mis votre habit de taffetas, & votre veste brodée ? On ne fait pas des visites en frac.

DIDIER.

Mais, ma tante, pour m'habiller, il m'auroit fallu un peu de filure. C'est un quart-d'heure, au moins que j'avois perdu. Non, je n'aurois jamais eu la patience d'attendre.

M. VERTÉUIL.

J'aurois eu bien du regret aussi, je l'avoue, de voir un quart-d'heure plus tard cet excellent enfant.

Mde. BEAUMONT.

Eh bien, Monsieur, vous n'avez
D. viii

donc rien à nous dire, à votre sœur ni à moi ? Vous ne nous avez pas seulement souhaité le bon jour.

DIDIÈR.

Daignez me pardonner, ma chère tante ; j'étois si joyeux d'embrasser mon tuteur ! (*à Léonor, en lui tenant la main*). Tu ne m'en veux pas, Léonor ?

LEONOR.

Non, Monsieur.

M. VERTUEUIL.

Veuillez l'excuser, Madame, à ma considération. Je serois fâché d'être pour lui un sujet de reproche.

Mde. BEAUMONT (*à part*).

Je n'y faurois tenir plus long-tems. (*A M. Verteuil*). Voulez-vous bien permettre, Monsieur ? Faurois quelques ordres à donner à la maison.

M. VERTUEUIL.

Ne vous gênez pas, Madame, je vous en supplie.

Mde. BEAUMONT (*bas à Leonor*):

Est-ce que tu veux être témoin de

leur insupportable entretien ? (*Haut*)
Suivez - moi , Léonor ; j'ai besoin de
vous.

LÉONOR.

Nous , ma tante , je resterai avec
M. Verteuil , s'il a la bonté de me le
permettre.

M. VERTEUIL.

Très-volontiers , mon enfant.

(*Mde. Beaumont sort avec
un air de dépit*).

S C E N E X X

M. VERTEUIL , LÉONOR ,
DIDIER.

M. VERTEUIL.

EH bien , mon cher Didier , est-on
content de toi dans ta pension ?

DIDIER.

C'est à mon maître de vous le dire ,
Je ne me crois pourtant pas mal dans
son amitié.

M. VERT EUIL.

Quelles sont à présent tes études?

D I D I E R.

Le Grec & le Latin, d'abord, ensuite la géographie, l'histoire & les mathématiques.

LÉONOR (*à part*).

Voilà bien des choses dont je favoisi à peine le nom.

M. VERT EUIL.

Et y fais-tu quelques progrès?

D I D I E R.

Oh ! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'instruire. Je ne suis pas le dernier de mes camarades, tous jours.

M. VERT EUIL.

Et le dessin, la danse, la musique?

D I D I E R.

De tout cela un peu aussi. Je m'applique davantage dans cette saison à la musique & au dessin, parce que le maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'Eté. En revanche,

pendant l'Hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

M. VERTUEUIL.

Voilà qui, me paroît, fort bien entendu.

DIDIER.

D'ailleurs, je ne peux pas y donner beaucoup de temps. Je n'en m'en occupe guère que dans mes heures de récréation, ou après avoir fini mes devoirs. L'essentiel, dit le maître, est de former mon cœur, & d'enrichir mon esprit de belles connaissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays & à mes semblables, & devenir heureux moi-même par ce moyen.

M. VERTUEUIL (*le prenant dans ses bras.*)

Embrasse-moi, mon cher Didier.

LÉONORE. (*à part.*)

Si c'est là l'essentiel, ma tante l'a bien négligé,

DIDIER.

Oh ! mon cher M. Verteuil, je ne suis pas tout-à-fait si bon que vous l'imaginez peut-être.

M. VERTEUIL.

Comment cela, mon ami ?

DIDIER.

Je suis un peu étourdi, un peu dissipé. Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, & je fais dans l'une ce que j'aurais dû faire dans l'autre. J'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaises habitudes ; & je retombe par légèreté dans des fautes qui m'ont causé dix fois du repentir.

M. VERTEUIL.

Et y retomberas-tu encore ?

DIDIER.

Vraiment non, si j'y pense ; mais j'oublie presque toujours mes bonnes résolutions.

M. VERTEUIL.

Je suis fort aise, mon ami, que tu remarques toi-même tes défauts. Recom-

noître ses défauts est le premier pas vers le bien. Qu'en penses-tu Léonor ?

LÉONOR.

Je pense que je ne suis ni étourdie ; ni dissipée ; & que je n'ai pas les défauts de mon frère.

M. VERTUEUIL.

D'autres peut-être ?

LÉONOR.

Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

M. VERTUEUIL.

Elle devroit être la première à les appercevoir. Mais la tendresse nous avangle quelquefois sur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour te fâcher.

LÉONOR (*à part.*)

Le vilain homme ! il flatte mon frère ; & il n'a que des choses désagréables à me dire.

M. VERTUEUIL.

Restez ici, mes enfans, je vais voir si mon domestique a tiré mes effets de

la valise. J'ai quelque chose pour vous,
& je serai bientôt de retour.

(Il sort.)

DIDIER.

Oui, oui, nous vous attendrons.
Ne tardez pas long-tems.

SCÈNE XII.

LÉONOR, DIDIER.

LÉONOR.

Il peut garder ses cadeaux. Ce sont
de belles choses, je crois, qu'il nous
apporte.

DIDIER.

Que dis-tu, Léonor ? Tout ce que tu
as dans ton appartement, & sur ta per-
sonne, ne te vient-il pas de notre cher
bienfaiteur ? Ah ! quand il ne me don-
neroit qu'une bagatelle, je serrois tou-
jours sensible à sa bonté.

LÉONOR.

Non, je suis si dépitée contre lui,

contre moi , contre ma tante ! Je crois que je battrois tout l'univers.

D I D I E R.

Comment ! & moi aussi ? Qu'as-tu donc , ma pauvre sœur ? (*il lui prend la main.*)

L E O N O R.

Si tu avois été aussi maltraité !

D I D I E R.

Toi maltraitée ? Et par qui ? Ma tante ne te laisse pas prendre l'air de peur de t'enrhumer ; & je crois qu'elle mettroit volontiers la main sous tes pieds , pour t'empêcher de toucher la terre.

L E O N O R.

Oui , mais M. Verteuil ! C'est un homme si grossier !

D I D I E R.

Comme tu parles , ma sœur ? Il est , au contraire , si indulgent ! si bon !

L E O N O R.

Je n'ai rien fait à sa fantaisie : mon chant , mon dessin , ma danse , tout cela n'est rien pour lui ; il méprise ce que je

sais , & me parlé de choses essentielles que j'aurois dû apprendre.

DIDIER.

Ecoute , je crois qu'il a raison.

LEONOR.

Il a raison ? Et ma tante , elle a tort ; n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il entend par ses choses essentielles ?

DIDIER.

Je peux te le dire sans être bien fâvant.

LEONOR.

Oh oui , toi ! qu'est-ce donc ?

DIDIER.

Dis-moi , Léonor , lis-tu quelquefois ?

LEONOR.

Sans doute , quand j'ai le temps.

DIDIER.

Et que lis - tu alors ?

LEONOR.

Des comédies pour aller au spectacle , ou un gros recueil de chansons pour les apprendre par cœur.

D I D I E R.

Vraiment , voilà de bonnes lectures pour ton âge ! Crois-nu qu'il n'y ait pas le livres plus instructifs ?

L E O N O R.

Quand il y en auroit , où trouver un moment pour les lire ? Ma toilette du matin & mon déjeuner m'occupent jusqu'à dix heures Ensuite , vient le maître de danse jusqu'à onze ; après lui le maître de dessin. Nous dinons. A quatre heures ma leçon de musique ; puis je m'habille pour le soir ; puis nous allons faire des visites, ou nous en recevons ; & puis nous voilà au bout de la journée.

D I D I E R.

Est-ce tous les jours la même chose ?

L E O N O R.

Sans contredit.

D I D I E R.

Oh bien , mon maître a des filles , grandes à-peu-près comme toi ; mais leur tems est tout autrement partagé que le tien.

44 **L'EDUCATION**
 LEONOR.

Comment donc mon frère ?

DIDIER.

D'abord à six heures, l'été ; à sept heures, l'hiver, elles sont habillées pour tout le jour.

LEONOR.

Elles ne dorment donc point, ou elles sont assoupies dans la journée ?

DIDIER.

Elles sont plus éveillées que toi. C'est qu'elles se couchent à dix heures.

LEONOR.

A dix heures au lit ?

DIDIER.

Sûrement, pour se lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'histoire, & de calcul. A dix heures elles prennent l'aiguille ou la nayette ; & vers midi elles s'occupent avec leur mère de tous les détails de la maison.

LÉONOR (*d'un air de mépris.*)

Est-ce qu'on en veut faire des femmes
le charge ?

D I D I E R.

J'espere qu'une si bonne éducation
leur procurera un sort plus heureux.
Mais ne doivent-elles pas savoir com-
mander aux domestiques , ordonner un
repas , conduire un ménage ?

L É O N O R.

Et l'après-midi s'occupent-elles en-
core ?

D I D I E R.

Pourquoi non ? Elles ont leur écriture
& leur clavessin. Le soir on se rassem-
ble autour d'une table , & l'une d'elles lit
à haute voix *les Conversations d'Emi-
lie* , ou le *Théâtre d'Education*, tandis
que les autres travaillent au linge du
ménage , ou à leurs ajustemens.

L É O N O R.

Elles ne prennent donc jamais de ré-
création ?

D I D I E R.

Que dis-tu ? Elles s'amusent mieux

que des reines. Tous ces travaux sont entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent aussi & reçoivent quelquefois des visites, mais toujours leur sac à ouvrage à la main. Je ne les ai jamais vues oisives un moment.

LÉONOR.

Ah ! c'est apparemment ce qu'entend M. Verteuil. Ma tante dit cependant que c'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfans de bourgeois.

DIDIER.

Oui, comme nous le sommes. Mais quand elles seroient de condition, ces instructions-là ne leur seroient pas inutiles. Il faut bien qu'elles connoissent le travail d'une maison pour le faire exécuter par leurs domestiques. Si elles n'y entendent rien, tout le monde s'accordera pour les tromper ; & plus elles seront riches, plutôt elles seront ruinées.

LÉONOR.

Tu m'épouvantes, mon frère. J'ignore absolument tout cela. A peine fais - je manier

manier une aiguille. Cependant je viens d'apprendre que nous n'avons rien que ce que nous tenons de M. Verteuil.

DIDIER.

Tant pis, ma chere Léonor ; car s'il venoit à nous abandonner, ou si nous avions le malheur de le perdre.... Mais peut-être que ma tante est riche ?

LÉONOR.

Oh non, elle ne l'est pas. Elle me l'a dit tout-à-l'heure. A peine auroit-elle de quoi vivre elle-même. Que deviendrions-nous tous les deux ?

DIDIER.

Je serois un peu embarrassé d'abord. Mais je mettrois ma confiance en Dieu, & j'espere qu'il ne m'abandonneroit pas. Il se trouve toujours des personnes généreuses dont nous gagnons l'amitié par nos talens, & qui se font un plaisir de nous employer. Par exemple, dans quelques années, lorsque je serois un peu plus avancé dans ce que j'apprends, je pourrois montrer à des enfans moins instruits que moi, ce que je saurois. Je

m'instruirois tous les jours davantage ; & avec du courage & de la conduite , l'habitude du travail & de l'application, on s'ouvre tôt ou tard un chemin pour arriver à la fortune.

LÉONOR.

Et moi , que me serviroient mon chant & mon clavessin , mon dessin & ma danse ? Je mourrois de misere avec ces vaines perfections.

DIDIER.

Voilà pourquoi notre tuteur demandoit si l'on ne t'avoit pas fait apprendre des choses plus utiles que celles qui ne servent qu'au plaisir & à l'agrément.

LÉONOR.

Oui , & quelquefois au chagrin : car lorsque je danse , ou que je fais de la musique dans la société , si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne , je suis d'une humeur..... Je t'assurerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

DIDIER.

Et de quoi vous entretenez-vous donc ?

LÉONOR.

De mœdes, de parure, de comédies,
de promenade, d'histoires de la ville.
Nous répétons dans une maison ce que
nous avons appris dans l'autre: mais tout
cela est bientôt épuisé.

DIDIÈR.

Je le crois. Ce sont des sujets bien
pauvres, quand on pense à tout ce que
la nature offre d'admirable à nos yeux,
& à tout ce qui se passe autour de nous
dans la grande société de l'univers.
Voilà les objets dignes de nous occuper,
& qui peuvent nous apprendre à réflé-
chir sur nous-mêmes.

LÉONOR.

Tu viens de m'en convaincre. Quoi-
que plus jeune de deux ans, tu es déjà
bien plus formé que moi. Oh! combien
ma tante a négligé de choses utiles dans
mon éducation.

POD L'EDUCATION

SCENE XIII.

Mde. BEAUMONT, LÉONOR,
DIDIER.

Mde. BEAUMONT (*qui a entendu les dernières paroles de Léonor.*)

Et quelles sont donc les choses utiles que j'ai négligées dans ton éducation, petite ingrate ? Mais je m'aperçois que c'est ce vaurien de Didier....

D I D I E R.

Votre serviteur très-humble, ma chère tante, je vais rejoindre M. Verteuil dans son appartement. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

Mde. BEAUMONT, LÉONOR.

Mde. BEAUMONT.

Ce petit coquin ! Son tuteur une fois parti , qu'il s'avise de remettre le pied dans ma maison ! Mais qu'est-ce donc qu'il t'a conté pour te faire croire que ton éducation étoit négligée ?

LÉONOR.

Cela est vrai aussi, ma tante. Les connaissances essentielles qu'une jeune personne bien élevée doit posséder, m'avez-vous fait instruire ?

Mde. BEAUMONT.

Eh, ma divine Léonor ! que manque-t-il à tes perfections, tati qui es la fleur de toutes nos jeunes Demoiselles ?

LÉONOR.

Oui, je fais les choses qui ne sont pres qu'à m'inspirer de la vanité ; mais celles qui ornent l'esprit, la Géographie, l'Histoire, le Calcul, en ai-je seulement une idée ?

Mde. BEAUMONT.

Pédanterie que tout cela ! Je serois au désespoir de t'avoir fait rompre la tête de ces balivernes. Elles ne sont bonnes, tout au plus, que pour un écolier de latin. As-tu jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je te mène ?

LÉONOR.

F'en conviens. Mais pourquoi du moins
E. iij.

602 L'EDUCATION

ne m'avoit pas fait connoître les travaux
dont une personne de mon sexe doit
s'occuper ? Sais-je manier l'aiguille ou
la navette ? Serois-je en état de conduire
un ménage ?

Mde. BEAUMONT.

Aussi n'ai-je pas voulu faire de toi une
marchande de modes, ou une cendrillon.

LEONOR.

Mais si nous venions à perdre M. Verteuil, si je tombois dans la misère, quelles seroient mes ressources pour gagner ma vie ?

Mde. BEAUMONT.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, je puis,
d'un seul mot, calmer tes inquiétudes.
L'argent ne te manquera jamais. Tu na-
geras dans l'abondance. J'ai si bien tour-
menté M. Verteuil pour qu'il t'instituât
son héritière, qu'il va faire aujourd'hui
son testament en ta faveur. Mais le voici
qui vient lui-même. Je te laisse avec lui.
Il veut t'instruire de ses dispositions.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

M. VERTEUIL, LÉONOR;
DIDIER.

DIDIER (*courant à Leonor*).

TIENS, tiens, ma sœur, regarde.
(*Il lui fait voir une montre.*)

LÉONOR.

Comment! une montre d'or.

DIDIER.

Oui, comme tu vois. O M. Verteuil! je suis transporté de plaisir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître? Je cours, & je reviens comme le vent.

M. VERTEUIL.

Je le veux bien. Dis-lui que je ne te l'ai pas donnée pour flatter puérilement ta vanité, mais pour t'apprendre à distinguer les heures de tes exercices, & t'empêcher de les confondre.

DIDIER.

Oh! cela ne m'arrivera plus maintenant.

E iv

M. VERTUEUIL.

Demande-lui congé pour la journée,
& annonce-lui ma visite dans l'après-midi.

DIDIER.

Fort bien, fort bien.

(*Il sort en courant.*)

SCENE XVI

M. VERTUEUIL, LÉONOR
(qui paroît triste & pensive.)

M. VERTUEUIL.

QU'AS-TU donc, ma chere Léonor ?
Pourquoi cet air abattu ?

LÉONOR.

Ce n'est rien, Monsieur, rien du tout.

M. VERTUEUIL.

Es-tu fâchée de ce que ton frere a une montre ?

LÉONOR.

Elle lui durera long-tems, je crois ! Il faura bien comment la gouverner !

M. VERTEUIL.

Je viens de lui en apprendre la maniere, & ce n'est pas difficile. Tu fais qu'il en avoit grand besoin.

LÉONOR (*d'un ton ironique.*)

Certainement je n'en ai pas besoin ; moi.

M. VERTEUIL.

Je l'ai pensé. Il y a une pendule dans la maison.

LÉONOR.

Cependant mes égales ont aussi des montres dans notre société.

M. VERTEUIL.

Tant mieux ; tu pourras leur demander l'heure qu'il est.

LÉONOR.

Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en fais rien.

M. VERTEUIL.

Léonor ! Léonor ! Tu es une petite
É. v.

envieuse. Mais pour te faire voir que je ne t'ai pas oubliée. . . . (*Il lui donne un étui.*)

LÉONOR (*en rougissant.*)

MR. VERTEUIL.

M. VERTEUIL.

Eh bien ! Tu ne sais pas l'ouvrir ?

(*Il l'ouvre lui-même, & en tire des boucles d'oreilles de diamans.*)

Es-tu contente à présent ?

LÉONOR.

Oh ! si vous étiez aussi content de moi !

M. VERTEUIL.

Je ne puis te cacher que je ne le suis pas tout-à-fait. Nous voilà seuls. Il faut que je te parle avec franchise. Ta chère tante n'a rien épargné pour te procurer des talents agréables. Je reconnois, à ces soins, son goût & sa tendresse. J'aurois seulement désiré qu'elle se fût occupée de t'en donner en même-tems de plus solides.

LÉONOR.

Mon frere me l'a déjà fait sentir ; mais

qui pourroit m'instruire de ce que j'ignore ?

M. VERT EUIL.

Je connois une digne personne qui prend en pension de jeunes Demoiselles pour les former dans tout ce qui convient à ton âge & à ton sexe.

LÉONOR.

Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

M. VERT EUIL.

J'entends. Eh bien, je te laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle t'a fait prendre, puisqu'il s'accorde avec tes goûts. Reposé-toi sur ma tendresse. Après ma mort tu posséderas tous mes biens.

LÉONOR.

Tous vos biens, M. Vertenil ?

M. VERT EUIL.

Oui, Léonor. Hélas ! je crains qu'ils ne puissent encore suffire pour t'empêcher de vivre dans la misère.

LÉONOR.

Que me dites-vous ?

E v)

M. VERTUEUIL.

Es-tu en état de te rendre à toi-même le plus léger service? de travailler de tes mains, je ne dis pas à la moindre partie de ta parure, mais à tes premiers vêtemens?

LÉONOR.

Je ne l'ai jamais appris.

M. VERTUEUIL.

Il te faudra donc sans cesse autour de toi une foule de personnes pour suppléer à ton ignorance & à ta paresse. Es-tu assez riche du bien de ton pere pour les soutoyer?

LÉONOR.

Vous m'avez dit que non, M. Verteuil.

M. VERTUEUIL.

D'ailleurs, quand viendra l'âge de t'établir, quel est l'homme raisonnable qui te prendroit pour des talens frivoles, inutiles à son bonheur? Tu ne peux être recherchée que par rapport à la fortune dont tu apporterois la possession avec ta main. Ainsi je me vois de plus en plus dans la nécessité de t'affurer la miennie.

LÉONOR.

Mais , mon frere Didier ?

M. VERTUEUIL.

Il faudra bien qu'il se contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, & de ce que tu voudras bien faire toi-même en sa faveur après ma mort. Qu'il s'instruise dans tous les moyens honnables de se former un état. Je lui en ai donné un exemple ; il n'a qu'à le suivre. Je te laisse réfléchir sur mes intentions. Je veux les communiquer à ton frere aussi-tôt qu'il sera de retour.

(*Il sort.*)

S C E N E X V I I .

LÉONOR (*seule*).

O H , quelle joie ! héritiere de tous les biens de M. Verteuil ! Voilà ce que ma tante defiroit avec tant d'ardeur. Je voudrois bien savoir ce que va dire mon

110 *L'EDUCATION*

frere. Il sera jaloux. Mais je ne l'oublierai pas certainement, pourvu qu'il me reste encore quelque chose après tous mes besoins. J'entends M. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter.

(*Elle sort sans être apperçue de M. Verteuil, ni de son frere*).

SCENE XVII.

M. VERTEUIL, DIDIER.

M. VERTEUIL.

Ton maître est donc bien aisé que je t'aie fait ce cadeau ?

DIDIER.

Oui, mon cher tuteur, il en est enchanté ; mais pour moi, cela me fait de la peine à présent.

M. VERTEUIL.

En quoi donc mon ami ?

DIDIER.

La pauvre Léonor ! Elle est peut-être fâchée de ce que j'ai une montre, & de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrois pas vous paroître indifférent pour vos bienfaits ; mais si j'osois vous prier...

M. VERTEUIL.

Généreux enfant, va fois tranquille. Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois ta montre.

DIDIER.

O mon cher M. Verteuil ! combien je vous remercie !

M. VERTEUIL.

Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

DIDIER.

Ah ! tant mieux ! tant mieux !

M. VERTEUIL.

Je vois, avec regret, que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

DIDER.

Oui, ma chère tante imagine qu'un peu de dessin, de danse & de musique est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

M. VERTESUIL.

C'est à ces frivoles agréments qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, & d'inspirer à son cœur les vertus qui peuvent seules lui attirer une véritable considération. Comme la raison de Leonor a été négligée, elle se contente aujourd'hui de quelques malins applaudissements par lesquels on se joue de sa vanité. Mais lorsque, dans le progrès des années, elle verra combien d'instructions utiles, & quel temps précieux elle a perdu, c'est alors qu'elle rougira d'elle-même, & qu'elle maudira ses lâches flatteurs, qui paieront sa haine par leurs railleries & leurs mépris.

DIDER.

Oh, mon Dieu ! Vous me faites trembler pour elle.

M. VERTUEUIL.

Et puis qui voudra se charger d'une femme remplie d'orgueil & dépourvue de connaissances , qui , loin de pouvoir établir l'ordre & l'économie dans une maison , renverseroit la fortune la mieux assurée , par le goût du luxe & une profonde incapacité , également indigne de l'estime de son époux , de l'attachement de ses amis & du respect de ses enfans. Il faudra donc qu'elle demeure sur la terre , étrangere à tout ce qui l'entoure.. Que deviendra t-elle alors sans mes secours ?

DIDIER.

Oh ! je vous en conjure , ne lui retirez pas vos bontés !

M. VERTUEUIL.

Non , je veux au contraire assurer dès aujourd'hui son destin.

DIDIER.

Oui , mon cher M. Verteuil , procurez - lui une éducation plus soignée. Elle ne manque point d'intelligence ; &

j'ose, vous répondre de la bonté de son cœur.

M. VERT EUIL.

Je le voudrois : mais dans son amollissement pourra-t-elle adopter des principes plus séveres ? Non , je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le temps où je ne serai plus.

DIDIER.

Ne me parlez point de ce malheur ; je vous prie. Les larmes me viennent aux yeux d'y penser. Non , vous vivrez encore long-tems pour notre avantage. Le Ciel ne voudra pas nous ravir si-tôt un second pere.

M. VERT EUIL.

Je suis sensible à ta tendresse ; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le sort de ta sœur me cause de plus vives inquiétudes. Enfin , j'ai résolu de lui laisser tout ce que je possède , pour qu'elle ait au moins de quoi se préserver de l'indigence.

DIDIER (*lui prenant la main*).

Oh ! je vous remercie mille & mille fois. Combien je me réjouis ! Irai-je lui annoncer cette heureuse nouvelle ? Mais non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choses utiles, comme si elle devoit vivre de son travail. Elle en saura gouverner plus sagement sa fortune. O ma chère sœur ! Je puis donc espérer de te voir heureuse !

M. VERTEUIL.

Tu es un bien digne enfant ! Ta raison ne me charme pas moins que ta générosité. Viens, mon cher Didier, que je t'embrasse. — Moi, ne te rien laisser, & donner tout à ta sœur ? Comment pourrois-je commettre une telle injustice ? Cette pensée étoit bien loin de mon esprit. Je voullois seulement te mettre à l'épreuve. C'est toi qui seras mon héritier universel ; & je cours faire mon testament à ton avantage.

DIDIER.

Non, non, M. Verteuil, gardez

vos premières intentions. Laissez tout à ma sœur. J'en deviendrai plus studieux & plus appliqué. J'acquerrai des talents utiles. Je serai un honnête homme. Avec cela, je ne suis pas inquiet de mon avancement.

M. VERTUEUIL.

Rassure-toi sur le compte de Léonor : je lui laisserai un petit legs, pour qu'elle ne manque jamais du nécessaire.

DIDIER.

Eh bien, faisons un échange. Le petit legs à moi, comme un souvenir de votre amitié, & le reste pour ma sœur.

SCENE XIX.

M. VERTUEUIL, DIDIER;
LÉONOR (*qui s'élançe hors du cabinet, & court se jeter au cou de son frere*).

LÉONOR.

O MON frere, mon cher Didier ! ai-je mérité de ta part ?...

DIDIER.

Tout, ma chere Léonor, si tu veux répondre à mes souhaits, & à ceux de notre digne bienfaiteur.

LÉONOR.

Oui, je le ferai, je le ferai. Je vois combien la différence de notre éducation a élevé ton ame au - dessus de la mienne, quoique je sois l'aînée. Disposez de moi, M. Verteuil, selon votre amitié. Je veux aussi m'instruire, & prendre mon frere pour modele.

M. VERTEUIL.

Tu feras ton bonheur, si tu persistes dans cette sage résolution. Mais d'où naît ce changement dans tes idées?

LÉONOR.

Ah! je viens d'entendre les vœux de Didier, son noble désintéressement, son sacrifice généreux; j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun sentiment de jalouſie. Il sera toujours mon guidé & mon meilleur ami.

DIDIER.

Oui, ma sœur, je veux l'être : j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaisir.

M. VERTEUIL.

De quels doux sentimens vous me pénétrez l'un & l'autre ! O chers enfans ! je ne sens plus de regret de n'en avoir pas eu moi-même. Vous êtes dans mon cœur comme si je vous avois donné le jour. Je crois voir votre pere qui, du haut du Ciel, tressaille de joie de m'avoir laissé ces gages de sa tendresse.

(*Léonor & Didier lui serrent les mains, & les arrosent de larmes.*)

LÉONOR.

Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où est la personne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation ?

M. VERTEUIL.

Je te la ferai bientôt connoître. Je me propose de passer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'esprit de votre tante à seconder

mes desseins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenser : elle mérite toujours vos respects & votre reconnaissance. Elle s'est méprise, Léonor, sur le véritable objet de ton bonheur ; mais ses plus vifs desirs n'en étoient pas moins de te rendre heureuse.

LÉONOR.

Oui, je le sens ; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avoit occupée. Plus de musique, de danse, ni de dessin.

M. VERTÉUIL.

Non, ma chere amie, cultive toujours ces talens aimables. Songe seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément dans la société, la délasser des travaux de sa maison, & lui en faire aimer le séjour, ajouter un lien de plus à l'attachement de son mari, la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ses enfans, & accélérer leurs progrès. Ils ne sont dangereux pour elle, que lorsqu'ils lui inspi-

L'EDUCATION A LA MODE.

rent une vanité ridicule , qu'ils lui donnent le goût de la dissipation & du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemencer tout son domaine ; mais qu'on peut élever , pour ses plaisirs , à côté du champ qui produit d'utiles moissons.

LA

LA BONNE MERE,

IMITATION

D'un Sonnet de FILICAJA, Poète Italica.

V
OIS la tendre mere entourée
Des enfans qu'elle a mis au jour !
Auprès d'eux, son ame enivrée
Tressaille & de joie & d'amour.
Avec douceur sa main légere
En flattant l'un , donne à son frere
Une étreinte contre son cœur ;
L'autre sur ses genoux s'élance ;
Son bras l'aide ; un pied qu'elle avance
Sert encor de siege à sa sœur.

*

Dans un regard , une caresse ,
Dans leurs baisers , dans leurs soupirs ,
Son cœur fait lire avec adresse
Tous leurs mille petits desirs.
Ils parlent tous . Et sans rien dire :
Elle répond par un sourire
A leurs mots demi-prononcés.
Elle veut prendre un air sévere ,
Et l'on voit combien elle est mere
Dans ses yeux même courroucés.

Tome III. 1783.

E

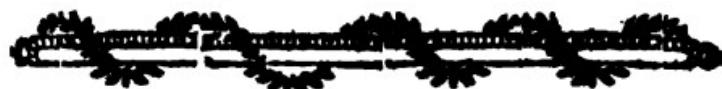


C'est ainsi que la Providence
 Veille sur le sort des humains ,
 Et que son amour leur dispense
 Les trésors ouverts dans ses mains.
 Les Grands , les Maîtres de la terre ,
 Le pauvre en son humble chaumière ,
 Elle écoute tous les mortels .
 Et sa bonté constante & sûre
 Partage à toute la nature
 Ses dons & ses soins paternels .



Que jamais l'homme ne l'accuse
 D'indifférence ou de rigueur ,
 Si quelquefois elle refuse
 Une grace chere à son espoir .
 Ce n'est que pour nourrir ton zèle ,
 Et pour te rendre plus fidèle ,
 Qu'elle diffère à t'exaucer ;
 Ou plutôt sa bonté suprême
 Te fait une grace , alors même
 Qu'elle semble te refuser .

Per Mr. DE BONNEVILLE, Edit.



L'EMPLOI DU TEMS.

MARTIN, quoique simple compagnon, excelloit dans son métier. Il aspiroit de tous ses désirs à devenir maître ; mais il lui manquoit une certaine somme pour se faire recevoir.

Un Marchand, qui connoissoit son industrie, voulut bien lui prêter cent écus pour trois ans, afin qu'il payât sa maîtrise, & qu'il achetât ce qui lui étoit nécessaire pour se mettre en état de travailler.

On se figurera sans peine la joie de Martin. Il voyoit déjà dans son imagination sa boutique richement étoffée. Il avoit peine à compter le nombre de pratiques nouvelles qui s'empresseroient de l'employer, & tout l'argent que son travail alloit lui rapporter au bout de l'année.

Dans les transports extravagans de joie où le jettoient ces pensées , il apperçoit un cabaret. Allons , dit-il , en y entrant , il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaisir.

Il hésita quelques momens à demander du vin. Sa conscience lui crôoit à haute voix que le moment de jouir n'étoit pas encore arrivé ; qu'il falloit d'abord songer aux moyens de rembourser , au tems prescrit , les avances qu'on lui avoit faites ; que jusqu'alors il n'étoit pas honnête d'en dépenser un sol , sans la plus grande nécessité. Il s'avançoit vers le seuil de la porte , prêt à céder à ces premiers mouemens de droiture. Cependant , dit-il , en retournant sur ses talons , quand je dépenserois aujourd'hui trente sols pour me réjouir du bonheur qui m'attend , il me resteroit encore quatre-vingt-dix-neuf écus & demi. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtrise , & me mettre en fonds ; & je puis en un jour , réparer cette petite breche par mon travail.

C'est ainsi que déjà le verre à la

main , il cherchoit à étouffer ses reproches intérieurs. Mais , hélas ! le pauvre homme ! c'étoit le premier pas qui devoit l'entraîner à sa ruine.

Le lendemain une douce image du plaisir qu'il avoit goûté la veille dans le cabaret , vint se présenter à son esprit ; & il fit beaucoup moins de façons avec sa conscience pour dépenser encore trente sols de la même manière. Il devoit lui rester quatre-vingt dix-neuf écus.

Les jours suivans le goût de l'ivrognerie s'étoit si bien emparé de lui , qu'il prit sans remords , trois écus l'un après l'autre , & les dépensa , comme il avoit fait le premier. Car , se disoit-il , à chaque séance , ce n'est que trente sols. Oh ! il m'en restera encore bien assez.

Telles étoient ses paroles insensées pour répondre à la voix de sa raison , qui , de tems-en-tems , se faisoit entendre. Il ne considéroit pas que sa fortune confisstoit en cent écus pleins , & que du sage emploi de la moindre partie dépendoit l'utile destination de la somme entiere.

F iiij

Vous voyez, mes amis, par quels degrés insensibles il se précipita dans une vie de débauche. Il ne trouvoit plus aucun plaisir à travailler, uniquement occupé, comme il l'étoit, de sa richesse actuelle, qui lui sembloit inépuisable. Cependant il ne tarda guere à s'appercevoir qu'elle diminuoit de jour en jour. Il sentit avec effroi qu'il ne pouvoit plus atteindre son but, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence que son bienfaiteur lui prêtât cent nouveaux écus, après l'avoir vu dissiper les premiers dans le désordre.

Bourelé de honte & de remords, plus il cherchoit à les étouffer dans le vin, plus il avançoit l'heure de sa ruine. Enfin, il arriva ce funeste moment, où dégoûté du travail, en horreur à lui-même, la vie lui devint insupportable dans la perspective de l'avenir effrayant qui s'ouvroit devant lui.

Il s'éloigna de sa patrie, poursuivi par les furies du désespoir, & il alla se jettter dans une bande de voleurs, avec lesquels il commit toute sorte de

scélérateffes. Mais le ciel vengeur ne les laissa pas long-tems impunies ; & une mort violente fut le dernier terme de ses jours criminels.

Oh ! si le malheureux avoit écouté la premiere fois les avis de sa raison , & les reproches de sa conscience ! tranquille aujourd'hui dans son état , il attendroit au sein de l'aisance & de l'honneur le repos d'une vieillesse fortunée.

Enfans , vous fremissez de sa folie déplorable. Telle est cependant celle de la plupart des hommes dans l'emploi qu'ils font de la vie. Elle leur a été donnée pour la couler heureusement dans les jouissances de la vertu ; & ils la prodiguent à toutes les dissipations honteuses du vice. Ils pensent qu'il leur en restera toujours assez pour faire l'usage glorieux assigné par le Créateur. Cependant les jours , les mois , les années s'écoulent , & ils se trouvent emportés par leurs passions au bout de leur carriere , sans l'avoir remplie. Trop heureux encore si leur égarément ne les pousse pas à se plonger dans l'abyme du désespoir.

F iv



LE FORGERON.

M. DE CREMY passant vers minuit devant l'atelier d'un pauvre Forgeron, entendit les coups redoublés de son marteau. Il voulut savoir ce qui le retenoit si tard à l'ouvrage, & s'il ne pouvoit gagner sa vie du labeur de sa journée, sans le prolonger si avant dans la nuit.

Ce n'est pas pour moi que je travaille, répondit le Forgeron, c'est pour un de mes voisins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me leve deux heures plutôt, & je me couche deux heures plus tard tous les jours, afin de donner à ce pauvre malheureux de foibles marques de mon attachement. Si je possédois quelque chose, je le partagerois avec lui; mais je n'ai que mon enclume, & je ne puis pas la vendre, car c'est elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par semaine la valeur de

deux journées dont je puis céder le produit. Dieu merci, la besogne ne manque pas dans cette saison ; & quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain.

Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit M. de Cremy ; car, selon toute apparence, votre voisin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

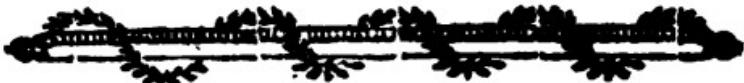
Hélas ! Monsieur, je le crains pour lui plus que pour moi ; mais je suis bien sûr qu'il en feroit autant, si j'étois à sa place.

M. de Cremy ne voulut pas le détourner plus long-tems de ses occupations ; & lui ayant souhaité une bonne nuit, il le quitta.

Le lendemain, ayant tiré de ses épargnes une somme de six cens livres, il les porta chez le forgeron, dont il vouloit récompenser la bienfaisance, afin qu'il pût tirer son fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, & mettre ainsi en réserve quelques deniers du fruit de son travail pour les jours de sa vieillesse.

Mais quelle fut sa surprise, lorsque le Forgeron lui dit : Reprenez votre argent, Monsieur. Je n'en ai pas besoin, puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis en état de payer le fer que j'emploie ; & s'il m'en faut davantage, le marchand me le donnera bien sur mon billet. Ce sera, de ma part, une grande ingratitudo, de vouloir le priver du gain qu'il doit faire sur sa marchandise, lorsqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus, dans le tems où je ne possédois que l'habit que j'ai sur le corps. Vous avez un meilleur usage à faire de cette somme, en la prêtant sans intérêt au pauvre incendié. Il pourra, par ce moyen, rétablir ses affaires ; & moi, je pourrai dormir alors tout mon saoul.

M. de Cremy n'ayant pu, malgré les plus vives instances, le faire revenir de son refus, suivit le conseil qu'il lui avoit donné ; & il eut le plaisir de faire le bonheur d'une personne de plus que dans le premier projet de son cœur généreux.



L'ORPHELINE BIENFAISANTE.

MADAME de Fonbonne, après avoir perdu son mari , venoit encore de perdre un procès , au fort duquel étoit attachée la plus grande partie de ses biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui restoit de meubles & de bijoux ; & en ayant placé le produit chez un banquier , elle se retira dans un village , pour y vivre avec économie de son modique revenu.

A peine avoit-elle passé quelques mois dans son obscure retraite, qu'elle apprit la fuite du dépositaire infidele des derniers débris de sa fortune. Qu'on se représente l'horreur de sa situation. Les chagrins & les maladies l'avoient rendue incapable de toute espece de travail ; & après avoir passé ses plus belles années au sein de l'aisance & des plaisirs , il ne lui restoit d'autre ressource,dans un âge

avancé , que d'entrer dans un hôpital , ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyoit en effet autour d'elle personne qui daignât s'intéresser à son sort. Amenée par son époux d'un pays étranger , où elle avait reçu la naissance , elle ne pouvoit solliciter des secours que d'un parent assez proche qu'elle avoit attiré dans sa nouvelle patrie , & dont elle avoit élevé la fortune par le crédit de son mari. Mais cet homme , d'une avarice fardide , ne fut pas , comme on l'imagine , extrêmement sensible aux plaintes d'un autre , lorsqu'il se refusoit à lui-même jusqu'aux premières nécessités de la vie.

Dans cette extrémité cruelle , une jeune orpheline qu'elle avoit adoptée pendant le cours de ses prospérités , & qu'elle n'avoit jamais pu se résoudre à abandonner après ses premiers revers , devint son Ange tutélaire. Les bontés dont Clotilde avoit été comblée par Mde. de Fonbonne , firent naître dans son cœur le désir généreux de lui témoigner sa reconnaissance.

Non , s'écria-t-elle , lorsque Mde. de

Fonbonne lui proposa de chercher un autre asyle, non , je ne vous abandonne point tant que vous vivrez. Vous m'avez toujours traitée comme votre fille ; & si j'ai désiré de l'être dans votre bonheur, je le desirer encore plus dans vos peines.

Graces à vos largesses , je me vois abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à mon entretien. Vous m'avez donné des talens, je ferai ma gloire de les employer pour vous. Je sais coudre & broder : avec de la santé & du courage , je puis gagner assez de pain pour nous deux.

Mde. de Fonbonne fut extrêmement touchée de cette déclaration. Elle embrassa Clotilde , & consentit à profiter de ses offres.

Voilà donc Clotilde devenue à son tour la mere par adoption de son ancienne protectrice. Elle ne se bornoit pas à la nourrir du fruit d'un travail opiniâtre, elle la consoloit dans sa tristesse , la soulageoit dans ses infirmités., & s'efforçoit , par les caresses les plus tendres , de lui faire oublier les injustices du sort.

La constance & l'ardeur de ses soins ne se refroidirent pas un moment dans le cours de deux années que Mde. de Fonbonne jouit encore de ses bienfaits ; & lorsque la mort vint la ravir à sa tendresse , elle donna les regrets les plus vifs à cette perte.

Quelques jours avant ce malheur , venoit aussi de mourir ce riche avare , dont le cœur s'étoit montré si insensible à la voix du sang & de la reconnaissance. Comme il ne pouvoit emporter avec lui ses trésors , il avoit cru réparer son ingratitude envers sa parente , en les lui laissant par ses dernières dispositions.

Mais ces secours étoient venus trop tard. Mde. de Fonbonne n'étoit plus en état d'en profiter. Elle n'avoit pas eu même la consolation , en mourant , d'apprendre cette révolution dans sa fortune , pour la faire tourner à l'avantage de la tendre Clotilde.

Cet héritage se trouvoit ainsi dévolu au domaine du Prince. Heureusement les recherches ordinaires en pareille occasion firent parvenir à ses oreilles la noble conduite de la généreuse Orpheline.

Ah ! s'écria-t-il dans le premier mouvement de son cœur , elle est bien plus digne que moi de cet héritage. Je renonce à mes droits en faveur des siens , & je me déclare son protecteur & son pere.

Toute la nation applaudit à ce jugement. Clotilde en recevant cette récompense pour sa générosité , l'employa à éléver de jeunes orphelins comme elle , à qui elle se plaisoit sur-tout d'inspirer les sentimens qui la lui avoient méritée.



LES BOTTES
CROTTÉES.

LE jeune Constantin, fier de sa haute naissance, ne se contentoit pas de mépriser, dans son opinion, toutes les personnes d'une condition inférieure, il se donnoit quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ses mépris. Il voyoit l'autre jour un domestique occupé à nettoyer les souliers de son pere. Fi, lui dit-il en passant, le vilain métier ! Je ne voudrois pour rien au monde être décrotteur. Vous avez raison, Monsieur, lui répondit Picard ; aussi j'espere bien n'être jamais le vôtre.

Le tems avoit été fort mauvais pendant toute la semaine, mais vers le midi le ciel s'éclaircit, & Constantin obtint de son papa la permission d'aller se promener à cheval ; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que sa cavalcade avoit

été interrompue la veille par une pluie affreuse; ensorte que ses bottes n'avoient pas encore eu le tems de sécher.

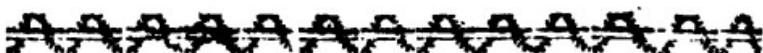
Transporté de sa joie , il descendit précipitamment à la cuisine , en criant d'un ton impérieux : Picard , je vais monter à cheval ; cours nettoyer mes bottes. Eh bien ! m'obéis-tu ? Picard ne fit pas semblant de l'entendre , & continua tranquillement son déjeûner. Constantin eut beau s'emporter contre lui , & l'accabler des injures les plus grossières. Picard se contenta de lui répondre d'un grand sang-froid : Je vous ai déjà dit , Monsieur , que j'espérois bien n'être jamais votre décrotteur.

M. Constantin , voyant qu'il n'en pouvoit rien obtenir , malgré ses menaces , retourna plein de rage vers son papa , lui porter des plaintes de cette désobéissance. M. de Marsan qui ne pouvoit comprendre pourquoi son domestique refusoit de remplir des fonctions comprises dans son emploi , & dont il s'acquittoit tous les jours , sans attendre de nouveaux ordres , fit appeler Picard , qui lui raconta ce qui s'étoit passé entre

Constantin & lui. Sa conduite fut approuvée de M. de Marfan ; & après avoir blâmé celle de son fils , il lui dit qu'il n'avoit qu'à nettoyer ses bottes de ses propres mains , ou prendre le parti de rester à l'hôtel. Il défendit en même-tems à tous les domestiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra , Monsieur , ajouta-t-il , combien il est cruel de ravaler des services utiles à notre bien-être , dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête , & des égards généreux. Si cet état vous paroît vil , vous l'anoblirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même.

Cette sentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Constantin venoit d'éprouver. Il auroit bien voulu monter à cheval ; le tems étoit devenu si serein ! Mais décrotter lui-même ses bottes ? Il ne pouvoit s'y résoudre. D'un autre côté , son orgueil ne lui permettoit pas de sortir avec des bottes crottées , pour être un objet de ridicule à tous les Cavaliers qu'il trouveroit sur son chemin. Il s'adressa successivement à tous les domestiques , dont il voulut

corrompre , à prix d'argent , la fidélité ; mais aucun n'osoit enfreindre les ordres de son maître. Ainsi Constantin fut obligé de rester à la maison , jusqu'à ce que sa fierté se fût enfin abaissée à remplir les conditions qu'on avoit exigées. Picard reprit de lui-même le lendemain ses fonctions ordinaires : & Constantin , après les avoir exercées une fois , ne s'avisa plus de chercher à les avilir.



LES CAQUETS.

AURÉLIE, quoique d'un naturel assez doux , avoit contracté un défaut bien cruel : c'étoit de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyoit remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge lui faisoit souvent interpréter d'une maniere fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légere lui suffisoient pour former d'injustes soupçons ; & à peine venoient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle courroit les répandre comme des faits avérés. Elle y ajoutoit même quelquefois les circonstances que lui avoit prêté son imagination , pour se rendre la chose vraisemblable à elle - même. Vous devez penser aisément combien de maux furent produits par ses récits indiscrets. D'abord toutes les familles de son quartier furent brouillées ensem-

ble. La division se répandit ensuite dans chacune d'elles en particulier. Les maris & les femmes , les freres & les sœurs , les maîtres & les domestiques étoient dans un état de guerre continual. La confiance étoit soudain bannie des sociétés où la petite fille entroit avec sa mere. On n'osoit plus se permettre devant elle le moindre épanchement. Les personnes d'un caractère foible trembloient en sa présence , & n'en étoient pas plus disposées à l'aimer. Celles qui avoient plus de fermeté dans l'esprit,lui adressoient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer toutes les maisons de la ville , comme à une malheureuse créature atteinte de la peste. Mais ni la haine , ni les humiliations ne pouvoient la corriger d'un défaut dont l'habitude s'étoit déjà profondément énracinée dans son esprit.

Cette gloire étoit réservée à Dorothée , sa cousine , la seule qui voulut encore recevoir ses visites, ou répondre à ses invitations , dans l'espérance de la ramener d'un penchant qui l'entraînoit au malheur de sa vie entière.

Aurélie étoit allée un jour la voir , & avoir passé une heure ou deux à lui raconter des histoires malignes de toutes les jeunes Demoiselles de sa connoissance , malgré le dégoût que Dorothée témoignoit à l'écouter.

Maintenant , ma petite cousine , lui dit-elle , lorsqu'elle eut fini , faute de respiration , fais-moi aussi des histoires à ton tour. Tu vois une compagnie assez ridicule pour être en fonds d'anecdotes plaisantes.

Ma chere Aurélie , lui répondit Dorothée , lorsque je vois mes amies , je me livre toute entiere au plaisir de leur société , sans perdre ma joie à remarquer leurs défauts. J'en reconnois d'ailleurs un si grand nombre en moi-même , que je n'ai guere le tems de m'embarrasser de ceux des étrangères. Comme j'ai besoin de leur indulgence , je leur accorde toute la mienne. J'aime mieux fixer mon attention sur leurs bonnes qualités , afin de tâcher de les acquérir. Il me semble qu'il faut n'avoir rien à éclairer dans son propre cœur , pour porter le flambeau dans celui des autres.

Je te félicite de cet état de perfection dont je suis malheureusement bien éloignée. Continue, ma chère cousine, ces nobles fonctions d'un censeur charitable, qui veut rappeler le genre humain à la vertu , en lui montrant la laideur du vice. Tu ne peux manquer de recueillir une bienveillance universelle pour des travaux si généreux.

Aurélie qui se voyoit devenue l'objet de la haine publique , sentit aisément les railleries piquantes de sa cousine. Elle commença , dès ce moment, à faire des réflexions sérieuses sur le danger de ses indiscretions. Elle frémit d'horreur sur elle-même , en retraçant devant ses yeux tous les maux qu'elle avoit causés , & résolut d'en arrêter le cours. Elle eut bien de la peine à se défaire de la coutume qu'elle avoit prise, d'envisager les choses du côté seul qui pouvoit fournir matière à des interprétations défavorables. Mais quelles difficultés peuvent résister à une ferme & courageuse résolution ? Elle parvint enfin à ne tourner la pénétration de son esprit observateur , que vers les objets dignes de ses éloges ;

& les jouissances odieuses de la malignité furent remplacées par une satisfaction bien plus pure & bien plus flatteuse. Elle étoit la première à présenter toutes les actions équivoques sous un point de vue qui les fit excuser. Lorsqu'elle ne pouvoit se les offrir à elle-même avec des couleurs favorables, peut-être , se disoit-elle , ne fais-je pas toutes les circonstances de cette aventure. On a eu sans doute des motifs louables que j'ignore. Enfin , si le cas n'étoit susceptible d'aucune indulgence elle plaignoit le coupable , rejettoit la faute sur une trop grande précipitation ou sur l'ignorance du mal qu'il pouvoit commettre.

Cependant elle fut bien long-tems encore à regagner les cœurs qu'elle avoit aliénés. Elle étoit déjà parvenue à l'âge de s'établir , & personne ne se présentoit pour l'épouser. On l'avoit évitée avec tant de soin pendant des années entières , qu'on avoit insensiblement perdu son souvenir , comme si sa carrière eût été finie pour le monde.

Elle se croyoit déjà abandonnée à passer sa vie dans une triste solitude, privée des plaisirs d'un heureux mariage, & d'une société choisie d'amis, lorsqu'un étranger fort riche, s'adressa à son pere, l'ayant un jour entendu prendre le parti d'un absent qu'on accusoit, fut si touché de la bonté d'un caractere qui sympathisoit avec le sien, qu'il crut avoir trouvé la femme la plus propre à faire son bonheur. Il demanda sa main à ses parens, & mit à ses pieds la disposition de son cœur & de sa fortune.

Aurélie de plus en plus convaincue, par une double expérience, des désagrémens attachés au penchant cruel de dévoiler les fautes de ses semblables, & de la joie délicieuse qu'on trouve dans sa propre estime, & dans celle des gens de bien, en excusant, par une tendre indulgence, les foiblesse de l'humanité; propose tous les jours son exemple à ses enfans, pour les garantir du malheur dont elle étoit prête à devenir la victime.

Elle m'a permis de le consacrer dans
Tome III. 1783. G

de pareilles vues , à l'instruction de mes jeunes amies , s'il en est quelqu'une à qui cette leçon soit nécessaire : ce que je suis bien éloigné de croire , d'après cette même leçon .

LE PERE

DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE.

VOICI le premier moment où je te vois seul , mon Charles. (*Charles veut baisser la main de son pere : son pere l'embrasse tendrement.*) Qu'as-tu fait depuis si long-tems que nous sommes séparés ?

CHARLES.

Sans cesse tourmenté de mille & mille projets qui s'entre - détruisoient les uns les autres , j'ai vétu dans une irrésolution oisive , travaillant toujours , sans jamais rien faire , comme tous les jeunes gens d'une imagination ardente , qui n'ont point encore d'emploi qui les occupe.

G ij

LE PERE DE FAMILLE.

Je suis content de te voir desirer le travail , & un état assuré ; mais , mon fils , il faut attendre que l'arbre soit dans sa force , si l'on veut qu'il porte des fruits.

CHARLES.

Est-ce que la sagesse & les talents attendent toujours les années ? Est-il si extraordinaire de voir un jeune homme , même de vingt ans

LE PERE DE FAMILLE.

Qui souvent a plus de connaissances & de vrai mérite , que des vieillards courbés sous le fardeau des ans ? D'accord. J'en conviens avec toi ; mais il est rare aussi que dans un âge si tendre , on ait cette fermeté de caractère qui rend l'homme actif.

CHARLES.

Mais il est un temps où le jeune homme sent une puissance irrésistible qui l'entraîne ; un feu dévorant nous brûle ; & dans mon cœur je me sens la force de transplanter les montagnes.

LE PERE DE FAMILLE.

Et alors on entre dans un monde où rien de tout cela n'existe,, où tous vos pas sont enchaînés , où l'on a sans cesse à combattre l'envie , l'intérêt froidide , le caprice , la stupidité brutale , & dévils préjugés. *Crois - moi*, la vertu la plus active , un cœur honnête , & les plus sublimes vertus ne peuvent espérer aucun succès , si l'on n'a pas , avec une constance infatigable , une intelligence presque divine , qui sache pénétrer le fourbe & le méchant. Et ces qualités ; si rares dans l'homme le plus sage, comment les soupçonner feülement dans le cœur brûlant & sauvage d'un jeune homme !

Sais-tu à quoi je compare cette conscience intime de vos forces? à un flambeau que , sans être demandé, vous portez indifféremment devant les enfans , les femmes , les vieillards , & dont le premier coup de vent éteint la lumiere. Je veux que la force de l'homme se concentre dans son cœur , comme le feu dans les entrailles de la pierre ; toujours.

G iij

invisible , au premier choc l'œil est sûr d'en voir briller les étincelles . Tout ce que je dis là cependant , ce n'est point pour te laisser plus long-tems sans de zéelles occupations . Aujourd'hui même , j'ai obtenu de l'emploi pour mon Charles .

CHARLES.

De l'emploi ? O mon pere ! que je vous remercie !

LE PERE DE FAMILLE.

Sois persuadé que la plus grande joie d'un pere est de rendre ses enfans heureux .

CHARLES.

Je vous assure que si jamais le travail & la bonne volonté sont récompensés par le succès , vous n'aurez point à rougir de votre fils .

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte assez sur ton zèle , pour être persuadé que tu ne regarderas jamais aucune affaire comme indigne de tes soins ; car la plus légère négligence peut avoir des suites funestes .

C H A R L E S.

Je sens tout ce qu'exige l'honneur de mon Prince , & le bien de toute une nation.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est une grande affaire , mon fils ; qui doit occuper tout entier un cœur honnête & sensible ; & pour que tes conseils soient toujours propres aux circonstances , observe , étudie l'esprit de ta nation : cherche à découvrir sa force , sa faiblesse , & consulte toujours ceux dont un long âge a mûri l'expérience. Ainsi tu n'auras jamais à craindre de mal employer tes connaissances ; ce qui arrive souvent à la jeunesse , remplie même de la meilleure volonté.

C H A R L E S.

Je me suis formé des principes sûrs.

LE PERE DE FAMILLE.

Garde-toi d'établir de nouveaux systèmes ; mais attaque les injustices & les préjugés. Déracine-les dans le cœur des hommes , si tu crains des peines inutiles. En général ne fais guere sonner tes

tes projets , & n'éleve point ta gloire sur l'imprudence de tes rivaux. Ne blâme personne , agis en silence.

CHARLES.

J'ai souvent remarqué que le désir d'imiter d'un côté , & le désir de blâmer de l'autre , sont vices très-ordinaires ; & que ces imitateurs enthousiastes , ou ces critiques envieux , restent dans l'inaction , en s'annonçant à grand bruit , & déployant un ennuyeux étalage de paroles bruyantes.

LE PERE DE FAMILLE.

Je voudrois même ... Mais je commence à devenir si verbeux. C'est le cœur d'un pere qui s'épanche.

CHARLES.

O mon pere ! pourriez-vous donner à votre fils trop de guides , pour conduire ses pas inexpérimentés , dans la noble carriere qui s'ouvre devant lui ; car vos sages conseils seront mes guides.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien , mon fils , soit donc toujours vrai. C'est là base de tous les

principes. Ne cherche pas même le bien public par un chemin détourné ; & si jamais quelque intrigant vouloit t'en persuader la nécessité , abandonne-le à ses remords , & regarde-le toujours comme un ennemi caché de ton Souverain.

CHARLES.

Que je sens mon cœur soulagé ! Comme je vais employer , pour ma patrie , toutes les observations que j'ai déjà faites ! Avec quelle force j'élèverai la voix contre les abus !

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien ; mais songe , songe , mon fils , que les hommes tendent en vain à la perfection , & que le grand art , le grand effort du génie , est de choisir entre plusieurs maux , le moindre.

CHARLES.

Aidé de vos leçons & de votre expérience , je parviendrai bientôt à des places encore plus distinguées.

LE PERE DE FAMILLE.

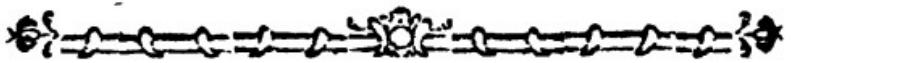
J'aimerois mieux que tu pensasses

G v

plutôt à devenir un homme utile. Toujours s'avancer , & quitter une place où l'on est souvent nécessaire , pour en occuper une autre , dans laquelle on ne l'est pas autant , c'est trahir sa patrie , s'avilir , & dégrader son propre mérite. Etre grand , c'est être seulement tout ce qu'on doit être.

Au reste , ne t'Imagine pas que de cette maniere tu ne rencontreras jamais d'obstacles ; tu succomberas peut-être écrasé du poids de tes bienfaits ; tu resteras ignoré. -- Et par des discours envenimés , la calomnie prêtera même à tes bonnes intentions des interprétations sinistres. Mais ne perds jamais courage ; marche hardiment dans tes desseins : un tems viendra où l'on cherchera tes conseils ; & si ton attente est trompée , la conscience de tes vertus sera toujours ta récompense.

Traduit du Pere de Famille Allemand , par l'Edit.



JULIEN ET ROSINE.

UN jour que M. de Lorme s'amusoit à lire dans un coin du sallon , où sa femme & sa fille travailloient en silence à quelque ouvrage de broderie , leur petit Julien arrive essoufflé , les yeux troubles de larmes , les cheveux en désordre , son habit jetté en travers sur ses épaules , & l'un de ses bas roulés sur le talon . Il tenoit une raquette à la main : ma petite Maman , venez , venez vite chez la pauvre mère de Christophe & de Frédéric .

Ah Maman , ils n'ont rien mangé de la journée . Frédéric m'a prié de jouer à la balle avec lui pour oublier qu'il avoit faim . Et ils n'auront à dîner que demain après le marché . Je leur ai offert tout mon argent . Croiriez - vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre , & je leur ai dit : ! Venez avec moi , vous verrez . — Aussitôt

G. vi

ils ont répondu que nous les avions encore secourus la semaine dernière , & qu'ils n'osoient venir si souvent vous importuner ; & puis , la pauvre mère Martin s'est mise à pleurer... Mais il ne faut pas que je pleure , car mon papa travaille -- (*en pleurant encore plus fort.*) Ah , ma sœur , si tu l'avois vue , tu aurois aussi pleuré , je t'assure. Et Julien en se baissant vers elle , prit un coin de son tablier pour s'essuyer les yeux.

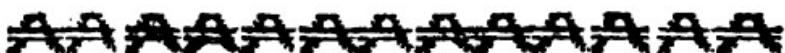
La mère attendrie laissa tomber son ouvrage de ses mains , en regardant son cher Julien ; & le père pour cacher une larme , se couvrit les yeux de son livre.

Venez mes enfans , leur dit la mère en les serrant tous deux contre son cœur ; allons voir si nous pourrons soulager ces pauvres malheureux.

Pendant que Frédéric , Christophe & leur mère éplorée , embrassoient les genoux de leur bienfaitrice ; Rosine tira doucement son frère par le pan de son habit , lui dit bas à l'oreille : Ecoute , tu fais bien ce petit gâteau

que ma bonne nous a donné pour le goûter... Ah mon Dieu , s'écria Julien en se retournant tout-à-coup , cela est vrai ! tâche d'amuser ici maman sans faire semblant de rien. Je cours le chercher. -- Le voilà , reprit Rosine , baisse-toi. Et Rosine soulevant en cachette le chapeau de Frédéric qui s'étoit par hazard trouvé sur la table , fit remarquer à Julien le petit gâteau que sa main légère avoit adroitement glissé par dessous.

Par l'Edit.



LA SÉPARATION.

LE PERE DE FAMILLE, LE
COMTE DE MONHEIM
entrant du côté opposé.

LE COMTE DE MONHEIM.

Avez-vous eu la bonté de réfléchir à mes propositions ?

LE PERE DE FAMILLE.

Non ; car il n'y a point à réfléchir. Quand deux êtres , qui se sont jurés une éternelle fidélité , & qu'un enfant , le fruit de leur tendresse mutuelle , force à maintenir leurs fermens , veulent se séparer , sur quoi peut-on réfléchir alors ? Que peut-on faire ?

LE COMTE DE MONHEIM.

Aussi mon dessein est si ferme, qu'il ne dépend plus, en ce moment, que de quelques formalités.

LE PERE DE FAMILLE sonne.

Soit. (*Un Domestique entre*). Faites descendre ma fille. (*Le Domestique va pour sortir, le Pere de Famille le rappelle, & lui parle bas. Le Domestique sort*).

LE COMTE DE MONHEIM.

Agréez-vous les offres que j'ai faites pour sa pension ?

LE PERE DE FAMILLE.

Comme vous voudrez : je reprends ma fille chez moi, & j'espere qu'elle ne manquera jamais de rien.

LE COMTE DE MONHEIM.

Cependant il est juste de prendre des arrangements.

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien, arrangez cela vous-même au gré de vos désirs.

LE COMTE DE MONHEIM (*prenant la plume*).

J'aurai fini en deux mots. (*Il s'assied pour écrire*).

SOPHIE (*arrive*).

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu devines sans doute, ma fille, pourquoi je t'ai fait appeler ?

SOPHIE.

Oui ; & au point où en sont les choses, j'attends ce moment avec plaisir.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous voulez donc absolument me donner ce chagrin ?

SOPHIE.

Je ne puis me résoudre à vivre davantage avec lui.

LE COMTE DE MONHEIM.

(*Se lève, & donne un papier au Père de Famille.*)

Le voici.

LE PERE DE FAMILLE.

Ainsi tous les deux vous renoncez l'un à l'autre , & le Comte de Monheim vous accorde une pension de quatre mille florins. Est-ce là votre volonté à l'un & à l'autre ?

SOPHIE.

J'en suis très-contente.

LE COMTE DE MONHEIM.

Certainement.

LE PERE DE FAMILLE.

Il est donc inutile de vous faire davantage aucune remontrance.

SOPHIE.

Mon pere

LE COMTE DE MONHEIM.

Ma résolution est ferme.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut donc bien , malgré moi , y consentir. Allez signer cet écrit. (*Ils signent*). Voilà qui est donc terminé ; cependant voici encore une difficulté.

Avec lequel des deux restera l'enfant ?

SOPHIE. } ensemble Je suis Mere.
LE C. DE MONHEIM. } ensemble Je suis Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela est vrai. ---- Vos droits sont
les mêmes, voilà pourquoi...

SOPHIE.

On m'arracheroit plutôt la vie que
mon enfant.

LE COMTE DE MONHEIM.

Le fils est à moi , --- & je ne consentirai jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

Voyez - vous , mes enfans , ceci de-
vroit vous apprendre --- vous forcer à
renoncer à vos cruels desseins. Des
cœurs sensibles qui se confondent ainsi
dans un enfant , ne sont point enne-
mis ; ce ne peut-être qu'un mal-entendu.
(*Il prend le papier*). Faut-il le déchi-
rer ?

LE COMTE DE MONHEIM.

Gardez-vous-en bien.

SOPHIE.

Non , non , mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut cependant vous décider. Voulez - vous que l'enfant choisisse entre vous deux ?

SOPHIE.

Oh , je le veux bien.

LE COMTE DE MONHEIM.

Et moi aussi.

(*Le Pere de Famille sort*).

LE COMTE DE MONHEIM.

Au reste , je souhaite que vous viviez heureuse , je me sépare sans nourrir aucun sentiment de haine.

SOPHIE.

Puissiez - vous trouver à l'avenir un bonheur , que vous trouviez jadis près de moi , & qu'enfin vous n'y pouvez plus trouver. (*Le Pere de Famille rentre avec l'enfant , Sophie court devant de son fils , le caresse*). N'est-ce pas , tu restes avec moi ?

F R É D E R I C.

Oui Maman, oui ma chere Ma-
man ?

LE COMTE DE MONHEIM (*le prend
dans ses bras*).
Tu veux donc me quitter, mon
fils ?

F R E D E R I C.

Non Papa, je veux rester avec toi.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais, mon petit ami, ton Père &
ta Mère se séparent pour toujours, &
il faut que tu leur dises, avec lequel
des deux tu veux rester.

S O P H I E.

C'est avec moi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE DE MONHEIM.

Avec moi, mon enfant?

F R É D E R I C.

Avec Papa & Maman. (*Ils se dé-
tournent tous deux ; le Père de Fa-
mille s'en apperçoit. Courte pause*).
Mais pourquoi avez-vous ainsi tous
deux l'air si fâché ? Vous Papa & Ma-

man qui étiez autrefois si bons !
(*d'un ton caressant & les tirant à lui
tous les deux par leurs habits*). Vous
ne vous en irez pas. Vous resterez tous
deux avec moi. (*Le Pere & la Mere se
baissent en même tems pour embrasser
leur enfant, se rencontrent, se regardent
avec attendrissement, & s'embrassent*).

LE PERE DE FAMILLE.

Je te remercie, Nature, tu ne m'as
point abandonné !

LE COMTE DE MONHEIM.

Veux-tu me pardonner ?

SOPHIE.

J'oublie tout. (*Ils s'embrassent avec
transport*).

LE PERE DE FAMILLE

*Souleve l'enfant dans ses bras pour
qu'il les embrasse en même-tems tous les
deux.*

Voulez-vous encore vous séparer ?

SOPHIE.

Non mon Pere.

LE COMTE DE MONHEIM.

Ce tendre lien nous réunit à jamais.
Oui, je t'aime ; oui, je suis heureux.

LE PÈRE DE FAMILLE (*essuyant ses larmes de ses mains*).
Mes enfans, ce sont les douces larmes d'un Père.

Traduit du Père de famille Allemand, par l'Edit.

**L'Ecole
DES MARATRES;
DRAME EN UN ACTE.**

PERSONNAGES.

M. DE FLEURY.

Mde. DE FLEURY.

FABIEN , }
PRISCILLE , } *Enfans de M. de*
AGATHE , } *Fleury.*

CASIMIR , }
PROSPER , } *Enfans de Mde. de*
} *Fleury.*

DUMONT , *domestique.*

*La Scene se passe dans le Jardin
de M. de Fleury.*

L' É C O L E
D E S M A R A T R E S ;
 DRAME EN UN ACTE.

S C E N E I.

FABIEN.

LE voilà donc ce jardin , où je n'étois pas entré il y a plus de six mois ! Que je sens de plaisir à le revoir encore ! Voici le petit pavillon , où j'allois si souvent déjeûner avec ma chère maman ! Ah ! si elle vivoit aujourd'hui , quelle joie pour nous deux ! Elle me prendroit dans ses bras , elle me caresseroit. Et moi , que j'aurois de choses à lui dire ! Mais , hélas ! (*il se met à pleurer*) je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde... Ma chère maman , no

faurois-tu au moins m'entendre , si tu ne dois plus revenir auprès de ton Fabien ? Regarde. A ta place dans la maison , demeure à présent une Marâtre. Gela doit faire une bien méchante femme ! Pauvre enfant ! que vais-je devenir ? Je n'oseraï jamais lever les yeux sur elle. Encore si j'avois pu rester toujours auprès de mon grand-papa ! Mais non, l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y est plus. Ah ! je ne faurois y rester. Je ne veux que voir mon papa , & mes sœurs , les embrasser ; & puis je m'en irai , oui je m'en irai , je m'en irai.

SCENE II.

FABIEN , DUMONT.

DUMONT.

EST-CE VOUS, M. Fabien? Vous voilà donc de retour ? Comment cela va-t-il?

FABIEN.

Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu ?

DUMONT.

Fort bien, vraiment. Aucun Médecin n'a eu de mes piées. Toutes mes tisanes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'est-ce donc, M. Fabien ? Vous avez déjà les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré,

FABIEN (*en s'essuyant les yeux.*)

Moi, pleurer ?

DUMONT.

Oh ! oui, vous avez beau dire. Voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous ? Est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur ?

FABIEN.

Non, mon ami, aucun depuis que je m'en suis allé.

DUMONT.

Ah ! je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand-papa.

Hij

FABIEN.

Je n'en serois point fâché, si j'avois retrouvé ici ma chère mamân.

DUMONT.

Malheureusement, vous ne la reverrez plus. Mais pourquoi pleurer? Vous en avez déjà une autre.

FABIEN.

Une Marâtre veux-tu dire? Ah! Dumont, si je pouvois m'empêcher de la voir! Mais dis-moi, comment font mes pauvres sœurs?

DUMONT.

Comment elles font? Oh dame! on les tient en respect. A six heures du matin il faut qu'elles soient levées. Certes, je ne leur conseillerois pas de rester au lit. Elles paieroient cher leur sommeil.

FABIEN.

Et qu'ont-elles à faire de si bonne heure?

DUMONT.

Leur Marâtre fait y pourvoir. Il n'y

a pas à repliquer : chacun a son emploi dans la maison. Madame de Fleury nous mene tous comme des esclaves. Moi , qui n'avois qu'à veiller sur le ménage , ne faut-il pas que je sois gouvernée comme les autres ? Aussi , combien je la hais ! Je suis descendu à sept heures dans le jardin. Elle y étoit avant moi ; & vos sœurs travailloient de toutes leurs forces à ses côtés.

FABIEN.

Et à quoi donc ?

DUMONT.

A des ouvrages de couture pour la nouvelle famille.

FABIEN.

On me l'avoit bien dit que les Maratres tourmentoient les enfans de leurs maris , pour ménager leurs propres enfans. On voudra aussi me faire travailler pour eux , j'imagine. Mais qu'est devenu mon jardin ? Où sont mes tulipes & mes œillets ? Je ne vois plus rien.

DUMONT.

Oh ! tout cela a été emporté.

H iij

FABIEN.

Et par qui ?

DUMONT.

Vraiment, par vos beaux-frères. Ils passent ici leur vie. Ils ont tout fourré.

FABIEN.

O mon Dieu ! je n'ai donc plus mes jolies fleurs. Les méchants petits garçons me les ont volées. Il ne leur reste plus qu'à me chasser moi-même de mon jardin.

DUMONT.

Tenez, les voici qui viennent.

SCÈNE III.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN,

DUMONT.

CASIMIR (*bas à Prosper*):

PROSPER, quel est cet enfant qui parle avec Dumont ? Ah si c'étoit Fabien !

DES MARAÎCHERS.

PROSPER (*bas à Dumont*).

Est-ce lui ?

DUMONT (*seciemment*).

Oui, Messieurs.

CASIMIR.

O mon frere, sois le bien - venu !
Nous avons bien desiré ton arrivée.
(Il court à lui les bras ouverts).

FABIEN (*en se détournant*).

Est - ce que nous nous connaissons
depuis si long-tems, pour que vous ve-
niez m'embrasser ?

CASIMIR.

Nous ne nous connaissons pas en-
core, mais nous sommes freres.

FABIEN.

Beaux - frères, Monsieur, s'il vous
plaît.

CASIMIR.

Eh, Fabien, laisse - là ce vilain mot
de *beaux*. Ton papa aime notre ma-
man ; notre maman aime ton papa :
est - ce que nous ne nous aimeraissons pas
aussi les uns les autres ? Ils sont mari &

H. iv.

femme ; pourquoi ne serions-nous pas frères ?

FABIEN.

Si nous sommes frères , avez - vous plus de droit que moi dans ce jardin ?

PROSPER. (*à part*).

Oh , comme il est querelleur ?

CASIMIR.

Ton papa nous a permis d'y travailler.

FABIEN.

J'y étois avant vous , & certainement vous ne m'en chasserez pas.

PROSPER.

Allons-nous-en , Casimir , qu'il reste-là tout seul avec sa mauvaise humeur.

CASIMIR.

Non , Prosper , il ne faut pas le quitter sans être bons amis.

PROSPER.

Veux - tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables ?

FABIEN.

Moi, je serois un méchant, dites-vous?

PROSPER.

Oui, vous l'êtes. Et non - seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un....

FABIEN (*s'avancant vers lui*).
Vous osez m'insulter, & dans mon jardin encore?

PROSPER.

C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas. Entendez-vous?

CASIMIR (*arrêtant Prosper*).
Y penses-tu, Prosper? Te battre contre ton frere? Viens, viens! N'allons pas causer de chagrin à notre nouveau papa, sur-tout le jour de l'arrivée de son fils.

(*Il l'entraîne avec lui*).

PROSPER.

Eh bien, je cours le dire à ma man.

H v

SCENE IV.

FABIEN, DUMONT.

FABIEN.

HÉLAS ! voilà déjà mes peines qui commencent. Ils vont porter des plaintes à leur mère. Ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mère saura bien tourner l'esprit de mon papa, & tout retombera sur moi seul. Ah, pauvre petit malheureux que je suis ! N'est-il pas vrai, Dumont, je suis bien à plaindre ?

DUMONT.

Il n'est que trop vrai ; mais n'ayez pas peur ; je vous souviendrai toujours. Nous serons bien en force contre ces petits étrangers.

FABIEN.

Oui, mais mon papa,

DUMONT.

Laisssez-moi faire, nous l'aurons

Bientôt mis de notre parti. Je fais mille petites fredaines de ces Messieurs : je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté votre jardin , qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de maniere : qu'ils n'auront pas beau jeu.

FABIEN.

Tu me resteras donc toujours attaché , mon cher ami ?

DUMONT.

Aussi vrai que je m'appelle Dumont.

FABIEN.

Ah ! je te remercie. Je trouve encore quelqu'un pour me soutenir , quand je n'ai plus maman ! Mais as-tu vu comme ils étoient bien habillés ? Ils ont des vestes superbes. Sais-tu d'où elles leur viennent ?

DUMONT.

C'est leur mere qui les a brodées..

FABIEN.

Oui , elle sera toujours occupée de ses favoris : ils seront vêtus comme des Princes. Mais qui est-ce qui brodera une veste pour moi ?

Hvj

DUMONT.

Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne soyez obligé de la broder vous-même.

FABIEN.

N'est-il pas vrai que leurs habits sont aussi tout neufs ?

DUMONT.

Certainement. Votre pere les a fait habiller de la tête aux pieds le jour de son mariage.

FABIEN.

Oh ! il ne m'a pas fait habiller, moi. On m'a laissé à la campagne pour me laisser courir avec ce misérable furtout. Cela est trop fort, je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, & mon papa m'oublie. Ah ! Dumont, il ne me reste que toi.

DUMONT.

Tranquillisez-vous. Les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre Marâtré. Suivez-moi. Songez à vous

Présenter à elle de bonne grace , & à lui baiser la main.

FABIEN.

Je ne pourrai jamais le faire.

DUMONT.

Il le faut absolument. Prenez toujours auprès d'elle une physionomie riante , même quand votre cœur n'y feroit pas. C'est ainsi que j'en use avec elle , bien que je la déteste. Croyez-vous qu'elle me défend d'aller au cabaret , moi qui avoit pris l'habitude d'y passer la moitié de la journée , du vivant de Madame votre mère ? C'étoit une femme cela ! Les choses ont bien changé ; il faut changer avec elles. Patience. Lorsque nous serons seuls , je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez seulement.

FABIEN.

Voit-on à mes yeux que j'aie pleuré ?

DUMONT.

Eh , vous pleurez encore !

FABIEN.

Je ne veux donc pas l'aller trouver

à présent. Elle me demanderoit pour quoi je pleure. Qu'aurois-je à lui dire ?

D U M O N T.

Vous lui diriez qu'en entrant ici, vous avez pensé à votre maman, & que vous l'avez tant regrettée que les larmes vous en sont venues aux yeux.

F A B I E N.

Mais si elle commence par la querelle que j'ai eue avec ses enfans ?

D U M O N T.

Vous lui direz qu'ils l'ont engagée, & vous m'appellerez en témoignage. Mais là voici qui vient. Allez à sa rencontre..

(Il s'éloigne).

SCENE V.

Mde. DE FLEURY, FABIEN.

Mde. DE FLEURY (*avec empressement*).
Mde. DE FLEURY (with impatience).

Où est-il ? où est-il ? (*Elle l'appelle*). Est-ce toi mon cher Fabien ? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille.

(*Il lui baise la main ; elle le prend dans ses bras, le presse contre son cœur, & l'embrasse avec tendresse.*)

(*En le regardant avec amitié*)

L'heureuse physionomie ! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un si aimable enfant.

FABIEN.

Je voudrais bien aussi pouvoir me réjouir ; mais, hélas !

Mde. DE FLEURY.

Qu'est-ce donc ; mon petit ami ? Tu me parois bien triste.

Fabien se met à pleurer sans lui répondre).

Mde. DE FLEURY.

Tu te détournes, tu pleures ? D'où viennent ces larmes ? Mon cher Fabien, n'as-tu pas de confiance en moi ? Ne veux-tu pas m'e dire ce que tu as sur le cœur ?

FABIEN.

Ce n'est rien, rien du tout.

Mde. DE FLEURY.

C'en est trop pour m'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te console. Si ton papa ou tes sœurs venoient en ce moment, & qu'ils te vissent dans la tristesse, ils pourroient croire qu'il s'est arrivé quelque accident fâcheux. Ah ! ils se sont promis bien de la joie de ton arrivée. Est-ce que tu serois fâché de les embrasser ?

FABIEN.

Que me dites-vous ? je n'aurai plus d'autre plaisir. Mais pourrez-vous aussi me faire embrasser maman ? C'est elle que je pleure.

Mde. DE F L E U R Y.

Il y a fix mois que tu l'as perdue,
& tu la pleures encore?

F A B I E N.

Ah ! toujours, toute ma vie. (*Avec des sanglots*). O maman, ma chere maman ?

Mde. DE F L E U R Y.

N'en parlons plus, mon cher ami,
puisque c'est renouveler toutes tes douleurs.

F A B I E N.

Non, non, au contraire, parlons-en, je vous prie, pour me soulager. Voudriez-vous que si-tôt après votre mort, vos enfans vous eussent déjà oubliée.

Mde. DE F L E U R Y.

Excellente petite créature ! *Elle l'embrasse*). Tu l'aimois donc bien ta maman ?

F A B I E N.

Je le sens mieux encoré, depuis que je ne l'ai plus. Elle étoit si bonne & si douce !

Mde. DE FLEURY.

Je voudrois pouvoir la rendre à tes
segrets ; ou plutôt je veux prendre sa
place dans ton cœur. Je veux t'aimer
comme elle ; & te rendre les mêmes
soins.

FABIEN.

Mais ce ne fera jamais vous qui
m'aurez fait naître, qui m'aurez nourri
de votre lait, qui m'aurez élevé dans
mon berceau. Elle étoit ma mère, &
vous n'êtes que ma Marâtre.

Mde. DE FLEURY.

Pourquoi m'appelles-tu de ce nom ?
je ne t'ai pas appellé mon beau-fils.

FABIEN.

Pardonnez-moi, je vous prie. Ce
n'étoit pas pour vous fâcher. Vous me
semblez aussi bien aimable & bien ca-
ressante. Mais vous avez des enfans
à vous, & vous les aimeriez toujours
plus que moi.

Mde. DE FLEURY.

Tu ne t'apercevras jamais de la dif-
férence. Quelques jours encore pour

nous mieux connoître, & tu verras si tu ne te croiras pas toi-même mon propre fils.

F A B I E N.

Oh ! si cela pouvoit arriver sans oublier maman !

Mde. D E F L E U R Y.

Je ne demande pas que tu Poublies ; au contraire nous en parlerons tous les jours. Je veux que ta tendresse pour elle serve d'émulation & d'exemple à mes enfans. Viens , viens , je brûle de te les présenter.

F A B I E N.

Oh ! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas déjà porté des plaintes contre moi ?

Mde. D E F L E U R Y.

Non , mon ami , aucune. Est-ce que vous auriez eu quelque différend ? J'en ferois au désespoir. Tous mes plus vifs desirs sont de vous voir tendrement unis , & attachés les uns aux autres , comme de véritables frères.

F A B I E N.

Je ne demande pas mieux que d'ais-

mer. Cela fait tant de plaisir ! Mais où est mon papa ? où sont mes sœurs ? Faites-les moi voir , que je les embrasse.

Mme. DE FLÉVREY.

Ton papa ne tardera pas à revenir. Il est allé terminer quelques affaires, pour avoir tout le reste de la journée à te donner. Mais , en attendant , je peux te mener auprès de tes sœurs. Elles t'apprendront ce que tu dois penser sur mon compte.

FABIEN.

Je veux bien qu'elles me parlent de vous ; mais qu'elles me parlent d'abord de notre pauvre maman.

(*Ils sortent ensemble sans voir Prosper & Casimir qui s'avancent d'un autre côté.*)

SCENE VI.

CASIMIR, PROSPER.

PROSPER.

POURQUOI m'empêcher d'aller me plaindre à maman ? Moi, l'ami de ce petit vaurien ? Je ne le serai jamais. Aussi-tôt que son pere sera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux & querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

CASIMIR.

Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin de cette querelle ? Et serois-tu content de toi, si tu l'affligeais.

PROSPER.

J'en aurois certainement du regret ; cependant comment faire ? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles dans la maison. Il cherchera sans cesse à nous mortifier. Moi, je ne suis

pas endurant. Je me fâcherai , je lui apprendrai ce qu'il doit savoir ; & s'il s'avise de prendre un ton comme tout-à-l'heure

C A S I M I R.

Que dis-tu Prosper ? J'espere que tu n'as pas envie de le battre.

P R O S P E R.

Mais tu n'entends pas que je me laisse battre par lui , j'imagine ?

C A S I M I R.

Non certainement.

P R O S P E R.

Quel parti faut-il donc que je prenne ?

C A S I M I R.

Nous verrons dans le tems. Pour aujourd'hui , il seroit cruel de troubler la joie de son pere.

P R O S P E R.

Que ce soit aujourd'hui ou demain , cela revient au même. Non , non , le plutôt sera le mieux.

C A S I M I R.

Mon frere , je t'en supplie , attends

encore. Fabien n'est sûrement pas si méchant que tu le penses.

PROSPER.

D'où le fais-tu ? Je le connois peut-être aussi bien que toi.

CASIMIR.

Son pere & ses sœurs nous en ont toujours parlé comme d'un enfant très-doux & très-complaisant ; qui n'avoit d'autre plaisir que de se faire aimer de tout le monde.

PROSPER.

Vraiment oui , en me tournant le dos quand je veux l'embrasser.

CASIMIR.

Il ne nous connaît pas encore. Il a pu se figurer que nous étions des frères très.

PROSPER.

Comment pouvoit-il le croire ? Nous ne lui avons laissé voir que des sentiments d'amitié.

CASIMIR.

Il étoit peut-être dans un moment de chagrin.

P R O S P E R.

Et sommes-nous faits pour souffrir de son humeur ?

C A S I M I R.

Il faut bien se pardonner quelque chose entre freres.

P R O S P E R.

Il semble qu'il dédaigne de nous regarder comme les fiens.

C A S I M I R.

Non , je ne lui ai point trouvé cet air de hauteur que tu lui supposes.

P R O S P E R.

Qu'il y prenne garde , je ne lui en passerai aucune. Mais le voici qui vient avec ses sœurs. Je me retire. Je ne puis me souffrir auprès de lui.

C A S I M I R.

Attendons-les , mon frere , & prendrons part à leur joie.

P R O S P E R.

Non , je pourrois la troubler. Je m'en vais. (Il sort.)

C A S I M I R.

CASIMIR.

Eh bien, je te suis. (*En sortant.*) Il faut que je tâche d'adoucir son esprit.

SCENE VII.

FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

PRISCILLE (*en serrant la main de Fabien.*)

POURQUOI t'affliger encore? Hélas! mon frère, toutes nos plaintes ne sauraient nous rendre notre maman.

FABIEN.

Mais au moins promettez-moi que nous penserons à elle toutes les fois que nous serons ensemble.

PRISCILLE.

Oui, Fabin, je croirai toujours la voir au milieu de nous, comme pendant sa vie.

FABIEN.

(*Prenant la main de Priscille & d'Agathe, & les regardant avec tendresse*).

Mes chères sœurs, cette pensée double le plaisir que je sens à vous retrouver.

PRISCILLE.

Aussi j'ai bien soupiré après toi, je t'affirme.

AGATHE.

Et moi aussi, mon frère. Nous pourrons à présent jouer ensemble comme autrefois. Casimir & Prosper joueront aussi avec nous. Oh ! ce sera un plaisir ! un plaisir !

(*Elle frappe des mains & saute de joie*).

FABIEN.

Vous pouvez bien laisser là votre Prosper & votre Casimir.

PRISCILLE.

Comment donc, Fabien, est-ce que cela te feroit de la peine ?

FABIEN.

Ils dérangeroient tous nos jeux. Ils ne sont bons qu'à porter des plaintes *contre nous* à leur mère, & à nous prendre ce qui nous appartient.

PRISCILLE.

Eux, mon frère ? Comment peux-tu le penser ?

AGATHE.

Tiens, vois-tu, Fabien. (*Elle lui montre un étui*).

FABIEN.

Et d'où te vient cela ?

AGATHE.

C'est Prosper qui me l'a acheté de son argent.

PRISCILLE.

Regarde aussi ce porte-feuille. On l'avoit donné à Casimir : il m'en a fait cadeau.

FABIEN.

Oui, je vois que vous êtes fort bien ensemble. Vous vous accorderez tous contre moi.

Iij

PRISCILLE & AGATHE.

Contre toi ?

FABIEN.

Certainement. Je fais qu'ils me hâf-sent. Ils m'ont déjà fort mal reçu. Et ne m'ont-ils pas aussi enlevé toutes mes fleurs ?

PRISCILLE.

A qui en as-tu donc ? Qui t'a enlevé tes fleurs ?

FABIEN.

Ces petits drôles avec qui vous êtes si bien d'accord.

PRISCILLE.

Je ne fais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin ?

FABIEN.

Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même. Où sont mes tulipes & mes œillets ?

PRISCILLE.

Tu n'es donc pas allé près de la terrasse, là-bas sous les fenêtres de ma-maman ?

DES MARÂTRES.

FABIEN.

Est-ce qu'il y a là un jardîn ?

AGATHE.

Sûrement , & bien joli,

PRISCILLE.

Celui - ci étoit trop petit. Maintenant nous en a fait donner un qui est six fois plus grand.

FABIEN.

Et qui en est le maître ? Les deux enfans gâtés sans doute.

PRISCILLE.

Non , non , il est à tous ensemble : Chacun a son carreau.

AGATHE.

Moi , tout comme les autres.

FABIEN.

Est-ce qu'il y en a un pour moi aussi ?

PRISCILLE.

Mais sans doute , tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher , & tu le trouveras tout couvert de fleurs.

I iii

AGATHE.

Tu verras. Il en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les espèces, & toutes nouvelles.

FABIEN.

De qui me viennent-elles donc ?

AGATHE.

De tes frères. Il y a un mois qu'ils passent tout le temps de leurs récréations à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs plate-bandes, & les ont transplantées dans les tiennes, pour te causer une surprise agréable à ton retour.

FABIEN.

Comment ! ils ont fait cela pour moi ? Dumont m'a dit qu'ils avoient tout fourragé.

PRISCILLE.

Oh ! si tu en crois Dumont, tu es perdu. Il vouloit aussi nous brouiller avec nos frères. Voyez, cet ingrat ! Leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avoit recommandé à mon papa, & il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

A G A T H E.

Oui, parce qu'on veut qu'il travaille,
& qu'on ne le laisse pas s'enivrer toute
la journée au cabaret.

F A B I E N.

Ah ! je commence à voir qu'il cher-
choit à me tromper , en se disant si ten-
drement mon ami.

P R I S C I L L E.

Il ne faut pourtant pas achever de
le perdre.

F A B I E N.

Oh non , puisque maman avoit des
bontés pour lui.

P R I S C I L L E.

Tu verras bientôt comme il vouloit
t'en faire accroire.

A G A T H E.

Viens seulement donner un coup-
d'œil à ton jardin.

F A B I E N.

Oui , oui , je meurs d'impatience de
te voir.

(*Agathe & Priseille le prennent*

I iv

par la main , & l'entraînent. Casimir & Prosper entrent d'un autre côté sans les voir sortir).

SCENE VIII.

CASIMIR, PROSPER.

(Ils portent des assiettes de gâteaux & de fruits qu'ils vont poser sous le berceau voisin).

CASIMIR.

Où est-il donc ?

PROSPER (*tournant la tête de tous côtés*).

Tiens , ne le vois - tu pas avec ses sœurs qui entre dans notre jardin ?

CASIMIR.

Ah ! j'en suis bien-aise. Comme il va être content , lorsqu'il verra combien nous nous sommes occupés de ses plaisirs !

PROSPER.

Bon ! je parie qu'il le trouvera

encore mauvais. Il est d'une humeur si singuliere ! Les fleurs feront mal choisies, le buis sera mal taillé, la terre trop seche ou trop humide ; que fais-je, moi ?

CASIMIR.

Où ; mais fais-tu que je commence à te croire aussi grognon que lui. Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur.

PROSPER.

C'est lui qui me la donne. Ses fœtus ont-elles jamais eu de plaintes à faire sur mon compte. Je ne demandois qu'à bien vivre avec lui-même. Tu sais avec quelle joie j'attendois son arrivée, & comme j'ai couru à sa rencontre pour le bien recevoir.

CASIMIR.

Il est vrai ; mais comme je te l'ai dit, mon frere, il peut avoir du chagrin. Il craint peut-être de n'être plus aussi aimé de son papa, ou que maman lui fasse moins d'amitiés qu'à nous. N'est-il pas alors de notre devoir de le ménager dans sa peine, de lui donner des

consolations , & de le faire revenir dans nos bras par toute sorte de complaisances ?

P R O S P E R.

Tu as raison. Je n'y avois pas encore si bien songé.

C A S S I M I R.

S'il est aussi bon enfant qu'on le dit , penses-tu comme il sera touché de nos caresses , combien son pere & ses sœurs nous en aimeront davantage , & quel plaisir notre maman elle-même en ressentira. C'est de quoi mettre la joie dans toute la maison.

P R O S P E R.

Ah ! j'avois tort , je le sens. Qu'il revienne , & je lui ferai tant d'amitiés , qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

C A S S I M I R.

Crois-moi , courrons-le trouver au milieu de nos fleurs. Elles feront la paix entre nous.

P R O S P E R.

C'est bien dit. Allons. Donne-moi la main... Mais le voici qui revient.

CASIMIR.

Vois-tu comme il a l'air content ?

SCENE IX.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN,
PRISCILLE, AGATHE.

FABIEN (*courant se jeter dans les bras de Prosper & de Casimir*).

AH, mes bons amis, mes freres !
vous devez être bien fâchés contre moi !

CASIMIR.

Nous ? Pourquoi donc ?

PROSPER (*l'embrassant encore*).

Va, mon cher Fabien, je ne le suis
plus.

FABIEN.

Quel joli jardin vous m'avez arrangé !
Vous me donnez vos plus belles fleurs,
sans que je vous aie encore fait aucun
plaisir.

I vi

CASSIMIR.

Tu nous en fais assez, pourvu que tu sois content.

FABRIEN.

Oh ! si je le suis ! Mes bons frères, pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offensés, je vous ai repoussés de mes bras. Je ne le ferai plus. Nous serons toujours amis ; & tout ce que j'ai, vous appartient comme à moi-même.

CASSIMIR.

Oui, oui, que tout soit commun, nos peines & nos plaisirs.

PROSPER.

Embrassons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois. (*Ils s'embrassent.*)

(*Priscille & Agathe s'embrassent aussi, & laissent tomber des larmes d'attendrissement.*)

CASSIMIR.

Maintenant, il faut aller nous rafraîchir sous le berceau. Venez aussi, mes petites sœurs. Allons. Asséyons-nous.

P R O S P E R.

Fabien, c'est à toi de faire les honneurs du goûte. Tu es aujourd'hui le Roi de la fête.

F A B I E N.

Oh ! je suis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de si bon appétit qu'à ce repas d'amitié.

(Il présente à la ronde des gâteaux, & des fruits, & ils commencent à manger).

P R O S P E R

Eh bien, cela n'est-il pas mieux que de se chamailler ensemble ?

A G A T H E.

Il n'y a point de querelles qui valent ces poires.

C A S I M I R.

Quelle sera la joie de maman de nous voir si bien d'accord !

P R I S C I L L E.

Elle mérite bien que nous lui fassions ce plaisir. Quand tu la connoîtras, Fabien... Mais tu l'as déjà vue ?

FABIEN.

Oui, ma sœur, j'en ai reçu mille caresses. Elle a une figure si douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai senti à sa voix que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

PRISCILLE.

Et comme elle nous aime à son tour.

AGATHE.

Il ne faut que se divertir pour lui plaire.

PRISCILLE.

Nous étions bien à plaindre à la mort de notre première maman. Mon papa qui passe toute la journée au palais, ne pouvoit guere s'occuper de nous. Il manquoit toujours quelque chose à nos habits; & notre éducation étoit encore plus négligée.

AGATHE.

Nous nous serions bientôt accoutumées à la fainéantise.

PRISCILLE.

Mais depuis que notre nouvelle m-

man est entrée dans la maison , notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amusemens de notre âge , & y prend part avec nous. On diroit qu'elle est plus occupée de notre santé que de la sienne. Je n'ai pas encore eu le tems de m'appercevoir qu'il me manque la moindre chose. Elle pourvoit d'avance à tous mes besoins.

A G A T H E.

Et moi , j'ai été malade , oh , bien malade. C'est elle qui a eu soin de moi. Elle étoit toujours auprès de mon lit à me consoler. Elle m'a donné je ne sais combien de gelée de groseille , & de cerises confites. Je serois déjà morte sans ses secours.

F A B I E N.

O mes chères sœurs ! que me dites-vous ?

P R I S C I L L E.

Tu fais aussi que nous n'étions guere exercées , avant ton départ , à travailler de nos mains ? Maman s'est chargée de nous l'apprendre. Graces

à ses leçons , nous savons passablement coudre , broder , faire du filet ; & nous venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapisserie.

CASIMIR (à Fabien).

Tiens , vois - tu ces manchettes si joliment festonnées ? c'est le chef-d'œuvre de Priscille , & son premier cadeau.

PRISCILLE.

Ah ! j'en ai été bien payée. N'as-tu pas cultivé pour moi mon parterre ? Ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs ? Entends - tu , Fabien : Maman ne veut pas que nous travaillons pour nos frères , sans qu'ils travaillent aussi pour nous ; & ils en font encore plus que nous ne penserions à leur en demander.

AGATHE.

Oh oui. Je veux te montrer le petit bateau de liège que Prosper m'a fait avec son canif. Tu verras ses cordages de soie , ses voiles de satin , & ses banderoles de ruban. Il vogue tout seul sur le vivier.

PROSPER.

Puisque tu m'avois tricoté des jarretières....

AGATHE.

Vraiment, des jarretières ! Je fais bien faire autre chose aujourd'hui. Ah ! Fabien, si tu voyoys certaine bourse à bandes verd & lilas ! Tout le verd est de ma façon, au moins : demande à ma sœur. Tu en seras content, j'en suis sûre.

FABIEN.

Comment ! vous m'avez fait une bourse ?

(*Priscille fait signe à Agathe de se taire*)

AGATHE (*embarrassée*.)

Non, Fabien, elle n'est pas pour toi... Elle est bien pour toi ; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas en souriant.*) Elle veut te surprendre aussi avec un habit-neuf, & une veste brodée. Tu verras.

PRISCILLE.

Cette petite étourdie ne peut rien garder sur son cœur.

AGATHE.

C'est que j'avois tant de plaisir de lui én parler ! Nous avons toujours pensé à toi , mon frere.

FABIEN.

Oh! je vous remercie. Mais , dites-moi , étes-vous donc heureuses ?

PRISCILLE.

Si nous le sommes ! Qui pourroit manquer à notre bonheur ? Notre maman est si bonne ! Je ne sais comment elle s'y prend , mais elle a le secret de tourner tout en plaisirs. Je ne m'amuse jamais si bien qu'à jaser avec elle. L'instruction vient en badinant.

AGATHE.

Il faut voir quand nous lisons ensemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois.

PRISCILLE.

O mon Dieu ! tu m'y fais penser , Agathe. Il ne nous a pas encore envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

A G A T H E.

J'en serois bien fâchée. C'est mon bon ami , à moi. Il fait les histoires de tous les petits garçons & de toutes les petites filles du monde. Ce seroit drôle si nous trouvions quelque jour la nôtre dans son livre.

P R I S C I L L E.

J'en serois bien-aise , à cause de ma-maman. Je voudrois que tout le monde connût sa bonté , & combien nous l'aimons.

C A S I M I R.

Et moi, à cause de notre second papa, qui nous traite comme si nous étions ses véritables enfans.



SCENE X.

M. DE FLEURY, FABIEN;
PRISCILLE, AGATHE,
CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY

(Qui s'est tenu debout, à côté du berceau, pendant toute la scène précédente, se précipite au milieu d'eux, & s'crie :)

ET vous l'êtes aussi dans mon cœur. Je fais toute ma gloire & toute ma joie de me croire votre pere. Mais où est Fabien ?

FABIEN (*se jettant au cou de M. de Fleury.*)

Me voici, mon papa. Oh ! quelle joie de vous revoir !

M. DE FLEURY.

Embrasse-moi encore, mon cher fils. Eh bien, es-tu content des freres que je t'ai donnés ?

FABIEN.

Oh ! je n'aurois jamais pu en choisir de meilleurs. Je ferai tout ce qui sera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

CASIMIR.

Ce ne sera pas difficile, puisque nous le desirons aussi vivement de notre côté.

PROSPER.

Nous n'avons qu'à penser au plaisir que nous avons goûté aujourd'hui.

PRISCILLE.

J'aurai soin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons ensemble.

AGATHE.

Va, ma sœur, nous nous en souviendrons bien de nous-mêmes.

M. DE FLEURY.

J'en ai été le témoin, & mon amie en sera long-tems pénétrée. Mais elle ne fauroit suffire toute seule à l'excès de sa joie. Approche, chère épouse, viens

aussi jouir de ce spectacle délicieux , si bien fait pour ton cœur.

(Il ya prendre hors du berceau Mde. de Fleury, & l'amene devant ses enfans.

SCENE XI.

M. & Mde. DE FLEURY , FABIEN ,
PRISCILLE , AGATHE ,
CASIMIR , PROSPER .

M. DE FLEURY .

LA voilà , mes amis , celle que j'ai choisie pour faire votre bonheur & le mien. La fortune que j'aurois pu vous laisser , n'eût été rien sans les dons bien plus précieux d'une bonne éducation. Nous nous sommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il manquoit aux uns une mere tendre , qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance , qui fut sans cesse occupée du soin de former leur cœur & leur raison , de leur inspirer de sages

principes , & de cultiver leurs talens. Il manquoit aux autres un pere labo-rieux qui les avançât dans le monde , qui travaillât à leur donner un état , & à leur former des établissemens hono-rables. Vos intérêts étoient les mêmes dans cette union ; & c'est également pour tous que nous l'avons formée. Me promets-tu , chere épouse , comme je te le promets à mon tour , de regarder du même œil tous ces enfans , de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par son amour pour nous , & par sa bonne conduite ?

Mde. DE FLEURY.

Ma réponse est pour toi dans ces lar-mes , & pour vous , mes petits amis , dans ces embrassemens.

(*Elle tend ses bras aux enfans , qui se pressent tous à l'envi sur son sein.*)

M. DE FLEURY.

Et vous , mes enfans , me promet-tez-vous aussi de vivre toujours unis , sans querelles ni jalousies , de vous aimer tous , sans distinction , comme fré-res & sœurs.

(Ils se prennent tous par la main ;
 & tombant aux genoux de M. & de
 Mde. de Fleury , ils s'écrient tous à la
 fois :)

Oui , mon papa , oui , maman , nous
 vous le promettons.

M. DE FLEURY (*se baissant sur eux ,
 & les relevant.*)

Continuez , mes chers enfans , de
 vivre dans cette douce amitié. Ses char-
 mes augmenteront chaque jour dans
 une liaison plus intime. Vous serez aussi
 heureux par les bienfaits que vous rece-
 vrez les uns des autres , que par les pe-
 tits sacrifices que vous aurez la généro-
 sité de vous faire mutuellement. Cha-
 cun de vous , en jouissant de son pro-
 pre bonheur , ne jouira pas moins de
 celui de son frere , qu'il regardera
 comme son ouvrage. Tous les gens de
 bien s'intéresseront à votre félicité ; &
 vos enfans vous récompenseront un
 jour , par leur tendresse , d'avoir si bien
 mérité celle de vos parens.

LE LUTH

DE LA MONTAGNE.

Du sommet le plus élevé de ces hautes montagnes qui dominent la ville de B. je contemps le paysage immense offert de tous côtés à mes regards. J'étois seul. J'avois laissé mon fidèle A * * * * dans la ville voisine, avec ordre de ne m'attendre qu'au bout de trois jours, que j'avois destinés à parcourir ces lieux romantiques. Vers le pied de la montagne, je découvrois un hameau qui m'assuroit un asyle pour la nuit. Ainsi, libre d'inquiétude, & tout entier à mes sensations, je laissois égarer mon esprit dans la foule de ses vagues pensées, & ma vue dans les variétés d'une perspective admirable. Bientôt les derniers chants des oiseaux m'avertirent qu'il falloit songer à la retraite.

Tome III. 1783.

K

Déjà le soleil caché derrière le dos de la montagne opposée , ne frappoit de ses rayons d'or que les nuages flottans sur la cime chevelue des arbres qui la courroient. Je descendois lentement, avec le regret de voir se rétrécir à chaque pas ce vaste horizon , dont mes regards ne pouvoient d'abord embrasser l'étendue. Le crépuscule commençoit à les couvrir de ses ombres transparentes , qui se rembrunissoient par degrés , jusqu'à ce que la Reine des nuits vint de nouveau les éclairer des traits argentés de sa lumière. Je m'assis un moment pour jouir encore de ce spectacle. Les nuages s'étoient dissipés. Rien n'interceptoit mes regards dans toute l'étendue des cieux. Je parcourrois d'une vaste pensée ces espaces infinis. Mes yeux éblouis par les balancement de la terre, & par les feux étincelans des étoiles , alloient se reposer sur le bleu calme & pur du firmament. L'air étoit frais,sans que le moindre zéphir l'agitât de son souffle. Toute la nature étoit plongée dans un profond silence , animé seulement par le murmure léger d'une source lointaine.

Etendu sur la mousse j'aurois peut-être attendu dans une agréable rêverie le retour du soleil , lorsque les sons d'un luth , mêlés aux accens d'une voix ravissante vinrent frapper mon oreille. Je pensai d'abord que mon imagination se jouoit de mes sens enivrés , & j'éprouvai le plaisir de me croire transporté par un songe dans un séjour d'enchantment. Cette douce illusion fut bientôt combattue par des sons nouveaux. Un luth sur la montagne , m'écriai - je en me levant incertain encore ! Je tournai les yeux du côté d'où partoit la voix. J'aperçus à travers la verdure noirâtre des arbres les murs blanchis d'une cabane peu éloignée.. Je m'en approchai le cœur palpitant. Quelle fut ma surprise en voyant un jeune paysan tenant dans ses bras un luth qu'il touchoit avec la plus grande légéreté ! Une femme assise à sa droite le regardoit d'un œil plein de tendresse. A leurs pieds , sur le gazon, étoient dispersés de jeunes garçons & de jeunes filles , des femmes & des vieillards , tous dans une attitude d'admiration & de recueillement. Quelques en-

K ij

sans vinrent au devant de moi , me regarderent , & se dirent l'un à l'autre : Qui est ce Monsieur-là ? Le joueur de luth se retournoit lentement sans s'interrompre ; mais je ne pus résister au premier mouvement de mon cœur. Je lui tendis la main. Il me donna la fiennesse que je serrai avec transport. Tout le monde alors se leva , & vint se ranger en cercle autour de nous. Je leur dis en peu de mots ce qui m'avoit attiré dans ces lieux , & comment je m'y trouvois si tard. Nous n'avons point ici d'hôtellerie , me répondit le jeune paysan : notre hameau n'est pas sur la grande route. Mais si vous ne craignez pas de coucher dans une pauvre cabane , nous tâcherons de vous y bien recevoir.

Si j'avois été frappé de son exécution facile sur le luth , & du goût de son chant , je le fus bien plus encore de la politesse de ses manières , de la pureté de son langage , & de l'aisance avec laquelle il s'exprimoit.. Vous n'êtes pas né dans un hameau ? lui dis-je avec surprise. Je vous demande pardon , me répondit-il en souriant. Je suis même de

celui-ci. Mais vous devez être fatigué. George, apporte une chaise pour notre hôte. Excusez, je vous prie, Monsieur, je dois encore aujourd'hui une romance à mes bons voisins.

Je refusai la chaise, & je me jetai comme les autres sur le gazon. Tout le monde se rassit, & reprit le silence.

Le jeune paysan se mit aussi-tôt à chanter, en s'accompagnant, une romance populaire ; & il la chantoit avec une expression si tendre & si naïve, que dès les premiers couplets les larmes vinrent aux yeux de toute l'assemblée. J'enviai dans ce moment le génie du Poète rustique, capable de produire de si vives impressions sur des ames peu cultivées. J'aimois à voir comme les beautés franches & naturelles se font sentir à tous les hommes. Aucun des traits pathétiques ne fut perdu ; & au dernier, qui étoit le plus touchant, je n'entendis autour de moi que des soupirs & des sanglots étouffés.

Après quelques minutes de silence, chacun se leva en essuyant ses yeux. Le bon spirit fut souhaité cordialement de

part & d'autre. Les voisins , avec leurs enfans , s'en allerent. Il ne demeurâ qu'un vieillard que je n'avois pas remarqué sur un siège de pierre , à côté de la porte , le jeune paysan , la femme assise auprès de lui , George , dont j'avois retenu le nom , & moi.

Il m'en coûtoit de m'arracher de la situation délicieuse où mon ame se trouvoit alors. J'étois resté assis le dernier. Je me levai enfin , & j'allai vers le jeune paysan , que j'embrassai avec tendresse. Qu'il est doux , lui dis-je , de rencontrer des personnes qui excitent la surprise au premier coup-d'œil , & qu'on finit par aimer au bout d'un quart-d'heure ! Il ne me répondit qu'en me serrant la main. Mon cher Monsieur , me dit le vieillard , vous êtes , à ce qu'il me paroit , content de nos plaisirs de la soirée ? Je suis bien-aise que vous ayiez pris si vite de l'amitié pour mon Valentin. Pour cela , vous coucherez cette nuit dans mon lit. Non , non , mon père , interrompit George , qui revenoit en courant de la grange. Je viens de m'arranger deux bottes de paille. C'est dans mon lit , s'il vous

plaît , que Monsieur voudra bien coucher. Il me fallut promettre de céder à ses invitations pressantes. Il prit sous le bras le vieillard qu'il conduisit dans la cabane. Je me trouvai seul avec Valentin & la jeune paysanne , qu'il me présenta comme son épouse. Je leur demandai , si par complaisance pour moi , ils ne voudroient pas encore passer un quart-d'heure à nous entretenir au clair de la lune. Très-volontiers , Monsieur , répondit Louise , un peu vaine de l'attention avec laquelle j'observois son mari. De tout mon cœur , ajouta Valentin , qui voyoit le désir de sa femme.

Je m'assis entre eux au pied d'un tilleul , dont la lune perçoit le feuillage de ses rayons.

Depuis combien de temps , mes chers amis , leur dis-je , en prenant la main de Louise , jouissez - vous du bonheur que je vous vois goûter ? Depuis fix mois , répondit-elle , & il y en aura bientôt neuf que Valentin est de retour de ses voyages. Vous avez donc voyagé , lui dis-je , avec un mouvement de surprise ? --- Oui , Monsieur ,

j'ai employé quelques années à parcourir une partie de l'Europe ? Tout ce que je vois , tout ce que j'entends de vous , excite en moi le plus vif étonnement. Si vous n'avez point quelque motif secret pour me cacher les événemens de votre vie , ne refusez point , je vous en conjure , de satisfaire ma curiosité. Oh oui , mon ami , lui dit naïvement Louise. Ce Monsieur paroît le mériter si bien ! Et tu fais que moi aussi , je t'écoute toujours avec tant de plaisir ! Valentin en souriant , se rendit à nos instances ; & c'est de sa bouche que part le récit que je vais rapporter , autant que ma mémoire pourra me fournir ses propres expressions.

Je suis né dans cette cabane vers la fin de l'année 1760. J'eus le malheur de perdre ma mère , aussi - tôt après qu'elle m'eut nourri. Mon pere étoit un des habitans les plus aisés du hameau ; mais un procès qu'il eut à soutenir contre un riche fermier du voisinage , l'eut bientôt réduit à la misère ; & il mourut de douleur , lorsqu'on vint l'arracher de sa cabane , pour la vendre au

profit des gens de la Justice. Ce vieillard que vous avez vu, & qui est le pere de ma Louise, l'acheta, & vint s'y établir. Il eut pitié de me voir orphelin si jeune : il me donna ses brebis à garder. Je ne recevois de lui qu'un traitement fort doux ! ses enfans me regardoient comme de leur famille : cependant la perte de mon pere, l'abandon où je me trouvois de mes autres parents, l'idée de me trouver étranger dans la cabane où j'avois pris naissance, la vie solitaire que je menois sur la montagne, tous ces sentimens à la fois affligeoient mon cœur ; & ma gaieté naturelle se changeoit insensiblement dans une profonde tristesse. Je passois des journées entieres à pleurer auprès de mon troupeau.

(Ici Louise retira doucement sa main que je tenois dans les miennes, pour effuyer quelques larmes, & me la rendre avec ingénuité).

Un soir j'étois assis au plus haut de la montagne, & je chantois tristement la romance que vous venez d'entendre. Je vis entre les arbres un hom-

me vêtu de brun , pâle , & d'une figure pleine de mélancolie , qui m'écoutoit. Il avoit attendu là fin de ma chanson. Alors il s'approcha de moi , & me demanda s'il étoit bien éloigné du grand chemin. Oh oui , mon cher Monsieur , lui répondis - je , il ne passe qu'à une lieue & demie d'ici. — Ne pourrois-tu pas m'y conduire ? — Je le voudrois ; mais je ne peux quitter mon troupeau. — Tes parens n'auroient-ils pas un logement à me donner pour cette nuit ? — Ah , mes pauvres parens , ils sont bien loin ! — Et où donc ? — Ils ont vécu honnêtement sur la terre , ils sont heureux dans le Ciel.

Le son de ma voix avoit frappé cet homme , ma réponse achève de l'intéresser. Il me fit plusieurs questions auxquelles j'eus le bonheur de satisfaire d'une manière dont il parut content. La nuit étant venue , je le conduisis dans notre demeure , où il reçut l'hospitalité. Le lendemain il s'entretint secrètement avec le père de Louise. Lorsque je me disposois à retourner au pâturage , je vis George qui prenoit la cor-

duite de mon troupeau ; & l'on m'annonça que l'étranger m'emmenoit avec lui.

Je ne vous dirai point quels furent mes regrets en m'éloignant de cette cabane chérie , quoiqu'elle ne fût plus mon héritage , & de Louise que je commençois à aimer, tout enfant qu'elle étoit. Ma situation n'étoit pas heureuse, & toutefois je ne partis qu'en versant des larmes amères. Je ne pouvois prévoir que c'étoit le moment où le bonheur de ma vie alloit se décider. Oui , c'est à toi sur-tout que j'en suis redévable , homme bienfaisant , le généreux protecteur de ma jeunesse ! tu fais auprès de Dieu combien je l'ai prié pour toi pendant ta vie , & avec quels transports de reconnoissance je bénis aujourd'hui ta cendre. Il se nommoit Lafont , & touchoit l'orgue d'une Paroisse de la ville prochaine. On jugeroit mal de ses talens par l'obscurité de son emploi. Les voyageurs se détournoient de leur route pour venir l'entendre ; mais il recevoit froidement leurs éloges, & n'en étoit que plus modeste. Je doute que dans le cours

K vj

de vos voyages , vous ayez jamais trouvé un génie plus extraordinaire. Il avoit reçu de son pere , le plus habile Médecin du pays , une éducation qui l'auroit mis à portée de se distinguer dans la même profession. Il aimâ mieux se livrer à la passion violente qu'il avoit conçue pour la musique. Il s'étoit marié à la fille de l'Organiste dont il occupoit la place , & n'avoit point eu d'enfans. Sa femme qu'il avoit perdue depuis plusieurs années , vivoit toujours au fond de son cœur. Cette image & ses livres étoient sa seule société dans la profonde mélancolie qui s'étoit emparée de lui. Mais en fuyant les hommes, il ne les haïffoit point , & il faisoit beaucoup de bien en secret. Il étoit âgé de quarante-cinq ans , lorsqu'il me reçut dans sa maison. Il m'apprit d'abord à lire & à écrire ; il prit ensuite plaisir à cultiver ma voix , & à m'exercer sur le luth , son instrument favori. Il ne bernoit pas ses leçons à la musique ; il me donnoit à apprendre par cœur des morceaux choisis de nos meilleurs Poëtes dont il faisoit ses délices. Il s'étudioit à

former à la fois mon cœur , mon esprit & mon goût. C'est ainsi qu'il fut pendant cinq ans mon maître assidu , sans attendre de prix pour ses soins , que de celui qui fait le mieux récompenser le bien que l'on fait à ses semblables.

Au milieu de toutes ces occupations , je n'avois pu bannir de mon esprit ni le souvenir de ma cabane , ni celui de Louise , la compagne des jeux de mon enfance. J'en parlois quelquefois avec attendrissement à mon bienfaiteur. Un jour , c'étoit le premier de Mai 1778 , je me le rappelleraï toute ma vie ; il se leva de bonne heure , & me dit de le suivre dans sa promenade du matin. Il me conduisit , en parlant de choses indifférentes , sur le sommet de cette montagne où je l'avois vu la première fois. Valentin , me dit-il , j'ai rempli les devoirs dont je m'étois chargé devant le Ciel , lorsqu'il te remit sous ma conduite. Je fais combien dans le fond de ton cœur , tu soupires après ta cabane. Je n'ai pas eu d'autre but dans ton éducation , que de te mettre en état de la recouvrer. Je viens te la faire voir. Re-

garde-là ; mais je te défends d'y rentrer avant que tu puisses en devenir le maître. Je te fais présent de mon luth : je t'ai appris à le toucher ; tu as de la voix. Voyage. Par - tout où tu te feras entendre sans autres prétentions que d'un musicien ambulant, tu seras le premier de ton genre. La nouveauté de la chose ne te laissera manquer ni d'auditeurs ni d'argent ; mais sois économe & sage. Lorsque tu seras assez riche, reviens dans ton pays , & rachète la cabane de ton pere.

Le cœur me battoit à ce discours ; il s'enfloit de joie & d'espérance. Monsieur Lafont me prit dans ses bras , & me serra contre son sein en pleurant. C'étoient les premières larmes que je lui avois vu répandre , elles me firent une impression singuliere. Il me fit aussitôt retourner sur nos pas , & me ramena dans un profond silence à sa maison.

Dès le lendemain au point du jour , il fallut me séparer de mon bienfaiteur , après en avoir reçu les plus tendres instructions , & deux louis pour commencer ma route. Pendant près de quatre

ans ; j'ai parcouru à pied la France , l'Allemagne & l'Italie , vêtu en paysan de la montagne , & les cheveux flottans en longues boucles comme je les porte aujourd'hui. J'ai observé que la singularité de cet habillement ajoutoit beaucoup à l'effet de ma musique , sur-tout dans les capitales. Il est peu de Seigneurs qui aient voyagé avec autant de plaisir que moi. Par - tout j'étois bien reçu , même au milieu des sociétés les plus brillantes. Dans les villes , on donnoit des concerts pour m'entendre ; & dans les villages, on faisoit , je crois , tout exprès des noces pour danser au son de mon instrument. En plusieurs endroits on m'a fait les offres les plus avantageuses pour m'y retenir. J'en étois séduit un instant ; mais lorsque je pensois à ma cabane , toutes ces idées de fortune s'évanouissoient aussi - tôt , & il n'en restoit plus de traces dans mes projets. Je me rappelle encore de quels mouvemens délicieux j'étois faisi , toutes les fois que dans mes courses , une montagne se presentoit à mes regards. J'y cherchois des yeux ce hameau. Il me sembloit y dé-

couvrir ma cabane. L'esprit toujours occupé de cette image, j'essayais d'exprimer mes sentimens; & voici des couplets qu'ils m'ont inspiré.



HUMBLE cabane de mon pere,
Témoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangere,
C'est vers toi que vont mes soupirs.



Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la montagne & le hameau,
De ton agreste paysage
Tout me retrace le tableau.



J'ai vu devant moi sans envie
S'ouvrir de superbes palais;
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peut remplir tous mes souhaits.



D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur,
Si dans ta paisible retraite
Le Ciel n'eût fixé mon bonheur?



J'y vivrois donc libre & tranquille
Après tant de pas incertains !
Et Louise, en ce doux asyle,
Viendroit partager mes destins !



O mon luth, qu'aves complaisance
Je te sens frémir sous mes doigts !
Si j'obtiens ma double espérance,
C'est à tes sons que je le dois.



(Valentin chanta les couplets avec tant de charme & de sentiment , que toutes les idées fabuleuses d'Apollon se réveillerent dans mon esprit. Il me sembloit entendre ce Dieu exilé sur la terre , soupirant après l'Olympe dans les vallons de la Thessalie. Je voulois parler , m'écrier ; ma langue demeuroit immobile. Valentin comprit mon silence & continua ainsi) :

Je vais maintenant vous apprendre comment j'ai recouvré cette cabane si désirée.

A la fin de l'année dernière , me trouvant à Turin , après avoir traversé deux fois toute l'Italie , j'examinai l'état de ma fortune. Je me crus assez riche pour revenir au hameau. Je partis aussi-tôt , & marchant à grandes journées , au bout de dix jours j'arrivai dans la ville prochaine. J'y entrai le cœur plein de joie , demandant à toutes les personnes que je rencontrais des nouvelles de mon bienfaiteur. Hélas ! je ne devois pas goûter le plaisir de lui témoigner ma reconnaissance , & de le voir jouir du prix de ses soins. Il n'étoit plus depuis deux mois. J'allai prier sur sa tombe , & j'y fis vœu què mon premier enfant porteroit son nom , si j'avois le bonheur de devenir pere ! Le même soir j'arrivai dans le hameau. On m'y parla tendrement de moi sans me reconnoître. Bientôt mon luth & le souvenir de notre ancienne amitié me gagnerent le cœur de Louise. Son pere me donna sa main. J'achetai de lui la cabane & le champ de mon pere pour deux cens

écus , avec lesquels son fils ainé alla s'établir au fond de la vallée. Pour lui , je le fis consentir à rester dans notre ménage avec George son plus jeune fils. C'est d'eux que j'apprends les travaux de l'agriculture. Aujourd'hui que je possède la cabane de mon pere , toute mon ambition est d'être comme lui un bon mari , un bon pere & un bon paysan. Je n'ai pas abandonné mon luth , ce précieux instrument de mon bonheur. Je le tiens suspendu à côté de ma bêche ; & je le reprends quelquefois pour me délasser , ou pour réjouir , comme vous l'avez vu ce soir , ma famille & mes bons voisins.

Valentin s'étoit arrêté à ces mots , & je croyois l'entendre encore. Mon attention captivée par son récit , se tournoit insensiblement sur lui aussi-tôt qu'il l'avoit achevé. Sa phisfionomie ouverte & animée , le congraste de ses habits & de ses discours , son attachement pour la cabane de son pere , & la mémoire de son bienfaiteur , la

singularité de sa destinée , ses voyages & son talent , tout en faisoit à mes yeux une espece d'être enchanté , supérieur aux hommes ordinaires. Louise me tira de ma réverie par le mouvement qu'elle fit pour se jeter à son cou. Je me joignis à leurs embrassemens , & ils me prodiguerent les plus aimables caresses. Nous entrâmes dans la cabane , où je fus ravi de voir régner un air d'ordre , d'aisance & de propreté. Après un repas simple , où je favourai avec délices les fruits exquis de la montagne , George me conduisit vers un réduit étroit , mais propre & riant , & me montra le lit dont il vouloit bien disposer en ma faveur. Je ne tardai guere à y trouver un sommeil profond , dans lequel venoient se renouveler , en une confusion agréable , les grandes images dont j'avois été frappé durant la journée , & les sensations douces que je venois d'éprouver. Hier , je ne quittai pas un instant cette heureuse famille , soit dans son travail , soit dans son repos. Valentin

me raconta une foule de particularités de ses voyages, qui m'expliquent aisément comment il a pu acquérir cette politesse dans les manières & dans les expressions, qui m'avoit tant surpris à son abord, & qui, malgré sa jeunesse, lui concilie les déférences & le respect de tous les habitans du hameau. Les grâces nobles de son esprit, l'ingénuité piquante de celui de Louise, le bon sens rustique du vieillard, la curiosité inquiète de George, répandent dans leurs entretiens un intérêt & une variété qui me charment, & qui les attachent plus étroitement les uns aux autres. Il me semble que je passerois une vie heureuse auprès d'eux. Mais pourquoi m'occuper de cette idée ? C'est ce soir que je dois m'en éloigner. J'avoue que ce n'est pas sans une impression de tristesse, que je pense à notre séparation. Je crois appercevoir dans leurs yeux qu'elle leur coûtera aussi quelques regrets. Si le destin me laisse disposer un jour avec plus de li-

berté de l'emploi de ma vie, je viendrai tous les ans faire un pèlerinage sur cette montagne pour y revoir mes amis, & remplir mon cœur des sentiments de paix & de contentement qu'inspirent à l'envi leur séjour & leur société.



LE SERVICE INTERESSÉ.

M A T T H I E U.

BONJOUR, voisin Simon. J'aurois aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire, ne pourriez-vous pas me prêter votre jument ?

S I M O N.

Je ne demanderois pas mieux, voisin Matthieu ; mais c'est qu'il me faut porter trois sacs de bled au moulin tout-à-l'heure. Ma femme a besoin de farine ce soir.

M A T T H I E U.

Le moulin ne va pas d'aujourd'hui. Je viens d'entendre le meunier dire au gros Thomas que les eaux étoient trop basses.

S I M O N.

Est-il vrai, voilà qui me dérange. En ce cas, il faut que je courre à bride abattue chercher de la farine à la ville. Ma femme seroit d'une belle humeur, si j'y manquois.

M A T T H I E U.

Je puis vous sauver cette course. J'ai un sac tout frais de bonne mouture; je suis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez besoin.

S I M O N,

Oh ! votre farine ne conviendroit peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque !

M A T T H I E U.

Quand elle le seroit cent fois plus ! C'est du bled que vous m'avez vendu, le meilleur, disiez - vous, que vous eussiez touché de votre vie.

S I M O N.

Eh, vraiment l'étoit - il aussi dans mon magasin. C'est de l'excellent bled tout celui que je vends. Voisin, vous

le

Je savez, il n'y a personne qui aime à rendre service comme moi ; mais la jument a refusé ce matin de manger la paille. Je crains qu'elle ne puisse pas aller.

M A T T H I E U.

N'en soyez pas inquiet ; je ne la laisserai pas manquer d'avoine sur la route.

S I M O N.

L'avoine est bien chère, voisin.

M A T T H I E U.

Il est vrai ; mais qu'importe ? Quand on va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de si près.

S I M O N.

Nous allons avoir du brouillard ; les chemins seront glissans. Si vous alliez vous tordre le cou !

M A T T H I E U.

Il n'y a pas de danger ; votre jument est sûre. Ne parlez-vous pas tout-à-l'heure de la pousser vous-même à bride abattue ?

Tome III. 1783.

L

S I M O N.

C'est que ma selle est en lambeaux ;
et que j'ai donné ma bride à raccom-
moder.

M A T T H I E U.

Heureusement j'ai une selle & une
bride à la maison.

S I M O N.

Votre selle n'ira jamais à ma jument.

M A T T H I E U.

Eh bien, j'emprunterai celle de René.

S I M O N.

Bon ! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

M A T T H I E U.

Je passerai chez M. le Comte. Le
valet d'écurie est de mes amis. Il saura
bien en trouver une qui aille, parmi
vingt qu'en a son maître.

S I M O N.

Certainement, voisin, vous savez
que personne n'est disposé comme moi à
obliger ses amis. Vous auriez de tout
mon cœur ma jument ; mais voilà quinze

jours qu'elle n'a été pansée. Son état n'est pas fait. Si on la voyoit une fois dans cet état, je ne pourrois plus en trouver dix écus, quand je voudrois la vendre.

M A T T H I E U.

Un cheval est bientôt pansé. J'ai mon valet de ferme qui l'aura fait dans un quart-d'heure.

S I M O N.

Cela peut être, mais à présent que j'y songe, elle a besoin d'être ferrée.

M A T T H I E U.

Eh bien, n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici ?

S I M O N.

Oui dà ! un maréchal de village pour ma jument. Je ne lui confierois pas seulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du Roi au monde pour la bien chauffer.

M A T T H I E U.

Justement, mon chemin me conduit par la ville devant sa porte, & je n'aurai pas à me détourner d'un seul pas.

L ij

**SIMON appercevant au loin son valet,
il l'appelle :**

François ! François !

FRANÇOIS (en s'avançant.)

Que voulez-vous, maître ?

S I M O N.

Tiens, voilà le voisin Matthieu qui voudroit emprunter ma jument. Tu fais qu'elle a une écorechure sur le dos de la largeur de ma main.....

(*Il lui fait signe de l'œil.*)

Va tout de suite voir si elle est guérie.

(*François sort en lui faisant signe qu'il l'a compris.*)

Je pense qu'elle doit l'être. Oh ! oui. Touchez là, voisin. J'aurai donc le plaisir de vous avoir obligé. Il faut s'entre-aider dans la vie. Si je vous avois refusé tout cruement, eh bien vous m'auriez refusé à votre tour dans une autre occasion ; c'est tout simple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'est que mes amis me trouvent toujours au besoin.

(*François rentre.*)

Eh bien, François, la plaie comment ya-t-elle ?

F R A N Ç O I S.

Comment elle va, maître ? Vous difiez de la largeur de votre main ! c'est de la largeur de mes épaules qu'il falloit dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. Et puis je l'ai promise à votre compere Blaife, pour voiturer sa femme au marché.

S I M O N.

Ah, mon voisin, je suis bien fâché que les choses tournent de cette manière. J'aurois donné tout au monde pour vous prêter ma jument. Mais je ne peux pas désobliger le compere Blaife. Je lui dois des journées de cheval. Vous m'en voyez au désespoir pour ce qui vous regarde, mon cher Matthieu.

M A T T H I E U.

J'en suis aussi désespéré pour vous mon cher Simon. Vous faurez que je viens de recevoir un billet de l'Intendant de Monseigneur, pour l'aller trouver sur le champ. Nous faisons quelques affaires à nous deux. Il m'avertit que si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'est

L iij

à-peu-près cent louis que je gagnerai dans cette affaire, & quinze à vingt qu'il y auroit eu à gagner pour vous ; car je pensois à vous employer pour l'exploitation. Mais....

S I M O N.

Comment ! Quinze à vingt louis , dites - vous ?

M A T T H I E U.

Oui ; peut-être davantage : cependant comme votre jument n'est pas en état d'aller , je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

S I M O N.

Vous m'offensez ; ma jument est toute à votre service. Hé, François, François, va dire au compere Blaise que sa femme n'aura pas d'aujourd'hui ma jument ; que le voisin Matthieu en a besoin , & que je ne veux pas refuser mon meilleur ami.

M A T T H I E U.

Mais comment ferez-vous pour la faire ?

S I M O N.

Oh ! ma femme peut s'en passer encore pendant quinze jours.

M A T T H I E U.

Et votre selle qui est en lambeaux ?

S I M O N.

C'est de la vieille que je parlois. J'en ai une toute neuve comme la bride. Je ferai ravi que vous en ayez Pétrenne.

M A T T H I E U.

Je ferai donc ferrer la jument à la ville.

S I M O N.

Vraiment j'avois oublié que le voisin l'avoit ferrée l'autre jour pour essayer. Il faut lui rendre justice , il s'en est tiré fort bien.

M A T T H I E U.

Mais fr la pauvre bête a une plaie si large sur le dos , comme dit François?

S I M O N.

Oh , je connois le drôle. Il se plaît toujours à grossir le mal. Je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

M A T T H I E U.

Il faudroit donc qu'il la pansât un peu ; car depuis quinze jours. . . .

L iv

S I M O N.

La panser ? Je voudrois bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine.

M A T T H I E U.

Qu'il aille au moins lui donner quelque chose. Ne m'avez - vous pas dit qu'elle avoit refusé la paille ?

S I M O N.

C'est qu'elle s'étoit rassasiée de foin. Ne craignez pas , elle vous portera comme un oiseau. Le chemin est sec ; nous n'avons point de brouillard. Je vous souhaite un bon voyage , & de bonnes affaires. Venez, venez monter ; ne perdons pas un moment. Je vous tiendrai l'étrier.

LE DÉSORDRE
ET LA MALPROPRETÉ.

URBAIN passoit, à juste titre, pour un excellent petit garçon. Il étoit doux & officieux pour ses amis, obéissant envers ses maîtres & ses parens.

Il n'avoit qu'un défaut. C'étoit de ne prendre aucun soin de ses livres & de ses petits effets, d'être fort négligé dans sa parure, & très-sale sur ses habits.

On l'avoit souvent repris de sa négligence. Ces reproches l'affligeoient pour lui-même, & parce qu'il voyoit ses amis les lui faire avec regret. Il avoit mille fois résolu de se corriger ; mais l'habitude étoit devenue si forte, que c'étoit toujours le même désordre & la même malpropreté.

Il y avoit long-tems que son papa lui avoit promis, ainsi qu'à ses frères,

de leur donner le plaisir d'une promenade sur l'eau.

Le tems se trouva un jour très-férein. Le vent étoit doux, la riviere tranquille. M. de Saint André résolut d'en profiter. Il fit appeller ses enfans, leur annonça son projet; & comme sa maison donnoit sur le port, il prit la peine d'y aller lui-même choisir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il put trouver.

Comme toute la jeune famille se réjouit ! Avec quel empressement chacun se hâta de faire ses préparatifs pour une partie de plaisir si long-tems attendue !

Ils étoient déjà prêts, lorsque M. de S. André revint pour les prendre. Ils fautoient de joie autour de lui. De son côté, il étoit ravi de leur joie. Mais quelle fut sa surprise, en jettant les yeux sur Urbain, de voir l'état pitoyable de son accoutrement !

L'un de ses bas étoit descendu sur le talon. L'autre se rouloit à long plis, autour de sa jambe, qui ne représentoit pas mal une colonne torse. Sa cu-

lotte avoit deux grands yeux ouverts. à l'endroit dn genou. Sa veste étoit toute marquetée de taches de graisse & d'encre : & il manquoit à son sur-tout la moitié du collet.

M. de S. André vit avec peine qu'il ne pouvoit se charger d'Urbain dans un pareil état. Tout le monde auroit eu raison de croire que le pere d'un enfant si désordonné , devoit être aussi désordonné lui-même , puisqu'il souffroit ce défaut dégoûtant dans son fils.. Et comme il avoit des qualités plus heureuses pour se faire distinguer par ses concitoyens , il n'étoit pas excessivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avoit bien un autre habit ; malheureusement il se trouvoit alors chez le tailleur ; & ce n'étoit pas pour peu de chose. Il ne s'agissoit de rien moins que d'y recoudre un pan qui s'étoit détaché. Le dégraisseur devoit ensuite en avoir pour deux ou trois jours de besogne à le remettre à neuf . Qu'arriva-t-il , mes amis ? Vous le devinez sans peine ..

E. vj:



Ses frères qui avoient des habits propres , & dont tout l'équipage faisoit honneur à leur papa , monterent avec lui dans la chaloupe. Elle étoit peinte en bleu , relevé par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames & les banderoles étoient bariolées de ces deux couleurs. Les matelots portoient des vestes d'une blancheur éblouissante , avec de larges ceintures vertes autour de leur corps , de gros bouquets de fleurs à leur côté , de grands panaches de plumes à leurs chapeaux. Il y avoit dans le fond , près du gouvernail , trois hommes avec un hautbois , un fifre & un tambour , qui commencèrent à jouer sur les instrumens une marche guerrière , aussi-tôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple asssemblé sur le rivage , y répondoit par de joyeuses clameurs.

Urbain qui s'étoit fait une si grande fête de cette promenade , fut obligé de rester à la maison. Il est vrai qu'il eut le plaisir de voir de sa fenêtre cet embarquement , de suivre de l'œil la chaloupe , dont un vent léger enfloit

les voiles , & qui paroifsoit voler sur la surface des eaux , & que ses freres , à leur retour , voulurent bien lui raconter tous les amusemens de leur journée , dont le seul récit les faisoit tressaillir de joie.

Un autre jour , comme il s'amusoit dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ses amis , pour en faire un bouquet à sa maman , il perdit une de ses boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher , il pria son camarade , qui restoit assis pour arranger le bouquet , de lui prêter une des siennes , parce qu'en marchant sur les oreilles pendantes de son soulier , il avoit déjà trébuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers sa boucle. Urbain , pressé de conrir , l'attacha si négligemment , qu'au bout d'un quart-d'heure , elle étoit déjà hors de son pied.

Ils se trouverent fort embarrassés quand il fut question de rentrer au logis. La nuit étoit venue ; & l'herbe étoit si hante , qu'un agneau se feroit

caché sous son épaisseur. Le moyen d'y retrouver dans l'obscurité quelque chose d'aussi petit. Ils s'en retournèrent clopin-clopinant, s'appuyant l'un sur l'autre, & tous les deux fort tristes, Urbain sur-tout, qui, doué d'un caractère très-sensible, avoit à se reprocher d'exposer son ami à la colere de ses parens.

Le lendemain il se présenta devant toute sa famille assemblée avec une seule boucle pour ses deux souliers. Triste coup d'œil pour un pere, qui voyoit par-là combien ses leçons avoient été vainement prodiguées !

M. de S. André payoit tous les dimanches une petite pension à ses enfans, pour leur donner le moyen de satisfaire aux fantaisies de leur âge, & sur-tout à leur générosité. Les freres d'Urbain avoient le plaisir de l'employer à un usage si doux. Mais pour lui, sa pension ne lui passoit presque jamais dans les mains, parce que son pere la retenoit tantôt pour lui acheter des boutons de manche, un col, ou son chapeau qu'il avoit égarés,

santôt pour lui faire détacher ses habits , & réparer leur déforder.

Une boucle d'argent est d'un certain prix. Ce n'étoit pas tout encore , il avoit perdu celle de son camarade , & il falloit l'en dédommager tout de fuite. Mais comment ? Ses pensions de la semaine n'auroient pu y suffire de plus de trois mois.

Heureusement son pere lui avoit fait apprendre à écrire , & , pour me servir de l'expression commune , il avoit une assez jolie main.

C'étoit le seul travail où il put gagner quelque chose. Je dois convenir , à sa louange , qu'il se prêta de fort bonne grâce à l'arrangement qui lui fut proposé.

Le pere de son ami étoit un Avocat célèbre , qui donnoit tous les jours un grand nombre de consultations. M. de S. André lui offrit de les faire marter au ner par Urbain , jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de son ami qu'il avoit perdue.

Urbain passoit les heures de ses récréations à copier des écrits de procé-

durés fort ennuyeux , & tout griffonnés , tandis que ses frères alloient se promener à la campagne , ou qu'ils s'amusoient avec leurs camarades à jouer dans le jardin .

Oh combien il soupira de son étourderie ! & combien , dans un petit nombre de jours , elle lui fit perdre de plaisirs !

Il eut le tems de faire bien des réflexions sur lui-même , & de former , pour l'avenir , de bonnes résolutions , que son expérience lui a fait suivre fidélement . Si je vous le montröis , mes chers amis , en voyant l'air de propreté qui regne aujourd'hui dans sa parure , & l'arrangement qu'il observe dans tout ce qui lui appartient , vous ne croiriez jamais que c'est la même personne dont je viens d'écrire l'histoire pour vous instruire , autant que pour vous amuser .



LE BOUQUET

Qui ne se flétrit jamais.

A G A T H E.

E H bonjour , ma chere Eugénie. C'est une excellente idée que tu as eue de venir me voir aujourd'hui.

E U G É N I E.

Maman vient de me permettre de passer tout le reste de la soirée avec toi.

A G A T H E.

J'en suis bien charmée ; le tems est si beau ! Il me semble que nos amis nous en deviennent plus chers , quand la nature est riante.

E U G É N I E.

Je le sens aussi. Tiens , donne - moi la main. Comme nous allons jaser & courir ensemble !

A G A T H E.

Veux-tu commencer par faire quelques tours dans le bosquet.

E U G É N I E.

Vraiment oui, c'est fort bien pensé.
Nous pourrons y causer plus à notre aise.

A G A T H E.

Je te demande seulement la permission de m'asseoir quelquefois pour travailler à mon ouvrage.

E U G É N I E.

A la bonne heure. Je t'aiderai même si tu veux.

A G A T H E.

Oh non, je te remercie. Je ne voudrais pas qu'il y eût un seul point d'une autre main que de la mienne.

E U G É N I E.

Je vois que c'est pour en faire un cadeau.

A G A T H E.

Tu l'as deviné.

qui ne se flétrit jamais. 259

E U G È N I E.

Et l'ouvrage presse donc beaucoup ?

A G A T H E.

Tu sais que c'est le 4 de ce mois le jour de Sainte Rosalie. Je ne me consolerois de ma vie , si ce tablier de filer n'étoit fait pour ce jour-là.

E U G È N I E.

Rosalie , dis-tu ? Je ne connois personne de ce nom-là parmi toutes les Demoiselles de notre société.

A G A T H E.

C'est pour une de mes amies particulières. Oh ! une tendre & excellente amie , à qui je dois peut-être tout mon bonheur.

E U G È N I E.

Et comment cela , s'il te plaît , ma chere Agathe ? Je meurs d'envie de le savoir.

A G A T H E.

Dis-moi , Eugénie , n'as-tu pas remarqué , depuis ton retour , un grand changement dans mon caractère ?

EUGÉNIE.

Puisque tu veux que je te le dise, j'en conviendrai franchement avec toi. Je ne te reconnois plus. Comment as-tu fait pour changer à ce point? Lorsque je te quittai, il y a quinze mois pour aller passer un an chez ma tante, tu étois vaine & acariâtre. Tu offensois sans pitié tout le monde; & la moindre familiarité te paroiffoit un outrage. Aujourd'hui, tes manieres sont simples & prévenantes. Tu as un air de complaisance & d'affabilité qui te gagne tous les cœurs. Je t'avouerai que moi-même je t'aime cent fois plus que je ne t'aimois alors. Tu prenois quelquefois des airs de hauteur qui me révoltoient. Il me venoit à chaque instant l'idée de rompre avec toi; au lieu qu'à présent je goûte un plaisir inexprimable dans ton entretien. Et ce qui achève de me ravir, c'est que tu as l'air d'être beaucoup plus heureuse.

AGATHÈ.

Je le suis aussi, ma chere amie. Ah! j'étois bien à plaindre dans le tems dont

tu parles. Je faisois également le désespoir de ma famille , & de tous ceux qui s'intéressoient à mon bonheur. La pauvre Demoiselle Brochon sur-tout , que je la faisois souffrir ! Elle pourtant qui m'aimoit avec tant de tendresse , qui remplissoit si bien la parole qu'elle avoit donnée à maman le jour de sa mort , de tenir sa place auprès de moi , de me porter tout l'amour d'une mere !

E U G È N I E.

Il faut convenir que tu ne pouvois pas tomber en de meilleures mains pour recevoir une éducation distinguée. Il n'est point de parents qui ne souhaitassent de la voir auprès de leur fille.

A G A T H E.

Tu ne fais pas encore tout ce que je lui dois. Je veux te le raconter. C'est l'histoire d'une matinée qui , restera toujours gravée dans mon souvenir. Le 4 de ce mois , il y aura un an ; c'étoit le jour de sa fête. Je m'éveillai d'assez bonne heure. Elle dort encore , me dis-je en moi-même. Je veux la surprendre ayant qu'elle ne se lève. Je

m'habillai toute seule. Je pris la corbeille qu'une aimable petite Demoiselle m'avoit donnée au premier jour de l'an, (*elle ferre la main d'Eugénie*) & je courus dans le jardin pour la remplir de fleurs, que je voulois répandre sur le lit de Mademoiselle Brochon. Je me glissai en cachette le long de la charmille ; & j'arrivai, sans que personne m'eût apperçue, au petit bosquet de rosiers, où je cueillis trois des plus belles roses qui venoient de s'épanouir. Il me falloit encore du chevrefeuille, du jasmin & du myrthe. J'allois pour en cueillir autour du berceau qui termine la grande allée. Tout-à-coup, en passant devant l'ouverture, j'appercois, en un coin du berceau, Mademoiselle Brochon à genoux, la tête cachée dans ses mains. Je tâchai de m'en retourner doucement sur la pointe des pieds ; mais elle avoit entendu le bruit de mes pas. Elle se releva précipitamment, retourna la tête, m'aperçut, & me cria de venir la trouver.

Elle n'avoit pas eu le tems de bien essuyer ses larmes. Je vis que ses yeux étoient encore mouillés. Mais ce n'

toient pas de ces larmes douces; comme je lui en avois souvent vu répandre au récit de quelque action généreuse de bienfaisance, ou de droiture. Malgré l'air d'amitié dont elle me recevoit, il me sembla remarquer sur son visage des traces de douleur.

Elle me prit doucement cette main dans une des siennes, & passa l'autre autour de moi. Nous fimes de cette manière deux tours d'allées, sans qu'elle me dit un seul mot. De mon côté, je n'osois ouvrir la bouche ; tant j'étois interdite par son silence.

Elle me pressa ensuite plus étroitement contre son sein ; & me regardant avec un air attendri, en jettant un coup d'œil sur les fleurs dont ma corbeille étoit remplie : Je vois, ma chere Agathe, me dit-elle, que vous avez pensé de bonne heure à ma fête. Cette attention délicate me feroit oublier les tristes pensées dont j'étois occupée en ce moment à votre sujet, si le soin de votre bonheur n'y étoit attaché. Oui, ma chere amie, n'attribuez qu'à ma tendresse pour vous ce que je vais vous

dire. Il me tarde d'en avoir décharge^é
mon cœur , pour l'ouvrir ensuite tout
entier aux nouveaux sentimens que je
vous dois pour le bouquet que vous me
préparez.

J'étois tremblante & muette pendant
qu'elle m'adressoit ce discours. C'étoit
comme si ma conscience m'eût parlé
tout haut par sa bouche.

Vous qui avez reçu de la nature, continua-t-elle, des dispositions si bien cul-
tivées par les exemples & les instructions
de votre maman, pourquoi voulez-vous
les pervertir par un défaut capable d'em-
poisonner lui seul les plus excellentes
qualités? Je ne vous le nommerai point,
après ce que je viens de vous dire , son
nom vous inspireroit peut - être trop
d'horreur contre vous-même , & je ne
veux pas vous mortifier. Il suffit que vo-
tre cœur vous le nomme en secret ; &
je crois vous connoître assez pour être
sûre que vous emploierez les plus no-
bles efforts à le détruire.

N'allons point chercher des tems trop
reculés. Faisons seulement l'examen de
la conduite que vous avez tenue dans la
journée

journée d'hier. C'est elle qui m'avoit plongée dans la tristesse où vous venez de me surprendre.

Vous souvenez-vous du ton d'emphase que vous prîtes à déjeûner, pour étaler vos connaissances dans l'Histoire. Vous rappeliez des événemens assez instructifs pour qu'on vous eût écoutée avec intérêt, si l'on ne vous eût vue trop enflée du desir d'exciter l'admiration. Vous aviez l'air si satisfait de vous-même, que l'on craignît de vous donner des éloges, de peur d'ajouter à votre vanité. Souvenez-vous en même-tems de l'attention qu'on prêtoit à l'aimable petite Adélaïde; comme tout le monde étoit enchanté des graces simples & naturelles de son récit, de l'air modeste dont elle rougissoit de paroître si bien instruite. Je vous voyois pâlir de dépit & d'envie; je voyois couler dans vos yeux des larmes de rage, que vous cherchiez vainement à dérober, tandis que toute la compagnie se réjouissoit intérieurement de vous voir humiliée.

L'après-midi, quand, d'un air triomphé, vous vîntes montrer votre

cahier d'écriture , & qu'on se le faisoit passer froidement de main en main, sans vous donner les louanges que vous sembliez commander, comme vous le réprimez d'un air d'humeur & de colere !

Enfin le soir, lorsqu'en accompagnant Adélaïde sur le clavessin, les fausses mesures, que peut-être faisiez-vous exprès, la déroutoient dans son chant, elle vous pria doucement à l'oreille de toucher un peu plus juste, quelle mine hideuse vous fites alors à votre amie !

Ah ! de grace, n'achevez pas, m'écriai-je en fondant en larmes ; car ses paroles m'avoient pénétrée jusqu'au fond du cœur.

C'étoit la vanité , repris-je , ce vice que vous n'osez pas me nommer. Jamais je n'avois senti si vivement combien il est affreux.

Je ne pus en dire davantage ; mais elle vit bien ce qui se passoit dans mon cœur. Ses bras agités me presserent contre son sein avec une tendresse que je ne saurois te peindre. Je sentois ses larmes couler sur mon visage , tandis que ses yeux étoient tournés vers le ciel.

L'éloquence de cette prière muette acheva de me troubler. Nous étions venues , sans nous en appercevoir , au pied de l'ormeau que voici. Nous étions debout auprès de ce banc de verdure. Je m'y laissai tomber à demi-évanouie. Elle me prodigua les plus tendres secours , & ranima , par les caresses , mes esprits abattus.

Comme nous étions prêtes à rentrer à la maison , je lui dis en l'embrassant : séchez vos larmes , ma bonne amie , ce sont aujourd'hui les dernières que vous aurez à répandre sur mes défauts.

Ma chère Agathe , me répondit-elle , vous ne pouviez me causer une plus grande joie pour le jour de ma fête , que par cette noble résolution. C'est le bouquet le plus propre à nous parer l'une & l'autre ; & j'espere qu'il ne se flétrira jamais.

Peu-à-peu nous devinmes toutes les deux plus tranquilles. Elle me fit remarquer le repos délicieux de la matinée. Mon cœur soulagé se trouvoit en état de goûter les charmes d'un beau jour.

Je sentis alors combien il est doux de
M ij

trouver ce calme en soi-même. Je lui demandai ses conseils pour entretenir mon cœur dans cette riante sérénité. Deux heures s'écoulerent ainsi rapidement dans un entretien d'amitié, de confiance, & d'instructions touchantes.

Mon papa, sans m'en avertir, avait fait préparer une petite fête. Nous la célébrâmes avec toute la joie dont nos coeurs venoient de se remplir. C'est depuis ce jour, ma chère amie, que j'ai commencé à me guérir d'un défaut si insupportable aux autres, & à moi-même. Je te laisse maintenant à penser, si je puis oublier, quand ce jour revient, de marquer ma tendre reconnaissance à la digne amie qui en a fait l'époque de mon bonheur.

EUGÉNIE.

“O ma chère Agathe, heureusement j’ai du temps encore ! Je veux lui préparer aussi mon bouquet, pour avoir su doubler le plaisir que je sentois à t’aimer.

L'ÉCOLE MILITAIRE;
DRAKEMEN UND ACTER.

M iii

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR
LE DIRECTEUR } de l'Ecole.

EUGENE, fils du Gouverneur,

EDOUARD DE BELLECOMBE,

ROGER,

THEODORE,

jeunes Élèves

La Scène se passe dans l'appartement du Gouverneur.

L'ÉCOLE MILITAIRE,

DRAME EN UN ACTE.

SCENE I.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

(*Le Gouverneur travaille assis devant un bureau.*)

LE DIRECTEUR (*frappant à la porte & l'entrouvrant.*)

MONSIEUR le Gouverneur, oserais-je vous interrompre pour un moment?

LE GOUVERNEUR.

Entrez, Monsieur : vous savez que toutes mes heures appartiennent aux devoirs de ma place.

M iv

LE DIRECTEUR.

Je viens vous instruire d'une chose assez étrange qui se passe depuis quelques jours dans l'Ecole.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce donc, je vous prie ? Vous m'effrayez.

LE DIRECTEUR.

Rassurez-vous, Monsieur. Mon rapport doit vous inspirer plus d'intérêt que d'alarmes. Que pensez-vous de notre dernier Eleve, le jeune Edouard de Bellecombe ?

LE GOUVERNEUR.

Depuis dix jours qu'il est ici, je n'ai pas encore eu le tems de le connoître. Tout ce que je puis en dire, c'est que lorsqu'on me l'a présenté, j'ai remarqué dans sa physionomie un caractère de noblesse & d'élévation qui m'a prévenu en sa faveur. Est-ce que ses maîtres seroient mécontents de lui ?

LE DIRECTEUR.

Bien au contraire. Ils donnent tous

les plus grands éloges à son assiduité. La justesse & la force de son esprit les étonnent. Il est entré ici plus instruit que la plupart des Eleves ne le sont après trois ans d'études. Il n'y a que ses camarades & moi qui pourrions avoir quelque sujet de nous plaindre de sa conduite.

LE GOUVERNEUR.

Comment, vous, Monsieur ? J'en suis affligé.

LE DIRECTEUR.

Je le suis moins pour moi que pour lui-même. Je ne sais ce qui se passe dans son cœur ; mais il faut qu'un sentiment profond l'occupe tout entier. J'ai employé mille efforts pour le découvrir. Ma pénétration se trouve toujours en défaut.

LE GOUVERNEUR.

Pourrois-je vous demander sur quoi portent vos observations ?

LE DIRECTEUR.

Le voici, Monsieur. Il est très ardent à l'étude, & rien ne peut le détourner.

M. V.

tourner de ses travaux. Mais dans les heures de relâche, il est froid, sombre & silencieux au milieu de ses camarades. J'en ai mis auprès de lui deux des plus éveillés pour le réjouir. Il est sensible à leurs empressements ; il y répond même avec politesse : mais tout leur feu ne sauvoit l'échauffer. Il s'élève contre eux comme un mur de glace. Oui, non, Messieurs, & d'autres monosyllabes de ce genre, sont toutes ses réponses à leurs questions.

L E GOUVERNEMENT.

Cette mélancolie est apparemment une suite de la douleur qu'il a éprouvée en se séparant de sa famille.

L E D I R E C T E U R.

C'est l'explication qui me paraît la plus naturelle. Cependant voilà dix jours entiers qu'il est dans cet état. Un enfant de douze ans est-il susceptible d'une impression aussi durable ?

L E GOUVERNEMENT.

Oui, mais un enfant d'un aussi grand caractère que sa physionomie l'annonce.

L E D I R E C T E U R.

N'importe. Si la sensibilité de cet âge est vive, elle est aussi passagere. Depuis que je suis dans cette école, j'ai vu tous ceux à qui leur éloignement de la maison paternelle causoit les plus vifs regrets, se prêter avec le plus de facilité aux soins aimables que leurs camarades se donnent pour les distraire. Quoi qu'il en soit des sentimens d'Edouard pour ses parens, que diriez-vous de ce qu'il me reste encore à vous apprendre à son sujet?

L E G O U V E R N E U R.

Vous enflammez ma curiosité. Je n'attends rien de lui que d'extraordinaire.

L E D I R E C T E U R.

Croiriez-vous qu'il n'a voulu prendre encore à ses repas qu'un peu de potage, du pain sec & de l'eau? Un criminel ne peut être condamné à des privations plus austeres, qu'Edouard ne s'en imposé de lui-même.

L E G O U V E R N E U R.

Que me dites-vous? Cet enfant auroit dû naître à Sparte. M vj.

LE DIRECTEUR.

D'accord; mais ici, où il ne faut affecter aucune singularité, où l'apprentissage d'un Militaire est de se soumettre aveuglément à la subordination générale, j'ai craint que son exemple ne pût avoir quelque danger pour les autres. Dix fois j'ai voulu l'engager ou le contraindre à manger de ce qui lui étoit présenté. Il ne répondoit à mes instances ou à mes ordres, qu'en tournant vers moi des yeux baignés de larmes si touanches.... (*Il se détourne.*) Pardonnez, Monsieur, je crois que je pleure moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Je me sens aussi tout ému de votre récit. Cependant cette désobéissance est coupable, & ne doit pas demeurer impunie. S'il s'y obstine davantage, quel qu'en soit le motif, il ne peut pas rester dans cette maison. Le premier fondement d'une Ecole militaire, est la soumission la plus exacte aux ordres des Maîtres & des Supérieurs,

LE DIRECTEUR.

Voilà ce que je craignois, & ce qui m'a fait différer si long-tems de vous instruire. J'espérois vaincre sa résolution ; mais je l'ai trouvée aussi ferme que son cœur est impénétrable.

LE GOUVERNEUR.

Est-il possible qu'à son âge on ait assez d'empire sur ses sentimens, pour les dérober à des regards aussi exercés que les vôtres ?

LE DIRECTEUR.

C'est, comme vous le disiez tout-à-l'heure, un digne Spartiate. Ses manières, quoique dépouillées d'orgueil, & mêlées de douceur, sont aussi impo-santes, que ses discours sont précis. Tel est, j'ose le dire, le respect qu'il inspire pour son secret, qu'on s'étonne de sa résistance, sans l'accuser d'obsti-nation.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, je veux le sonder moi-même. Le portrait que vous m'en faites, ajoute à la haute opinion que j'en avois.

conçue. Si je puis le porter à une confiance, je suis persuadé qu'elle me dédommagera de la peine que j'aurai prise à l'obtenir.

LE DIRECTEUR.

Les prières, les menaces, l'adresse, j'ai tout employé vainement contre lui. Je doute que vos tentatives aient plus de succès, quoique je le désire avec ardeur. Je crois sentir que je vous en devrai de la reconnoissance.

LE GOUVERNEUR.

Je veux d'abord interroger les deux élèves que vous lui avez attachés plus particulièrement. Peut-être seront-ils en état de me fournir quelques lumières. Qui sont-ils ?

LE DIRECTEUR.

Roger & Théodore. Mais M. Eugène, votre fils, pourroit encore mieux vous instruire.

LE GOUVERNEUR.

Non, mais je lui fais bien bon gré de sa réserve, autant que de son attention. Elle m'annonce une sympathie fa-

crete avec le caractère qui l'a frappé.
Vous me feriez plaisir , Monsieur , de
me les amener tous les trois.

L E D I R E C T E U R .

J'aime mieux vous les envoyer ; ma
présence les gêneroit peut-être. Vous
en serez plus libre avec eux.

L E G O U V E R N E U R .

Vous avez raison. Je vous serois éga-
lement obligé de me faire venir Edouard
aussitôt qu'ils feront sortis.

(*Le Directeur sort. Le Gouverneur
le reconduit jusqu'à la porte*).

S C E N E . II .

L E G O U V E R N E U R .

J e ne sais comment expliquer ce my-
tère. Il est naturel qu'Edouard ait du
chagrin d'avoir quitté ses parens. Un
enfant d'une si grande espérance devoit
leur être bien cher , & recevoir bien
des marques de leur tendresse ! Mais
que rien n'ait pu encore adoucir sa

douleur depuis dix jours , au milieu d'une jeunesse vive & ardente , occupée de tous les moyens de le distraire & de l'égayer ; qu'il refuse de prendre tout autre aliment que du pain & de l'eau , voilà ce que je ne puis concevoir . Le service de la table se fait avec propreté , & ne peut lui causer aucun dégoût . D'ailleurs , il n'étoit pas accoutumé à une nourriture délicate . Son père , en me l'envoyant , m'a écrit qu'il n'étoit pas riche , & qu'il étoit chargé d'une nombreuse famille . Plus je fais de réflexions , & plus je m'y perds .

(Il se promene pendant quelques moments en silence).

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR , EUGÈNE
son fils , ROGER , THÉODORE .

ME voici mon papa , M. le Directeur vient de me dire que vous me de-

mandiez avec Roger & Théodore.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon fils. Je serois bien-aise d'avoir un pétit moment d'entretien avec ces Messieurs, & avec toi.

ROGER & THÉODORE.

C'est beaucoup d'honneur pour nous.

EUGÈNE.

Pour moi aussi, & du plaisir encore.

LE GOUVERNEUR (*à Roger & à Théodore*).

Il m'est revenu que vous n'étiez guère satisfaits du nouveau camarade qu'on vous a donné.

ROGER.

S'il faut l'avouer, il n'est pas trop goguenard, ce Monsieur de.... Eh bien donc, comment se nomme-t-il à présent ?

THÉODORE.

Il nous a parlé si peu, si peu, que je ne fais plus comment il s'appelle.

EUGÈNE.

Edouard de Bellecombe, Messieurs.

Et je le crois encore meilleur à connaître que son nom.

ROGER.

Edouard, à la bonne heure. Edouard le Maet ?

EUGÈNE.

O mon papa ! pouvez-vous souffrir qu'on l'injurie ?

LE GOUVERNEUR.

M. Roger, qui vous a permis de distribuer des épithètes à vos camarades ?

ROGER.

Puisqu'il ne lâche pas trois mots en deux heures. Quand il nous viendroit de la lune, je n'en ferois pas étonné. On ne doit pas y dire grand'chose. Elle a l'air si taciturne & si pâle ! Il ne démentiroit pas son pays.

LE GOUVERNEUR.

Son silence ou son teint doivent-ils vous inspirer de la haine ?

ROGER.

Je ne suis pas son ennemi, tant s'en faut, mais je ne saurois être son ami,

puisqu'il ne parle pas , & qu'il n'est pas amusant.

THEODORE.

On a bien assez de la longueur de la nuit pour se taire. Le jour n'est fait que pour rire , causer , & se divertir.

ROGER.

Faut-il que je m'ennuie , parce qu'il prend du plaisir à s'ennuyer ?

EUGENE.

Ah ! ce n'est pas de l'ennui , c'est de la peine.

ROGER.

Eh bien n'avons-nous pas cherché à le consoler de notre mieux ? Bon ! plus, nous lui faisions de fingeries , plus il gagnoit de tristesse. Nous avons fini par le planter là dans nos récréations. Malheureusement nous le retrouvons à table ; & il y fait une mine à nous faire rentrer la faim dans l'estomac.

LE GOUVERNEMENT.

Est-ce qu'il se fert d'une maniere dégoutante ?

R O G E R.

Il faudroit qu'il fût bien mal-adroit.
Il ne mange que du pain , & ne boit
que de l'eau.

T H É O D O R E.

Il fait le délicat , pour nous donner
à croire qu'il avoit une table de Prince
dans sa maison.

E U G E N E.

Vous ne le connoîssez guere , si vous
croyez que c'est par orgueil. Je l'exa-
minois l'autre jour , quand M. le Di-
recteur vouloit lui servir d'un plat assez
friand ; & je voyois , quoiqu'il baissât
la tête , de grosses larmes qui remplissaient
dans ses yeux.

L E G O U V E R N E U R.

Que me dis-tu , mon fils ?

R O G E R.

Oui , il pleurniche quelquefois. Si
Dom Quichotte revenoit au monde ,
il faudroit qu'ils se battissent ensemble ,
pour favoîr à qui resteroit le surnom de
Chevalier de la Triste Figure.

LE GOUVERNEUR.

Avez-vous le cœur de faire des plaisanteries sur son chagrin,

ROGER.

C'est qu'il finiroit par nous le faire prendre. Il est fâcheux de voir faire une si mauvaise contenance dans un repas. Cela vous rassasie. Tenez, parlez-moi de Théodore. Nous nous donnerions de l'appétit à nous voir manger.

LE GOUVERNEUR.

Vous verriez donc, sans regret ; Edouard s'éloigner de votre table ?

ROGER.

Oh Monsieur ! d'un grand cœur, s'il ne devient pas un peu plus gai.

EUGENE.

Eh bien, mon papa, faites-le mettre à la mienne. Je serai si content de l'avoir auprès de moi ! J'aurai bien soin de lui.

LE GOUVERNEUR.

Tu ne crains donc pas sa tristesse comme ces Messieurs ?

EUGENE.

Sûrement, je souffrirois de le voir chagrin ; mais je lui ferois tant d'amitié ! Il ne seroit peut-être pas si malheureux, s'il voyoit qu'on est touché de sa peine.

LE GOUVERNEUR.

Aucun de vous ne fait-il d'où vient cette mélancolie ?

THÉODORE.

Je n'ai pas songé à m'en informer.

ROGER.

A quoi bon vouloir apprendre des choses qui nous attristent ?

LE GOUVERNEUR.

Et toi, mon fils, n'en es-tu pas mieux instruit ?

EUGENE.

Helas ! non, mon papa. J'aurois bien désiré savoir son secret, pour le soulager, s'il étoit en mon pouvoir. Trois fois je l'ai prié de me le dire ; mais je n'ai pas osé le presser davantage, quand j'ai vu qu'il vouloit le garder dans son cœur. Sans doute qu'il ne

me croit pas encore assez son ami , pour m'en faire part. C'est à moi de les mériter par mes services.

LE GOUVERNEUR.

Mais pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé ?

EUGENE.

C'est que vous auriez peut-être exigé qu'il suivît la maniere de vivre des autres ; & vous l'auriez réprimandé , s'il n'avoit pu vous obéir. Vous m'avez accordé la permission de vivre avec les Eleves de l'Ecole. Je n'irai point trahir mes camarades par des rapports. Quand il se passera quelque chose qui ne mérite que des louanges , n'ayez pas peur , je ne vous le laisserai pas ignorer.

LE GOUVERNEUR (*en embrassant son fils*).

Je n'en attendois pas moins de toi , mon cher Eugene. Ta délicatesse me ravit.

(*A Roger & à Théodore*).

Je suis fâché , Messieurs , de ne pouvoir donner les mêmes éloges à votre

conduite. J'aurois souhaité què vous eussiez témoigné plus d'égards & d'intérêt au jeune Edouard , en le voyant dans la tristesse. Allez , retournez à vos amusemens. Il seroit dommage de les interrompre. Si votre caractère vous préserve de quelques peines , je crains bien qu'il ne vous empêche de goûter les plaisirs les plus doux pour un cœur sensible & généreux.

SCENE. IV.

LE GOUVERNEUR , EUGENE.

Le Gouverneur.

C'EST toi qui es digne de les goûter, ô mon fils , ces plaisirs si purs & si touchans! Que j'aime à te voir cette douce compassion pour les peines des infortunés !

EUGENE.

Eh , mon papa, comment s'empêcher de plaindre ce pauvre Edouard ! Sa pâleur ,

pâleur , sa tristesse , tout annonce qu'il a dans le cœur un violent chagrin. Si jeune , & déjà souffrir ! Je le fuyois , comme les autres , dans le commencement. Je le croyois dédaigneux & sauvage. Mais quand j'ai vu sa constance & sa fermeté , sa douceur & sa politesse , je me suis senti entraîner vers lui. Peu-à-peu je lui ai donné toute mon amitié ; & je crois que je m'estimerois davantage , si je pouvois mériter la fiennesse.

L E. GOUVERNEUR.

Tu sais pourtant qu'il s'est rendu coupable d'une désobéissance marquée ?

E U G E N E.

A table , vous voulez dire. Il est vrai que je n'y comprends rien. Mais peut-être croit-il qu'un guerrier doit s'accoutumer à une vie dure. En tout cas , sa sobriété vaut mieux que la gourmandise des autres ; & son exemple ne gâtera personne. Permettez-lui de continuer ce genre de vie , puisqu'il est de son goût. Il est d'ailleurs si exact à tous ses devoirs , si appliqué dans ses exercices ! C'est lui qui est le plus avancé de toute

notre classe dans la géographie ; les mathématiques & le dessin.

LE GOUVERNEUR.

A la bonne heure. Mais une conduite qui blesse si ouvertement les règles , ne peut être excusée dans aucune circonstance, & pour aucun motif. Je vois que je serai forcé de le renvoyer à ses parents.

EUGENE.

O mon papa ! que dites-vous ? Pour une faute légère , & qui mérite peut-être plus d'éloges que de blâme , le chasser comme un enfant vicieux ? Vous me renverrez donc avec lui ?

LE GOUVERNEUR.

Comment , Eugene ? D'où pourroit naître un attachement si singulier ?

EUGENE.

Je ne saurois vous le dire ; mais vous le sentirez vous-même , lorsque vous lui parlerez. Oui , je voudrois qu'il fût mon frère. Je n'aurois à craindre que de vous voir l'aimer bientôt plus que moi.

LE GOUVERNEUR.

Il va se rendre ici. Je verrai s'il est digne d'inspirer de si vifs sentimens. Je souhaite, de tout mon cœur, que tu ne sois pas trompé dans tes idées ; & s'il en est ainsi, je te promets... Mais on frappe ; passe dans mon appartement jusqu'à ce que je t'appelle.

(*Eugene sort. Le Gouverneur se lève, & va ouvrir la porte. Edouard, après s'être incliné, se présente avec une contenance noble & respectueuse. Le Gouverneur s'assied. Edouard se tient debout devant lui.*)

S C E N E V.

LE GOUVERNEUR, ÉDOUARD.

LE GOUVERNEUR.

S AVEZ-VOUS, M. de Bellecombe, pourquoi j'ai désiré de vous entretenir ?

ÉDOUARD.

Oui, Monsieur ; je crains de l'avoir deviné.

LE GOUVERNEUR.

Il est donc vrai que vous semblez dédaigner la société de vos camarades , & que vous troublez leurs plaisirs par une humeur & une bizarrie sans exemple à votre âge ?

EDOUARD.

J'oseraï vous dire avec respect , Monsieur , que ce ne sont là ni mes sentiments , ni ma intention .

LE GOUVERNEUR.

On a pris soin de vous instruire des règles du repas , auxquelles tous les élèves doivent se conformer . Cependant vous ne vivez que de pain & d'eau .

EDOUARD.

Il est vrai , Monsieur , je ne desire rien davantage .

LE GOUVERNEUR.

M. le Directeur vous a fait des représentations , & vous avez continué votre manière de vivre ?

EDOUARD.

Qui , Monsieur .

LE GOUVERNEUR.

Croyez-vous en cela vous être bien conduit ?

ÉDOUARD.

Non pas à vos yeux, je l'avoue.

LE GOUVERNEUR.

Il vous est donc indifférent de vous comporter bien ou mal dans mon opinion ?

ÉDOUARD.

Aussi peu que de recevoir vos louanges & vos reproches. Je sens tous ceux que vous êtes en droit de me faire. Je m'en suis fait de plus vifs peut-être. Il ne m'a pas été possible d'y céder. Le Ciel m'est témoin; cependant que je ne suis pas si coupable.

LE GOUVERNEUR.

Je veux croire que vous êtes persuadé de votre innocence au fond de votre cœur. Cette fermeté m'annonce même que vous avez de très-bonnes raisons pour vous justifier ? N'avez-vous rien à me dire ?

N. iii.

ÉDOUARD.

Rien, Monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Mais vous devez savoir que la désobéissance est d'un mauvais exemple, même quand vos motifs l'excuseroient dans votre esprit.

ÉDOUARD.

J'ai eu l'honneur de vous le dire moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on ne l'a tolérée que dans l'espoir de votre repentir.

ÉDOUARD.

Ah! je n'en aurai jamais.

LE GOUVERNEUR.

Enfin, que vous avez encouru, par votre opiniâtreté, la plus grave punition.

ÉDOUARD.

Me voilà prêt à la subir.

LE GOUVERNEUR.

Et ne l'êtes-vous pas à changer ?

ÉDOUARD.

Il m'est impossible , Monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Je vois avec regret qu'il m'est impéfible à moi - même de vous garder un moment de plus dans cette Ecole. Le Roi n'y veut point d'exemple de rébellion.

EDOUARD.

Que deviendrai-je donc, malheureux que je suis ? Voulez-vous que je sois un fardeau pour ma famille , un objet de honte pour moi , & de mépris pour les autres ? O mon Dieu ! tu sais si je l'ai mérité !

LE GOUVERNEUR (*attendri.*)

Si vous l'avez mérité ! quand vous ne me donnez aucune confiance. Edouard, pourriez-vous taire votre secret à votre pere ? Je remplis ici les fonctions d'un pere envers vous , & vous ne voulez pas remplir les devoirs d'un fils envers moi ?

EDOUARD.

Oh , si vous me prenez par ces sentiments , Monsieur le Gouverneur , vous

N iv

êtes maître de tout ce que je suis. Je peux résister à vos menaces, mais non pas à votre amitié. Oui, je vous ouvrirai mon cœur. Vous y verrez, comme Dieu même, ce que je souffre.

LE GOUVERNEUR.

Je viens donc enfin de me gagner un fils !

EDOUARD (*se précipitant dans ses bras.*)

Vous voulez être mon second père ?

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon cher Edouard, ne m'appellez plus que de ce nom.

EDOUARD (*lui prenant la main.*)

Eh bien, mon père, j'en ai un autre qui est pauvre, si pauvre, qu'il ne vit que de pain & d'eau. Ma mère, qui se meurt, n'a pas une meilleure nourriture. Nous n'en connoissons point d'autre, cinq enfans que nous sommes, depuis que nous avons pris le lait de maman. Et je pourrois me livrer à la gourmandise, lorsque mon père, ma mère, mes frères & mes sœurs n'ont pas tou-

jours un morceau de pain à tremper dans leurs larmes ! Non, non, plutôt mourir de faim. Je suis de Bellecombe ; & jamais de ce nom il n'y a eu un fils indigne de son père.

LE GOUVERNEMENT.

Quoi ! personne ne s'est intéressé pour votre famille ?

EDOUARD.

Personne. Mon père est pauvre, après avoir servi quinze ans avec honneur, après avoir consumé la plus grande partie de son bien au service, & le reste à solliciter inutilement une pension. Il est d'un sang noble, & il nous voit tous manquer des premiers besoins. La veille de mon départ, je lui entendois raconter l'histoire du Comte Ugolino, renfermé dans une tour avec ses enfants, pour y mourir de faim. Depuis ce moment, cette histoire est toujours dans mon esprit. Je crois entendre sans cesse les cloches de mort qui sonnent les funérailles de mon père, de ma mère, de mes frères & de mes sœurs. Et l'on veut que je me réjouisse, lorsque mon cœur

N. w

est noyé dans les larmes ! On veut que je mange un meilleur morceau que mon pere n'en a mangé depuis treize ans ! Si j'étois assez lâche , je ne m'appellerois plus Edouard de Bellecombe. Tant que mon pere sera malheureux , dans quelque coin de la terre que je sois jetté, rien ne m'empêchera de supporter la même douleur que lui. Sur cette terre est le ciel , & sur ce Roi qui laisse mourir mon pere de faim , il regne un Dieu qui nous vengera.

L E G O U V E R N E U R.

Que dites - vous , mon ami ? croyez que le Prince ignore votre situation ; qu'il l'auroit adoucie , s'il en étoit instruit. J'rai auprès de lui , je la lui ferai connoître ; & comptez sur sa justice. Mon cher Edouard , pourquoi ne m'avoir pas confié d'abord votre secret ? vous auriez épargné dix jones de souffrances à votre famille.

E D O U A R D.

Vous croyez donc que je l'aurai sauvee , si jeune que je suis ?

L E G O U V E R N E U R.

Vous êtes aujourd’hui son salut; &
J’espere que vous serez sa gloire dans
l’âge de l’honneur. Généreux enfant!
que ne suis-je véritablement votre pere!

E D O U A R D.

Oh! c'est comme si vous l'étiez, par
ma reconnoissance, & par mon amour.
Regardez-moi seulement comme votre
fils.

L E G O U V E R N E U R

(*En lui serrant la main, & le
regardant avec tendresse.*).)

Mon fils Edouard!

E D O U A R D.

Oui, je le suis. Vous êtes le pere de
toute ma famille. Graces à vous, elle
peurra connoître la joie sur la terre.
Mais nous avons été si longtems malheu-
reux! Je n'ose espérer encore....

L E G O U V E R N E U R.

Espérer, mon fils? ce feroit un af-
front pour moi d'en douter. J'y engage:
mon honneur & ma place. Quatre cens

N vj,

écus de pension pour M. de Bellécombe, & cent écus pour vous. (*En allant vers son bureau.*) Edouard, en voici d'avance, au nom du Roi, le premier quartier.

EDOUARD. (*L'arrêtant.*)

A moi ? à moi ? qu'en ai-je besoin ? Envoyez tout à mon père. Qu'il s'en serve pour mes frères & pour mes sœurs.

LE GOUVERNEUR.

Il faura qu'il les tient de vous. Mon cher Edouard, vous ne vivrez donc plus de pain & d'eau ?

EDOUARD.

Puisque mon père n'y sera plus réduit !

LE GOUVERNEUR.

Vous serez joyeux avec vos camarades ?

EDOUARD.

Puisque mon père sera joyeux avec sa femme & ses enfants !

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, allez, courrez leur écrire,

Je vais m'habiller, & partir pour la Cour. Je verrai le Ministre ce matin même.

EDOUARD.

O Monieur ! comment rassembler toutes mes forces pour vous remercier selon mon cœur !

LE GOUVERNEUR (*en souriant*).

Monieur ? Edouard, vous oubliez déjà que vous êtes mon fils ?

EDOUARD. (*se jettant à ses genoux, & les embrassant*).

O mon pere ! mon pere ! pardonnez. Je suis si hors de moi....

LE GOUVERNEUR.

(*Le relève, le serre dans ses bras, & le conduit doucement vers la porte*).

Allez, allez, laissez-moi seul. J'ai besoin, autant que vous, de me remettre un moment.

EDOUARD.

Je ferai bientôt de retour avec ma lettre ; il faut que vous la voyiez. Mon pere, ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie encore embrassé.

LE GOUVERNEUR.

Non, mon fils, je ne me refuserai pas ce plaisir à moi-même. Courez, je vous attends.

(*Edouard sort avec précipitation*)

SCENE VI.

LE GOUVERNEUR.

Quel jour le plus heureux de ma vie ! quelle foule d'objets touchans viennent te graver pour jamais dans mon souvenir ! Un brave militaire oublié, dont je vais faire payer les services ! Un enfant dont je puis former un homme pour la gloire de mon pays ! mon fils que je trouve sensible à l'impression secrète de la vertu, & digne de l'amitié qu'avoit su choisir son cœur. Mon Prince enfin, à qui je donne un trait d'héroïsme naissant à récompenser, & une famille infortunée à secourir ! Oui, je le connois, il remplira la promesse que

j'ai osé faire en son nom. Je lui rendrois plutôt ce que je tiens de ses bienfaits, si les besoins de l'Etat ne lui permettoient pas de suivre les mouvements de son ame juste & bienfaisante.

(*Il se promene à grands pas, & voit entrer le Directeur.*)

S C E N E VI.

L E GOUVERNEUR, L E
D I R E C T E U R.

L E GOUVERNEUR.

A H, Monsieur le Directeur, accourez, venez partager les sentimens, les transports que j'éprouve.

L E D I R E C T E U R.

Qu'est-ce donc, Monsieur? Vous êtes dans une aussi grande agitation qu'Edouard. Il vient de passer devant moi, courant d'un air égaré de plaisir. Il ne me voyoit pas; il n'étoit plus sur la terre. Ses yeux rayonnoient d'une

joie céleste au milieu de ses larmes. Je
l'ai appellé, il étoit déjà loin.

LE GOUVERNEUR.

J'aurois voulu que vous eussiez été
témoin de la scène qui s'est passée entre
nous deux. C'est un de ces moments
qu'on ne retrouve jamais une seconde
fois dans sa vie.

LE DIRECTEUR.

Votre espérance n'est donc pas trom-
pée ? Vous l'avez emporté ? Vous sa-
vez son secret ?

LE GOUVERNEUR.

Qu'il m'a fallu combattre pour l'ob-
tenir ! Que j'avois de peine à le tour-
menter, & qu'il me résistoit noble-
ment ! Combien sa dérobade doit
l'honorer aux yeux de tous les hommes !

LE DIRECTEUR.

Je l'avois pressenti, sans pouvoir me
l'expliquer à moi-même.

LE GOUVERNEUR.

Et qui l'auroit pu deviner, ce géné-
reux excès de tendresse & de constan-

ce ? C'est pour ne pas vivre plus heureusement que son pere , qu'il s'impo-
fit de cruelles privations. C'est loin de
ses regards qu'il les supportoit , & sans
l'espoir qu'elles pussent le soulager. Que
pensez-vous d'un tel enfant ? Que pen-
sez-vous d'un pere qui , dans le fein du
malheur , a su lui former une ame aussi
grande ? Quelle douce jouissance pour
un Prince d'avoir de pareilles vertus à
récompenser dans ses Etats ! Monseigneur
le Directeur , je suis fier de l'emploi
glorieux qu'il m'a confié , d'élever sa
jeune noblesse ; mais j'en fais un qui
flatteroit bien davantage mon ambition.
Ce seroit de lui rendre compte de tou-
tes les belles actions de ses sujets , &
de les lui raconter en présence de son
fils. Je croirois éléver son trône à une
hauteur d'où il pourroit voir tous les
gens de bien de son empire , & où tous
les gens de bien pourroient le voir ap-
plaudir à leurs vertus , & les encoar-
ger. C'est ainsi que , sans les indignes
apothéoses de la flatterie , un Prince
seroit vraiment un Dieu sur la terre.

LE DIRECTEUR.

Le nôtre est digne que vous l'enflamiez par ce noble enthousiasme en faveur d'une famille infortunée.

LE GOUVERNEUR.

Ce seroient les premiers malheureux, dignes de ses bienfaits, qu'il n'auroit pas secourus. J'ai cru devoir en donner l'assurance au jeune Edouard. Qu'il m'en a témoigné une vive reconnaissance ! Nous nous sommes donnés les noms de pere & de fils ; & je crois que nous en éprouvions les véritables sentiments. Mais il me semble l'entendre revenir. Entrez dans cet appartement : vous y trouverez Eugene. Je ne tarderai pas à vous appeler l'un & l'autre.

(*Edouard s'ayance en courant*).

LE GOUVERNEUR.

Oui , c'est lui. Quelle expression touchante anime sa phyzionomie !

SCENE VIII.

LE GOUVERNEUR,
EDOUARD.

EDOUARD (*se jettant dans les bras du Gouverneur*).
MON pere , voici ma lettre. Voyez.

LE GOUVERNEUR.

Elle n'est pas cachetée , mon fils ,
Vous voulez donc que je la lise ?

EDOUARD.

Si je le veux ? Lisez , lisez. Elle est
pleine de vous.

(*Le Gouverneur lit*):

“ Mon papa , maman , mes freres ,
mes sœurs , rassemblez-vous pour écouter
cette lettre. Oh ! si je pouvois vous
la porter , vous la lire moi - même !
Mais j'y suis ; je vous vois. Qu'avez-
vous à pleurer ? Non , vous ne vivrez
plus de pain , d'eau & de larmes. Il y a
donc sur la terre des ames généreuses

comme dans le Ciel ! Vous ne vouliez pas le croire ; & voilà pourtant celle du Gouverneur de notre Ecole qui en est une. Oui , mon papa , souffrez que je l'appelle mon pere , comme vous . Il est aussi le vôtre ; c'est notre sauveur à tous. Il dit que le Roi va vous accorder une pension de quinze cens livres pour nous élever. Tombez à genoux pour lui devant Dieu , comme j'y suis , comme j'y serai....,

(Le Gouverneur s'interrompt , & il voit Edouard à genoux les yeux & les bras élevés vers le Ciel , & le visage baigné d'un torrent de larmes. Il se laisse , & le relève).

Que faites-vous , mon ami ?

EDOUARD.

J'offre ma vie pour vous. Elle vous appartient.

LE GOUVERNEUR.

Non , mon cher Edouard , gardez-la pour la remplir d'actions honnêtes & vertueuses. La mienne commence à tourner vers son déclin ; mais vous pouvez la prolonger , en faire la joie & la gloire.

EDOUARD (*avec feu*).

Moi, mon pere? Ah! s'il étoit en
mon pouvoir? Hâtez - vous , par-
lez ; dites par quel moyen.

LE GOUVERNEUR.

Par votre amitié pour mon fils. (*Il court vers la porte de l'appartement*).
Eugene, venez embrasser votre frere.

SCENE IX.

LE GOUVERNEUR, LE
DIRECTEUR, EDOUARD,
EUGENE.

(*Les deux enfans se jettent dans les bras l'un de l'autre*).

LE GOUVERNEUR.

EDOUARD, il est digne des senti-
mens que je vous demande pour lui. Il
vous aîmoit avant moi.

EDOUARD.

J'ai bien vu qu'il étoit sensible à mes
souffrances.

EUGÈNE.

Ah, tu n'en auras plus que je ne les partage. N'est-ce pas, Edouard? Me le promets-tu?

EDOUARD

(*Lui prenant la main, & la présentant avec la sienne au Gouverneur.*)

Eh bien, Eugène lions-nous ensemble dans les mains de notre pere. C'est entre nous à la vie & à la mort.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mes enfans, je reçois vos vœux, & je les consacre par ma bénédiction. Faites revivre ces jours brillans de notre histoire, où les guerriers s'unissoient par tous les nœuds de l'honneur & de l'amitié. Que Gaston & Bayard soient vos modeles! Aimez-vous comme eux, servez, comme eux, votre Roi, & mourez, s'il le faut, pour la patrie.

Fin du Tome troisième.

833732

Reb. J + D III

